



TECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

28

VII.

14



Grande Sala 0.8.

~~36 VI~~ 4



III 28 VII 14

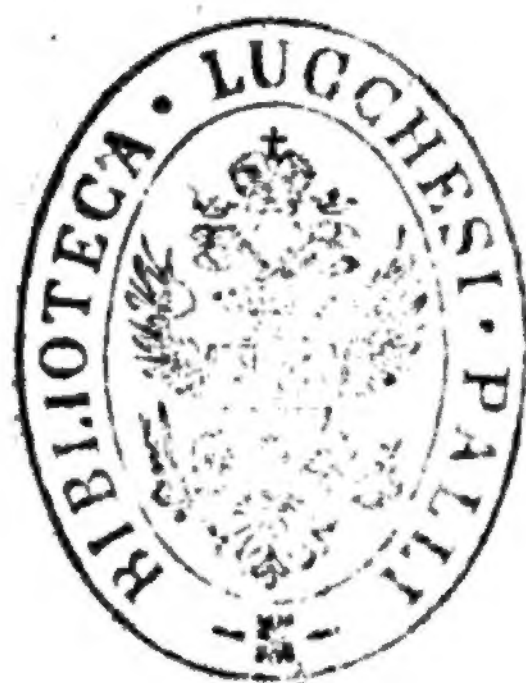
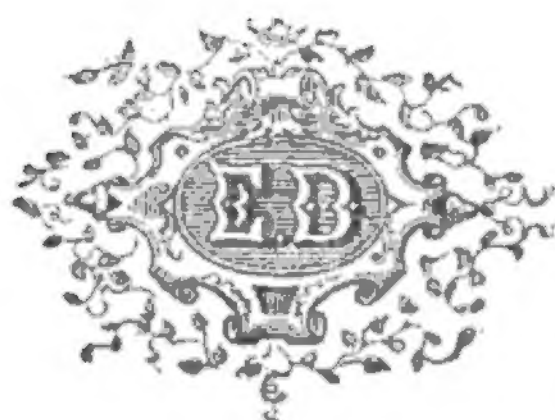
LES
SPADASSINS
DE L'OPÉRA

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

17940

LES
SPADASSINS
DE L'OPÉRA

PAR
PONSON DU TERRAIL



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1867

Tous droits réservés

~~III. 38-I.6~~

LES
SPADASSINS
DE L'OPÉRA

I

Par une soirée du mois de janvier de l'année 1836, une chaise de poste attelée de quatre chevaux vigoureux courait sur une route de l'Italie méridionale, taillée en rampes inégales et brusques au flanc des Abruzzes.

Un domestique était pendu aux étrivières ; un seul postillon conduisait l'attelage à longues guides et non point à la Daumont, selon l'usage ordinaire du voyage en poste.

Dans la berline dont la capote était renversée en arrière, un jeune homme et une jeune femme se tenaient par la main et respiraient avec délices les brises du soir, tout imprégnées des pénétrants et sauvages parfums des montagnes.

Le jeune homme pouvait avoir de vingt-six à vingt-sept ans; il était de taille moyenne, blond, nerveux, et d'une physionomie à la fois pleine d'énergie et de douceur.

L'éclat de ses yeux bleus annonçait un courage tout léonin, la rectitude de son nez une volonté tenace et patiente.

La femme qui l'accompagnait était d'un type tout différent. Ses cheveux noir de jais, sa lèvre rouge ombragée d'un imperceptible duvet, ses yeux noirs et brillants semblaient trahir l'origine méridionale. Elle était grande, svelte, et ses mains étaient d'une pureté admirable. Le sourire du jeune homme était rêveur, presque contemplatif; celui de sa compagne, au contraire, avait ce cachet d'ironie voilée qui dénote chez la femme les orages d'une vie prématurément tourmentée.

On eût deviné, à la voir, qu'elle avait longtemps espéré, souffert, pleuré, qu'elle n'espérait plus, qu'elle avait accepté la vie telle qu'elle est, et que, lasse d'être victime, elle avait préféré enfin le rôle de celui qui torture au rôle de celui qui se laisse torturer.

Du reste, sur ce front large et creusé de quelques rides précoces, on lisait l'intelligence, peut-être le génie... dans cette lèvre plissée par les coins et armée d'un railleur sourire, un psychologue eût pressenti cette insensibilité qui vient de l'excès des souffrances, ce scepticisme amer qui fait la force de la femme et le désespoir de l'homme.

La calèche de voyage courait sur une pente rapide, au

fond d'une gorge dont le sauvage aspect rappelait les plus sombres créations de Salvator Rosa. Deux chaînes de montagnes encaissaient une vallée profonde au milieu de laquelle roulait un torrent. Ces montagnes, roides, presque à pic, étaient couvertes d'une végétation rabougrie au feuillage d'un vert sombre, du milieu duquel s'élevait çà et là une roche grise, un lambeau de construction féodale, mur en ruine ou tour démantelée.

Quelquefois on apercevait, par une échappée ménagée entre deux sommets à pic, un horizon lointain et bleu borné par la mer toute resplendissante des feux du soleil couchant.

— Léona, murmurait le voyageur en pressant dans ses mains la main de la jeune femme, ne trouvez-vous point comme moi que les splendeurs les plus sauvages de la nature font un cadre merveilleux à l'amour ?

— Oui, fit-elle d'un signe de tête d'une grâce infinie.

— Chère âme, continua-t-il, on aime si bien en voyage ! Et cette vie à deux à travers le monde, cet isolement de deux cœurs au milieu de l'univers, sur les grandes routes peuplées d'inconnus, n'est-elle point la meilleure, la plus fortunée qu'on puisse rêver ?

La jeune femme ne répondit pas. Sa pensée était ailleurs, peut-être... peut-être aussi l'austère majesté de cette nature qu'elle parcourait l'absorbait-elle tout entière.

— Ah ! ma Léona bien-aimée, poursuivait le voyageur avec enthousiasme, quelle vie de joies sans fin, de félici-

tés inconnues m'a faite votre amour!... Avant que le hasard m'eût placé sur vos pas, j'étais oisif et triste, mon cœur vide appelait l'inconnu, mon imagination rêvait l'idéal... j'ai trouvé l'un et l'autre. Cette année de voyage qui va finir pour nous a passé pour moi comme un rêve... un rêve fortuné... Vous souffriez, le jour où je vous rencontrai, morne et penchée comme la statue du Désespoir, vous sembliez morte d'avance à la vie, à l'amour, à l'espérance, et la désillusion avait marqué votre beau visage du sceau fatal.

— Taisez-vous, Gontran, taisez-vous! interrompit la jeune femme.

— Soit, murmura-t-il, je ne vous ai jamais questionnée sur ce passé mystérieux que vous cachiez avec si grand soin. Vous étiez belle, intelligente, vous souffriez; je vous ai aimée en vous voyant. Alors, ô mon ange! comme la jeunesse est aventureuse et a soif de luttes inégales, j'ai voulu lutter avec la douleur, le découragement, le désespoir, toutes ces choses qui *habitaient* en vous. J'ai osé croire que votre cœur meurtri et lassé possédait une dernière fibre *épargnée* et toute prête à vibrer. Je vous ai refait une vie, à vous qui vouliez mourir; j'ai espéré que vous m'aimeriez, et vous m'aimez... Depuis un an que nous avons quitté la France, vous êtes heureuse.

La belle voyageuse serra silencieusement la main à son compagnon.

— Mais, acheva-t-il, j'ai peur maintenant.

— Peur de quoi? fit-elle.

— Du retour, murmura-t-il.

— Quelle folie !

— Ah ! chère amie, si vous saviez quel vent d'inconstance, de scepticisme, de désillusion passe à toute heure sur cette ville infâme qu'on nomme Paris ; si vous saviez combien ceux qui aiment y souffrent d'un mal inconnu et sans nom !

— Sans nom ? demanda-t-elle.

— Il en a un, je me trompe.

— Quel est ce mal ?

— La jalousie, murmura le voyageur d'une voix sourde.

Un sourire glissa sur les lèvres de la jeune femme. Son compagnon le prit pour un sourire d'amour, mais un observateur désintéressé eût deviné qu'il était l'expression pure et simple d'une compassion un peu railleuse.

— Ah ! continua Gontran, c'était son nom, quand on aime comme moi, on est jaloux de son ombre, jaloux du soleil qui pénètre dans le boudoir de celle qu'on adore, jaloux des regards d'admiration de la foule. Et puis, qui sait ? peut-être cesserez-vous bientôt de m'aimer ! Il y a tant d'hommes jeunes et beaux à Paris !

Elle haussa imperceptiblement les épaules. Gontran fut heureux de ce geste.

— Vous êtes un ange, dit-il.

Tandis qu'ils s'abandonnaient l'un et l'autre à cette causerie sentimentale, le site qu'ils parcouraient était devenu plus sauvage et plus désert encore ! Le lointain horizon avait disparu ; la gorge où roulait la calèche s'était

resserrée, et la végétation rabougrie des montagnes faisait place insensiblement à un bois de pins touffu, hérissé çà et là d'énormes blocs de rochers détachés des hautes cimes. Tout à coup le postillon se détourna.

— Monsieur le marquis, dit-il en mauvais français, voici la nuit, et la route est mauvaise. La semaine dernière le bandit Giuseppe et sa bande ont arrêté ici même deux Anglais. Avez-vous des armes?

Le jeune homme tressaillit, puis il étendit ses mains vers une des poches de la voiture et en retira une paire de pistolets. Le valet pendu aux étrivières en avait une autre.

— Fouette tes chevaux, et ventre à terre! dit le marquis.

Au nom de Giuseppe, la jeune femme avait fait un brusque mouvement et une pâleur subite s'était répandue sur son visage. Le voyageur attribua cette pâleur à l'émotion que devait nécessairement causer à une femme l'annonce d'une attaque probable de ces bandits qui, de tout temps, ont infesté les routes d'Italie.

— Léona, lui dit-il avec passion, ne crains rien... s'il t'arrivait malheur, c'est que je serais mort en te défendant.

La jeune femme secoua la tête d'un air intrépide, et la voiture continua de rouler au grand galop.

La nuit approchait, le soleil avait éteint ses gerbes d'or au sommet des montagnes, l'ombre descendait dans la vallée, et le crépuscule, cet avant-coureur des étoiles,

commençait à donner à chaque objet proche ou lointain une forme indécise ou bizarre.

Le marquis Gontran de Lacy (c'était son nom) avait armé ses pistolets et placé devant lui, à la portée de sa main, un poignard à lame triangulaire qu'il avait rapporté des Indes.

Le marquis était brave jusqu'à la folie; il eût joué sa vie sur une carte, et ces aventures sanglantes qui naissent de l'imprévu du voyage lui plaisaient étrangement; cependant, pour la première fois, il éprouva un mouvement de crainte... Il avait jeté les yeux sur Léona.

Soudain une lueur se fit à vingt pas, dans un fourré qui bordait la route; une balle siffla... un des quatre chevaux qui entraînaient la calèche s'abattit, mortellement atteint. Comme l'odeur de la poudre et le son du clairon stimulent et font hennir le destrier de bataille, le marquis, au coup de feu, retrouva toute son énergie.

— Couchez-vous, dit-il à Léona, là... au fond de la voiture... les balles ne pourront vous atteindre...

Et il s'élança à terre avec la souple agilité d'un tigre, son poignard aux dents, un pistolet de chaque main, imité en cela par son valet de chambre, un ancien soldat qui avait servi sous lui. Au même instant deux hommes sortirent d'un fourré. L'un était prêt à faire feu, l'autre avait son fusil encore fumant sur l'épaule.

— Seigneur étranger, cria ce dernier, un moment, ne tirez pas, je désire causer avec vous.

— Que voulez-vous? répondit Gontran.

LES SPADASSINS

Le bandit s'approcha à distance respectueuse, et salua avec une courtoisie parfaite.

— Monsieur, lui dit-il, je me nomme Giuseppe, et mon nom ne saurait vous être inconnu.

— Vous vous trompez.

— Alors, puisque Votre Seigneurie ne me connaît pas, je vais lui donner quelques éclaircissements.

— Parlez, je vous écoute.

— Monsieur, continua le bandit, je suis Napolitain d'origine, bandit de profession, dilettante par goût, poète par humeur; j'aime les opéras de San-Carlo et de la Scala; je compose à mes moments perdus de fort jolis vers que je chante en m'accompagnant; le reste du temps, j'arrête et détrousse les voyageurs sur les grandes routes.

— Seigneur bandit, répliqua froidement Gontran de Lacy, je suppose que ce n'est pas pour me réciter des vers ou me demander des nouvelles d'une *prima donna* quelconque...

— Assurément non, Excellence.

— Alors que désirez-vous?

— Votre bourse, monseigneur, si vous me la donnez gracieusement.

— Et si je la défends?

— Votre vie, seigneurie.

Le bandit siffla d'une façon particulière, et tout aussitôt des fourrés voisins, de chaque bloc de roche, du tronc de chaque arbre sortirent des bandits armés qui vinrent se ranger respectueusement autour de leur chef.

— Vous le voyez, Excellence, dit le bandit, la compagnie est nombreuse.

Si Gontran eût été seul, il se fût défendu à outrance, mais, lui mort, Léona tomberait au pouvoir des bandits.

— Combien vous faut-il ? demanda-t-il à Giuseppe.

En ce moment, la belle voyageuse montra sa tête au-dessus de la calèche. Giuseppe jeta un cri.

— La Marchesina ! murmura-t-il.

A ce cri, à ce nom, Gontran tressaillit.

— Que signifie cela ? dit-il avec hauteur.

— Ah ! pardon ! Excellence, mais je croyais avoir le plaisir...

— Vous connaissez madame ?

— Parbleu ! et très-intimement encore.

Léona descendit de la voiture et alla vers Gontran.

— Cet homme est un effronté menteur, dit-elle en montrant Giuseppe du doigt, je ne l'ai jamais vu.

— Mille pardons ! signorina, répliqua le bandit. Vous ne faisiez pas ainsi fi de moi quand vous habitiez Florence.

Gontran était devenu fort pâle à cette révélation, et il regardait Léona avec une sorte d'effroi ; mais Léona conservait un calme dédaigneux et superbe.

— Seigneur bandit, fit-elle en souriant, votre mémoire est infidèle et vous êtes victime d'une étrange méprise. Je n'ai jamais habité Florence, je n'ai jamais été Marchesina, je vous vois pour la première fois de ma vie.

Et elle attacha sur le bandit un regard dominateur.

— Alors je me trompe, dit celui-ci qui redevint aussitôt respectueux et plein de courtoisie, mille pardons, signorina!

Léona jeta à Gontran un regard de triomphe, et Gontran respira.

— Maintenant, mon ami, dit-elle avec un accent glacé, donnez votre or à cet homme; et continuons notre chemin.

— Tout beau! signora, vous le prenez fort à l'aise, il me semble. Supposez-vous donc que je me vais contenter de quelques centaines de louis, surtout à présent qu'il s'agit de votre rançon, la rançon d'une femme qui ressemble si parfaitement à mon premier amour, que je vous ai prise pour elle?

Gontran tressaillit et il éleva son pistolet à la hauteur du front du bandit.

— Monsieur, lui dit Giuseppe, quand vous m'aurez tué, il vous restera trente adversaires, lesquels, comme moi, trouveront madame fort belle.

Le marquis pâlit et le pistolet échappa à sa main.

— Voyons, dit-il, je suis à votre merci, quelle somme exigez-vous?

— Un homme qui voyage en poste en compagnie d'une jolie femme doit être riche. Votre nom, s'il vous plait?

— Le marquis de Lacy.

— D'origine vendéenne, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Vous me connaissez donc?

— Monsieur, répondit courtoisement Giuseppe, je traite les affaires en grand et avec soin. J'ai un correspondant à Paris. Lorsqu'un homme de qualité quitte la France pour l'Italie, je reçois immédiatement un duplicata de son passe-port et un dossier contenant des indications exactes sur son humeur, son caractère, ses relations de famille et le chiffre de sa fortune.

— Après? dit froidement le marquis.

— Vous aviez environ trente mille livres de rente il y a un an; il ne vous en reste que vingt aujourd'hui. Vous avez dépensé un peu follement une somme ronde de deux cent mille francs pour satisfaire les caprices de madame.

Giuseppe salua courtoisement Léona.

— Au reste, ajouta-t-il avec une galanterie un peu railleuse, j'avoue que madame mérite ce sacrifice et bien d'autres encore. Pour mon compte, moi qui ne suis qu'un bandit, j'achèterais bien cent mille écus le cœur d'une femme comme elle.

Gontran frissonna.

— Mais, acheva le bandit, je suis bon diable au demeurant, et je vais vous laisser le choix. Cédez-moi la signorina ou signez-moi un bon de cent mille écus.

— Cent mille écus! exclama le jeune homme en pâlisant. Vous êtes fou!

— Pourquoi?

— Mais c'est ma fortune entière que vous exigez.

— Bah! il vous restera cent mille francs. C'est bien peu, mais suffisant quand on aime. Vous irez acheter à

vingt lieues de Paris une chaumière où vous logerez madame. Vous connaissez l'ariette :

Une chaumière et son cœur.

Le marquis était pâle de colère et il regardait le bandit impassible et calme, et Léona, qui semblait pétrifiée par les paroles de Giuseppe. Que faire ? Il eut un moment la pensée de tuer la jeune femme et de se défendre ensuite en désespéré, tant il avait honte de se laisser dépouiller ainsi. Mais Léona était si belle !

— Après tout, dit Giuseppe interrompant ses réflexions et pressé d'arriver à une conclusion, si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de me laisser madame. Vous retrouverez à Paris une autre idole, et moi je serai de mon côté le plus heureux bandit du monde, car madame ressemble trait pour trait à la Marchesina. Cette fantaisie me coûtera cent mille écus ; mais bah ! l'argent ne fait pas le bonheur...

— Tais-toi, misérable ! s'écria Gontran pâle de fureur. Vole-moi, mais n'insulte pas la femme que j'aime ! Tu auras tes cent mille écus.

— C'est beau ! murmura le bandit. Si j'étais femme et qu'un homme me fit un pareil sacrifice, je crois que je l'aimerais.

Et Giuseppe jeta un regard sournois à Léona, dont le visage demeurait impassible. Gontran de Lacy avait pris son parti en une minute. Il se ruinait, mais il sauvait

Léona, et son amour n'était-il point le bonheur suprême ? Le bandit lui présenta un portefeuille et lui dit :

— Voici, monsieur, une traite de la maison Massei et C^e, banquiers à Naples, sur la maison Rothschild de Paris. Le chiffre de la somme et le nom du signataire y manquent. Veuillez les remplir.

Gontran signa, après avoir écrit lisiblement *cent mille écus*.

— Maintenant, Excellence, ajouta le bandit, il ne me reste plus qu'à vous remercier et à vous prier de vouloir bien remonter en voiture.

Giuseppe offrit galamment la main à Léona, qui reprit place dans la calèche. La jeune femme s'inclina à demi, et murmura à l'oreille du bandit : — A Paris... dans huit jours.

— J'y serai, répondit-il d'un regard.

Gontran n'avait rien vu, rien entendu, mais il avait froid au cœur... La voiture repartit au galop, laissant le cheval mort sur la route.

— Léona, dit alors le marquis avec une solennelle tristesse, je vous aime...

— Oh ! je le sais, dit-elle ; vous êtes noble et bon, Gontran.

— Me jurez-vous que cet homme a menti, que jamais vous ne l'avez vu ?

— Je vous le jure ! répondit-elle avec calme.

Cette femme mentait !

II

Un mois s'était écoulé, M. de Lacy et Léona étaient revenus à Paris. Le marquis avait réalisé sa fortune; les cent mille écus du bandit avaient été payés, mais nul ne savait par quelle catastrophe l'aisance de Gontran s'était anéantie tout d'un coup.

M. de Lacy avait un oncle célibataire et très-vieux, le chevalier de Lacy, riche de soixante mille livres de rentes en terres du Poitou et du Bocage. Gontran était son héritier; le chevalier touchait à sa soixante-dix-huitième année. Le marquis se fit donc, dès son arrivée à Paris, le raisonnement suivant : — Mon oncle est vieux, il est perclus de goutte et de rhumatismes; il peut, tout au plus, vivre quatre ou cinq ans encore; j'avais vingt mille livres de rentes; je les aurai toujours. Au lieu de dépenser le revenu, j'entamerai le capital. Je veux que Léona soit heureuse.

L'amour de Léona, c'était la vie entière de Gontran, son rêve à venir, son bonheur présent. Il l'avait coquettement installée dans un petit appartement de la rue du Port-Mahon; il y était presque sans cesse, ayant rompu avec le monde entier pour se réfugier dans cet amour et s'y absorber. Cependant le front de la jeune femme s'était assombri graduellement depuis leur retour. Ce sourire

que Gontran prenait pour un sourire d'amour devenait plus rare. Elle avait parfois de mornes tristesses, et lorsqu'il lui en demandait la cause, elle haussait les épaules sans lui répondre. Gontran était entré graduellement dans cette phase de la passion qu'on nomme la torture de l'amour. Il était jaloux d'une ombre, d'une pensée, d'un mystère... Quelquefois le souvenir du bandit lui revenait; et alors il souffrait le martyre.

Léona sortait beaucoup sous divers prétextes. Gontran n'osait la suivre : une pareille démarche l'eût révoltée. Depuis quelques jours, elle le boudait sans motif, les querelles se multipliaient... L'amour devenait un supplice.

Un matin, le marquis vint à dix heures. Léona était sortie. C'était étrange pour elle qui se levait rarement avant midi. Cependant, depuis quelques jours, les inégalités et les brusqueries de caractère s'étaient tellement multipliées chez la jeune femme, que Gontran accepta cette sortie matinale et se donna à lui-même mille prétextes plus ingénieux les uns que les autres pour se prouver que Léona avait eu des courses indispensables à faire avant midi. Le marquis traversa sans s'arrêter la salle à manger, le salon et pénétra dans un petit boudoir tendu de soie gris tendre, meublé en laque et en boule, et orné de mille riens coûteux, de ces luxueuses fantaisies mises à la mode par les Aspasies de notre époque. Le marquis alla droit à une table de toilette, y prit un billet soigneusement cacheté, en brisa l'enveloppe et s'étendit nonchalamment sur une ottomane roulée devant le feu. Mais il

perdit presque tout de suite cette attitude nonchalante et se dressa brusquement après avoir lu les premières lignes de la lettre.

— C'est impossible ! s'écria-t-il, cela ne peut pas être, cela ne sera pas !

Les lèvres du marquis avaient blanchi d'émotion, son front était pâle et les veines de son cou se gonflaient et prenaient une teinte violacée à mesure qu'il poursuivait la lecture de cette lettre. Enfin, quand il eut fini, il la froissa avec colère, puis la déchira en mille morceaux, qu'il sema sur le tapis du boudoir. Après quoi, il secoua violemment le gland d'une sonnette, et appela la jolie femme de chambre qui l'avait introduit... Manon accourut.

— Tu dois savoir où est ta maîtresse, lui dit-il ; tu le sais et tu me le diras...

— Je jure à monsieur le marquis...

— Ne jure pas, c'est inutile. Il y a vingt-cinq louis dans le porte-monnaie : prends et avoue...

Manon étendit ses jolis doigts roses vers le porte-monnaie, le prit délicatement et répondit : — Madame me chassera, mais je compte sur les bontés de monsieur le marquis pour me trouver une autre condition. Madame est à Paris, rue Richelieu, 60.

Un éclair de jalousie et de colère étincela dans les yeux du jeune homme.

— Léona me trompe ! murmura-t-il.

La soubrette haussa imperceptiblement les épaules,

d'un air qui signifiait : « En aurait-il donc jamais douté ? »

— Oh ! reprit le marquis avec colère, si un autre homme a osé me voler le cœur de Léona, cet homme est mort !

Et il se leva brusquement, et s'élança hors de l'appartement.

— Monsieur, lui dit la soubrette en le rappelant, vous demanderez à voir le comte Giuseppe, un seigneur napolitain.

Une sueur glacée inonda soudain le front du marquis.

— Giuseppe ! murmura-t-il, oh ! si c'était lui !

Et il rentra dans l'appartement et y prit un poignard, souvenir d'Italie qu'il avait rapporté et donné à Léona, qui aimait les armes, les stylets damasquinés et les jolis pistolets à crosse d'ivoire.

Gontran de Lacy se jeta dans un cabriolet et se fit conduire rue Richelieu. Le cocher brûla le pavé ; le jeune homme entra précipitamment dans la loge du concierge et demanda à voir le comte Giuseppe.

— Le comte est parti, lui répondit-on.

— Parti !

— Il y a une heure.

— Seul ?

— Non, avec une dame.

Un cri de fureur s'échappa de la gorge crispée de Gontran.

— Oh ! murmura-t-il, avec elle !

— Monsieur, lui dit le concierge, seriez-vous le marquis de Lacy ?

— Oui. Que me voulez-vous ?

— Voici une lettre que la dame qui est partie avec le comte a laissée pour vous.

Gontran déchira l'enveloppe et lut avidement :

« Cher,

» Comme il est probable que Marion ne me gardera point le secret, je prends le parti de vous écrire pour vous donner un conseil. Je pars, ne me suivez pas. Vous m'aimez ; je ne puis, hélas ! vous en dire autant. L'amour naît du hasard. Le hasard ne m'a point permis de vous aimer. J'ai eu au cœur un seul et unique amour ; cet amour, comme une lumière céleste, a éclairé les orages et les misères de ma vie. J'ai été marquise, je suis devenue aventurière. Vous étiez riche ; moi, j'ai besoin d'or, de luxe, de parure. J'ai joué, pour mieux vous séduire, la comédie de l'amour ; mais je ne vous aimais pas. L'homme que j'aime, que j'ai toujours aimé, est le bandit Giuseppe. Il est riche, il a fait sa paix avec le gouvernement des Deux-Siciles. Nous retournons à Naples, où il m'épousera. Nous y vivrons heureux. Adieu ! cher marquis, oubliez-moi et permettez que je demeure votre amie.

» LÉONA ;

• autrefois marchesina del Piombó. •

« P. S. A propos, vous savez que le chevalier de Lacy,

votre oncle, sur l'héritage de qui vous comptiez, vient de faire un testament en faveur de votre cousin au second degré, le baron de Bartholot. Notre liaison avait fort indisposé le bonhomme. »

Le *post-scriptum* de cette lettre expliquait la conduite de Léona : Gontran était ruiné, elle ne pouvait plus l'aimer.

M. de Lacy pirouetta deux fois sur lui-même comme un homme frappé de la foudre, et il tomba à la renverse : le marquis était évanoui...

Quand il reprit ses sens, il était couché dans son lit en proie à une fièvre ardente. On l'avait transporté rue du Port-Mahon, dans ce petit appartement où le souvenir de Léona était si vivant.

Gontran crut avoir fait un horrible rêve, et il appela : « Léona ! chère Léona... »

Léona ne parut point, mais une porte s'ouvrit, et un homme que le marquis n'avait jamais vu s'avança vers lui.

— Comment vous trouvez-vous ? lui demanda-t-il.

Gontran regarda cet homme avec un étonnement profond. Alors même qu'il n'eût point été déjà fort étrange qu'un inconnu se trouvât ainsi installé près de lui et lui demandât de ses nouvelles d'un ton familier et presque affectueux, l'aspect bizarre de cet homme eût déterminé la surprise la plus complète dans l'esprit du marquis. Cet homme était grand, maigre, déjà vieux, selon toute apparence, bien qu'il eût une de ces physionomies sur les-

quelles le temps n'imprime qu'imparfaitement sa trace. Ses cheveux noirs, semés çà et là d'un filet d'argent, étaient taillés en brosse; son œil, cave et gris, brillait d'un feu sombre et décelait une froide énergie; sa lèvre mince avait un sourire railleur où se révélait un mépris profond de toutes choses et des désillusions sans nombre de la vie. Cet homme était vêtu de noir, et sa redingote, boutonnée militairement, était ornée d'une rosette.

— Qui êtes-vous, monsieur? lui demanda Gontran, tandis que l'inconnu s'asseyait dans un fauteuil placé au chevet du lit.

— Monsieur, répondit-il, vous ne me connaissez point, et mon nom n'éveillera aucun écho en votre souvenir. Je suis le colonel Léon.

Gontran fit un geste qui signifiait : — Voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Monsieur, continua l'inconnu, j'avais quelque fortune, je suis rentré dans la vie civile. Vous ne m'aviez jamais vu, moi je vous connais depuis longtemps. Un secret, que je ne puis vous confier, fait que vous m'intéressez. Depuis huit jours, je suis à votre chevet.

— Huit jours! s'écria Gontran.

— Il y a huit jours, monsieur, que vous êtes au lit, et, pour la première fois, vous vous éveillez sans délire.

— Ah! mon Dieu! murmura Gontran, je n'ai donc point rêvé?

— Non, monsieur.

— Léona?...

— Léona est partie avec le bandit Giuseppe. Dans un mois, elle sera sa femme.

Gontran jeta un cri. L'inconnu prit sa main et la serra.

— Monsieur, continua-t-il, je vous l'ai dit, je m'intéresse à vous. Pourquoi? vous le saurez plus tard. Ne me racontez point votre histoire, je la connais mieux que vous.

— Mieux que moi !

— Oui, sans doute.

— Mais, monsieur...

— La preuve en est que je vais vous dire ce qu'était Léona, et quelle existence vous avez menée avec elle.

L'étonnement du marquis était à son comble.

— Vous êtes donc le diable !

— Non, je suis le colonel Léon, un homme de chair et d'os.

— Alors, vous êtes sorcier ?

— Pas davantage. Écoutez-moi.

La curiosité qui s'empara alors de Gontran de Lacy fut si violente qu'il se résigna à écouter le colonel.

— Marquis, continua familièrement celui-ci, il y a quinze mois de cela, vous reveniez des Indes, et Paris vous semblait fort monotone. Vous étiez riche, vous aviez donc le droit de vous ennuyer. Un soir, dans un souper de garçons, vous rencontrâtes Léona.

C'est vrai, murmura Gontran.

Cette femme avait une beauté sombre et fatale. Un

sourire désenchanté errait sur ses lèvres ; elle paraissait avoir souffert. C'en était assez pour séduire un homme à imagination ardente comme la vôtre... Vous l'aimâtes à première vue. Léona était à Paris depuis quinze jours, elle y était venue seule. Nul ne la connaissait. Était-elle riche ou pauvre, fille du peuple ou marquise ? Nul ne le savait. Vous vous offrites à elle comme le consolateur de ses tortures mystérieuses, et elle accepta vos consolations. Elle vous supplia de ne lui faire aucune question sur son passé, et jamais la pensée ne vous en vint. Elle vous parla de l'Italie, et vous partîtes avec elle.

— Tout cela est vrai.

— Pendant un an, monsieur, vous avez été l'homme le plus heureux du monde, ébréchant votre fortune avec un sourire que Léona vous renvoyait. Vous l'aimiez et vous avez cru à son amour.

— Oh ! elle m'a aimé !

Le colonel haussa les épaules.

— Attendez, dit-il ; vous verrez...

Et il continua avec calme : — N'avez-vous pas remarqué souvent, durant cette longue lune de miel, de bizarres transitions, de subites métamorphoses dans cette femme ? D'ordinaire distinguée, intelligente, grande dame et artiste à la fois, parlant le langage des duchesses et celui des grands artistes, ne s'oubliait-elle jamais ?

Gontran tressaillit.

— Que voulez-vous dire ?

— N'avez-vous point vu quelquefois, un soir, par

exemple, à l'issue d'un souper, la duchesse disparaître et faire place à la fille du peuple, la grande dame à l'aventurière, le langage élégant reparaitre dans l'ange déchu et réhabilité ?

— Oui, murmura Gontran.

— Ah ! si vous eussiez été de sang-froid, alors, vous auriez bien vu que cette femme ne vous aimait pas, et qu'elle n'était qu'une intrigante de génie. D'abord, elle a cherché en vous un mari, ensuite elle a rêvé quelque chose de plus hardi et de plus horrible... On vous a arrêtés dans les Abruzzes, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Gontran.

— Et vous avez signé un bon de cent mille écus.

— Que j'ai payé.

— Comédie, marquis, pure comédie ! Giuseppe et Léona étaient d'accord : ils s'écrivaient.

— Horreur ! s'écria Gontran.

— Je dis vrai, marquis, je vous en donnerai la preuve. Tenez...

Le colonel ouvrit un portefeuille, en retira un chiffon de papier froissé et couvert d'une écriture menue. Gontran y jeta avidement les yeux et reconnut l'écriture de Léona. C'était un billet de quelques lignes, daté de Naples, et indiquant au bandit Giuseppe le jour et l'heure où la chaise de poste du marquis traverserait les Abruzzes. Les cheveux de Gontran se hérissaient à la révélation de tant de perfidie, et il regardait le colonel avec stupeur.

— Maintenant, reprit celui-ci, je vais vous dire ce qu'était Léona : il y a dix ans, elle était bouquetière à Florence, et elle aimait ce Giuseppe, qui n'était encore que filou. Un vieux seigneur, le marchese del Piombo, s'éprit de sa beauté et la fit marquise. Au bout d'un an, Léona fut veuve et riche. Elle songeait à épouser le bandit Giuseppe qu'elle aimait toujours, mais Giuseppe était devenu assassin ; la police napolitaine s'était emparée de lui, et la marchesina se ruina à le sauver de la potence. Alors cette femme devint ce que vous savez, elle quitta Florence et vint à Paris. C'est là que vous l'avez rencontrée. Giuseppe avait organisé une bande dans les Abruzzes ; le bruit courut qu'il avait été tué dans une rencontre avec les soldats napolitains. De là ce désespoir et cette morne tristesse qui couvraient le front de Léona lorsque vous vous trouvâtes sur ses pas. Ce ne fut qu'à Gènes qu'elle apprit que Giuseppe vivait toujours. Vous savez le reste.

— Monsieur, murmura Gontran, tout ce que vous m'apprenez là est horrible, et cependant...

— Je vous devine, interrompit le colonel ; cependant, vous l'aimez encore, vous l'aimez toujours...

Gontran soupira.

— Que voulez-vous ? fit le colonel avec calme, le vice attire. Léona est un monstre, mais vous l'aimez parce qu'elle vous fuit et qu'elle ne vous aime pas. Si elle vous aimait, vous la mépriseriez.

— Peut-être...

— Mais elle ne vous aimera pas, car votre dernier espoir de fortune s'en va. Le chevalier de Lacy vous a déshérité.

— Monsieur, dit froidement le marquis, j'aime Léona pour sa trahison comme je l'aimais il y a huit jours pour son attachement imaginaire. Si dans un mois je ne suis point guéri de ce fatal amour, je me tuerai.

Le colonel gardait le silence.

— Oh ! continua Gontran avec rage, je donnerais mon âme pour être aimé d'elle une heure ! Vous aviez raison, monsieur, le vice fascine mieux que la vertu. C'est un abîme où l'on va fatalement et tête baissée.

— Eh bien ! dit le colonel, ne vous tuez pas, attendez... Si, dans huit jours vous désespérez de pouvoir triompher de cette passion funeste, trouvez-vous au bal de la mi-carême à l'Opéra, et à minuit soyez au foyer. Vous y rencontrerez peut-être un homme qui vous dira comment il faut se faire aimer de Léona.

— Quel est cet homme ? demanda vivement le marquis.

— Moi, répondit le colonel.

— Mais enfin, monsieur, m'expliquerez-vous le secret de cette étrange sympathie que je vous inspire ?

— Monsieur, dit le colonel en se levant, vous êtes brave, vous courbez le front sous une destinée fatale, et vous êtes de première force à l'épée. Avec quatre hommes comme vous, je voudrais conquérir le monde. C'est là tout ce que je puis vous dire. A mercredi prochain !

Et cet homme étrange s'en alla, laissant le marquis livré aux plus bizarres conjectures.

III

Huit jours s'écoulèrent. Ce que Gontran de Lacy souffrit pendant ces huit jours, nul ne pourrait le dire. Le colonel avait eu raison : l'attraction du vice est plus terrible que celle de la vertu. L'amour qu'inspirait Léona, la femme mystérieuse, pouvait avoir un remède ; l'amour qu'inspirait Léona, l'intrigante effrontée, la complice de Giuseppe le bandit, était incurable. Gontran demeura huit jours sans sortir du petit appartement de la rue du Port-Mahon, agenouillé et pleurant devant chaque souvenir qu'il baisait ainsi qu'une relique, s'entretenant d'elle avec Manon, dont il avait fait sa confidente, et abandonné parfois aux plus étranges espoirs. Les dernières paroles du colonel lui apparaissaient sans cesse, la nuit, gravées en traits de feu sur les murs de son alcôve ; le jour, tracées en lettres noires sur les vitres des croisées. Cet homme avait un moyen de toucher le cœur de Léona, et il l'offrait...

Pendant ces huit jours, Gontran espéra et désespéra. Il voulut se tuer ; mais il hésita parce qu'il voulait la revoir ; il se jura de hacher Giuseppe, son indigne rival, à coups de stylet, comme un bravo, et puis il s'avoua que

si Léona lui demandait sa grâce, il aurait la faiblesse de l'épargner.

Pendant ces huit jours encore, le marquis compta les heures qui le séparaient de ce rendez-vous étrange qu'il avait avec le colonel, et il se demanda quel marché infâme ou fatal cet homme allait lui proposer, et les instincts loyaux du gentilhomme se révoltèrent... Mais l'ombre de Léona se dressait alors devant lui, et alors aussi il courbait le front et murmurait : — Je crois que je deviendrais voleur et assassin si elle devait m'aimer.

Le marquis était atteint de ce mal sans remède que les Italiens appellent la furie de l'amour.

Le jeudi, jour de la mi-carême, vers neuf heures du matin, Gontran reçut par la poste un billet ainsi conçu :

« Si le marquis de Lacy n'est point guéri, s'il compte aller chercher le remède au bal de l'Opéra, qu'il prenne un masque et un domino, et qu'il attache à son épaule gauche un ruban vert. »

Le billet était sans signature.

— J'irai ! murmura Gontran. Je veux être aimé de Léona !

Et il alla, en effet, au bal de l'Opéra, cet homme qui avait la mort dans l'âme, et, pendant quelques minutes, il erra dans le foyer comme un homme à la recherche de son âme.

A minuit et demi on lui frappa sur l'épaule. Il se retourna et se trouva face à face avec un domino masqué

comme lui et dont les yeux étincelaient sous le loup comme deux charbons ardents.

— Eh bien ! fit-on tout bas.

Gontran reconnut la voix du colonel.

— Souffrez-vous toujours ?

— Comme un damné.

— Que donneriez-vous pour son amour ?

— Tout, même mon âme !

— Songez-y, c'est beaucoup...

Gontran frissonna.

— Allez-vous me proposer un crime ? fit-il d'une voix sourde.

— Peut-être.

— Jamais !

— Soit ! Adieu, en ce cas...

— Attendez... un mot ! murmura-t-il éperdu. Ne pouvez-vous me dire ce que vous exigez de moi ?

— Monsieur, dit froidement le colonel, vous aimez Léona, et vous êtes ruiné. Si vous n'avez point l'amour de cette femme, il est évident que vous vous tuez...

— Je vous le jure.

— Peut-être ce soir, peut-être demain...

— Je le crois.

— Eh bien ! écoutez-moi, alors. Je puis, en échange des conditions que je vous proposerai, vous faire aimer de Léona et vous faire rendre l'héritage du chevalier de Lacy. Léona vous aimera avec frénésie, avec délire,

comme vous l'aimez vous-même. Cette femme sans cœur aura horreur et dégoût de son amour pour Giuseppe.

Gontran écoutait frémissant, et chacune des paroles du colonel entraient dans son cœur comme un stylet rougi au feu.

— Le chevalier de Lacy vous demandera pardon d'avoir songé à vous déshériter, et il vous fera une pension de trente mille livres jusqu'à sa mort, époque où vous deviendrez son légataire universel.

— Allez, monsieur, poursuivez... murmura le marquis saisi de vertige.

— Vous n'aurez rien perdu de votre considération dans le monde, vous serez toujours à ses yeux un parfait gentilhomme, et ce que j'exigerai de vous échappe à la vindicte des lois.

— Oh ! démon ! murmura le marquis, tu me tentes...

— Maintenant, acheva le colonel, jurez-moi que, si vous n'acceptez point mes conditions, vous vous brûlerez la cervelle en rentrant chez vous. Je ne veux pas qu'un homme possède, vivant, mon secret, s'il n'est mon complice.

— Foi de gentilhomme ! répondit Gontran, je le jure.

— C'est bien. Suivez-moi.

Le colonel gagna la sortie de l'Opéra, échangea un signe mystérieux avec quatre ou cinq personnes vêtues d'un domino, portant sur l'épaule un nouet de rubans de couleurs diverses, et il fit monter Gontran dans un

petit coupé bas, où il prit place à côté de lui. Puis, il baissa les glaces, et le coupé partit au galop.

Les glaces étaient dépolies, si bien que Gontran ne put voir où le conduisait le colonel. Le coupé roula environ vingt minutes, puis il s'arrêta brusquement. Le colonel ouvrit la portière, et Gontran reconnut qu'ils étaient dans une petite ruelle sombre comme il y en avait beaucoup, il y a dix ans, aux environs du Palais-Royal. Le marquis descendit et se trouva en face d'une porte bâtarde ouverte sur une allée noire, à l'extrémité de laquelle brillait la vacillante clarté d'une lampe.

— Venez, dit le colonel.

Gontran le suivit et monta une trentaine de marches d'un escalier étroit et vermoulu; puis, son guide poussa une nouvelle porte, et alors, le marquis se trouva dans un petit salon assez fraîchement décoré, éclairé par deux lampes à abat-jour, et dont les rideaux des croisées étaient soigneusement fermés. Là, le colonel se débarrassa de son domino et dit à Gontran : — Demeurez masqué.

Deux coups discrets résonnèrent à la porte, que le colonel avait refermée soigneusement. Il alla ouvrir. Un homme vêtu d'un domino entra. Le colonel le salua et lui dit : — Veuillez vous asseoir, monsieur.

Cinq dominos arrivèrent successivement, échangèrent avec le colonel le même salut et s'assirent. Alors, le bizarre personnage tira les verrous.

— Nous sommes au complet, dit-il.

Puis, il ouvrit une seconde porte et invita du geste les nouveaux venus à le suivre. Une seconde pièce s'offrit alors aux regards de Gontran de Lacy. C'était un petit salon tendu de velours grenat, presque rouge. Aux murs, on voyait appendues des épées de diverses formes, croisées deux par deux, et surmontées d'un masque et d'un gant. On eût dit une salle d'armes. Au milieu, se trouvait une table chargée de papiers, dont la plupart portaient une étiquette. A l'entour de la table étaient roulés six fauteuils. Un septième était destiné au président de cette mystérieuse assemblée. Le colonel y prit place et s'assit devant la table.

Lui seul était démasqué et en habit de ville, parmi tous ces hommes vêtus d'un domino et le visage couvert d'un masque.

Un silence solennel régnait parmi ces six hommes, qui ne se connaissaient point et semblaient avoir obéi à un appel mystérieux. Le colonel les pria, d'un geste poli, de s'asseoir auprès de lui, et il prit alors la parole en ces termes : — Messieurs, vous ignorez tous le but de votre réunion ; le masque dont vos traits sont couverts ne vous permet point de savoir si vous vous connaissez les uns les autres, et chacun de vous est venu ici, obéissant à un intérêt puissant, quoique de nature différente. Moi seul, messieurs, je vous connais tous, et je possède le secret de votre existence intime. Parmi vous, il y a un gentilhomme ruiné et amoureux, un fils auquel une belle-mère a fait tort de la fortune paternelle, un officier qui a furtivement

quitté son drapeau pour obéir à un de ces devoirs mystérieux que la loi martiale ne reconnaît point. Celui-là passera devant un conseil de guerre avant un mois, si le général qui commande en Afrique le corps d'armée auquel il appartenait a le temps de revenir en France.

Un quatrième, poursuivit le colonel, se brûlera la cervelle s'il ne paye une dette de jeu de cent mille écus. Il est ruiné. La somme est introuvable. Et ce qu'il y a de désolant, c'est que son partner a triché. Malheureusement on ne prouve point ces choses-là.

Le cinquième, messieurs, s'est oublié un soir, il y a quelques années. Il a fait un faux. Cependant il portait un beau nom; mais les entraînements de la vie parisienne, le jeu, les femmes, que sais-je?... Le faux fut retiré avant l'échéance, mais un valet infidèle l'a volé. S'il tombait aux mains d'un juge d'instruction, son auteur irait porter au bagne son tortil de baron.

Enfin, messieurs, le dernier de vous est un avocat; il a du talent, de l'ambition; il est dévoré de l'ardent désir de porter un nom qui n'est pas le sien; ce nom, un seul homme peut le lui donner, mais il y a des montagnes à soulever pour cela, et l'avocat s'est fortement compromis. On pourrait le mener loin avec dix lignes de son écriture : ces dix lignes se sont égarées.

Le colonel se tut et regarda ses hôtes. Ils demeuraient tous impassibles sous le masque, et il eût été difficile de savoir lequel était l'avocat, l'officier déserteur ou le faussaire.

— Vous le voyez, messieurs, reprit le colonel, je sais votre histoire à tous; je sais mieux encore, j'ai la preuve que des liens invisibles vous unissent les uns aux autres et à votre insu. Sans vous connaître, vous touchez au même monde, vos passions s'entrelacent d'une façon mystérieuse, un intérêt commun vous réunirait au besoin, et vous possédez tous, à un degré presque égal, une science redoutable, celle de l'épée.

Les six hôtes du colonel se jetèrent entre eux un curieux regard.

— Or, continua celui-ci, je vous dois à présent mon histoire. Elle est courte. J'étais colonel en 1815. La Restauration me fit rentrer dans la vie privée. J'ai passé quinze années à rêver une de ces associations d'hommes forts à qui rien ne résiste, association occulte, muette, redoutable, tribunal de francs-juges qui se sont faits les soldats d'une cause mystérieuse, l'intérêt de chacun servi par tous, l'intérêt de tous servi par chacun. Un poète, un fabuliste a raconté l'histoire d'un faisceau de dards qu'on brisait isolément et qui résistaient, réunis, à tous les efforts. Un romancier a écrit une étrange histoire, *Les Treize*, que j'ai songé à transporter du domaine de la fantaisie dans le domaine de la vie réelle. Je veux fonder, messieurs, une franc-maçonnerie de l'épée. Un homme loyalement tué en duel, est parfois un obstacle qu'on renverse et qui assure la tranquillité ou la fortune de plusieurs hommes. Je pourrais, messieurs, acheva le colonel, vous développer mes plans bien plus au long, mais

la chose est inutile pour aujourd'hui du moins. L'association n'existe pas encore; vous êtes inconnus les uns aux autres, libres de refuser ou d'accepter. Cependant chacun de vous doit savoir le danger qu'il court. Le bagne attend l'un, le déshonneur est réservé à l'autre, le troisième sera fusillé, le quatrième ne payera point ses dettes de jeu, on défendra au cinquième de porter le nom qu'il a volé. Quant au sixième, il est pur, mais une passion fatale le ronge, et j'ai sa parole qu'il se brûlera la cervelle au point du jour, s'il refuse d'entrer dans notre association. Vous le voyez, je vous tiens tous.

Un sourire de triomphe passa sur les lèvres du colonel; tandis que ses hôtes frissonnaient.

— Maintenant, dit-il, que celui ou ceux d'entre vous qui ne veulent point de notre association se retirent : ils peuvent sortir.

Il y eut un moment d'hésitation terrible. Tous ces hommes qu'un crime mystérieux ou une passion fatale réunissaient, mesurèrent d'un coup d'œil la profondeur de l'abîme. Mais nul ne bougea.

— Je le savais, murmura le colonel, vous m'appartenez tous; comme je vous appartiens.

Il consulta du regard la pendule de la cheminée : — Je vous donne encore cinq minutes, dit-il.

Les cinq minutes s'écoulèrent, et le silence qui régna dans le salon grenat fut si solennel qu'on entendait distinctement les pulsations cadencées et régulières de la pendule.

Gontran de Lacy, l'homme pur, hésita longtemps, mais le souvenir de Léona le poursuivait avec acharnement ; il avait compris que Léona l'aimerait, et ce fatal espoir lui ordonnait de rester. D'ailleurs il fallait mourir en sortant, et la vie a des racines si puissantes, de si mystérieuses attractions quand elle est couronnée par l'auréole de la jeunesse et de l'amour !

Les cinq minutes s'écoulèrent, et nul ne quitta son fauteuil.

— Allons, je le vois, dit le colonel, notre association existe ; bas les masques ! messieurs les compagnons de l'épée ; nous devons tous nous reconnaître, puisque nous sommes liés les uns aux autres ; bas les masques !

L'accent de cet homme était dominateur. Il fut obéi. Les masques tombèrent, et les six compagnons de l'épée se regardèrent avec stupeur.

IV

Les cinq personnages encore inconnus à nos lecteurs, et qui venaient de se démasquer, méritent à coup sûr quelques lignes de description.

Le premier était un homme de trente ans environ, de haute taille, le visage bruni et accentué par d'épaisses moustaches noires. Il était beau d'une beauté toute militaire, et une large cicatrice qu'il portait au haut du front

attestait qu'il avait vu de près l'ennemi. C'était, on le devine, l'aide de camp déserteur; il se nommait Hector Lemblin. C'était un officier de fortune qui devait ses épaulettes de capitaine d'état-major à son mérite personnel, et non à sa naissance, car il était le fils d'un petit négociant rouennais.

Le second était un tout jeune homme, blond, frêle, un peu pâli par les nuits parisiennes, et il se nommait le vicomte de Renneville. C'était un joueur malheureux.

Le troisième, l'avocat, était un homme de vingt-neuf ans, au front pensif et sillonné des rides précoces du travail et de l'ambition, à la lèvre mince et railleuse, au regard ardent, mais d'une extrême mobilité. Il portait un nom d'emprunt. On l'appelait dans le monde Emmanuel de Flars-Montgory.

Le dernier repréensant direct de ce noble nom, M. le marquis de Flars-Montgory, avait adopté le jeune Emmanuel, et il devait lui laisser sa fortune; mais le vieux gentilhomme était imbu de ce préjugé de race qui veut qu'on donne tout, sauf son nom, et, s'il laissait dans sa pensée sa fortune à son fils adoptif, il n'entendait point lui transmettre son nom par ordonnance royale. Cependant Emmanuel se faisait appeler M. de Flars-Montgory, et le vieillard le tolérait par faiblesse. Mais le marquis pouvait mourir d'un jour à l'autre, et alors son neveu, le baron de Flars-Ruvigny, ferait ordonner par acte judiciaire au légataire du défunt de reprendre son nom de Chalambel, une assez vilaine qualification pour un

homme qui comptait dans le monde. Par exemple, on pouvait croire que si M. de Flars-Ruvigny, qui n'avait pas d'enfants, venait à mourir avant le marquis, ce dernier adopterait Emmanuel Chalambel.

Le quatrième personnage avait été un intime ami de Gontran de Lacy. C'était le baron de Mort-Dieu, le dernier de ce nom vendéen vénéré dans tout le Bocage. Le baron avait cent mille écus de dettes, et sa belle-mère lui avait volé sa fortune, qu'elle destinait à un sien neveu, capitaine de spahis en Afrique. Seulement, si le capitaine venait à mourir, madame de Mort-Dieu pouvait changer d'avis et rendre au baron ce qu'elle avait volé à son père.

Le cinquième, enfin, le faussaire, était un homme de trente-cinq ans, et résumait le type complet de ce qu'on nomme le viveur parisien. Chaque pli de son front attestait un orage récent ou lointain; le sourire amer qui arquait ses lèvres disait qu'il avait vidé tout entière la coupe du désenchantement, et que pour lui la vie sociale se résumait en un tissu de préjugés qu'un homme d'esprit devait secouer sans scrupules. Le *petit chevalier*, ainsi le nommait-on dans le monde galant et léger de l'Opéra, était un de ces hommes dont le hasard régit l'existence et qui sont, selon les événements, doués de toutes les vertus ou capables de tous les crimes. Il allait droit à son but, ne regardait jamais en arrière, et le colonel, qui savait tout le parti qu'on en pouvait tirer, lui réservait *in petto* la lieutenance de cette association dont il était le fondateur.

Le chevalier d'Asti était grand, d'une vigueur herculéenne, d'une adresse merveilleuse à tous les exercices du corps. Son visage, pâli par l'existence orageuse du viveur, était d'une beauté mâle et caractérisée qui savait séduire toute femme d'imagination. Il avait l'esprit frondeur, mordant, incisif, il raillait tout et tout le monde. On eût dit Méphistophélès homme du monde et beau comme Alcibiade. Le chevalier n'était point encore ruiné, bien qu'il eût écorné par avance plusieurs héritages qui devaient lui revenir ; mais la vie dissipée et folle qu'il menait ne pouvait s'accommoder de 20,000 livres de revenu, et on lui avait refusé sa cousine dont il était épris, mademoiselle de Pons, parce que son oncle, le baron de Pons, voulait un gendre riche au moins d'un million.

Les six hôtes du colonel se connaissaient tous de nom pour le moins, plusieurs personnellement. Mais lui seul tenait le fil des intrigues diverses qui les reliaient les uns aux autres, et lorsqu'il les eût nommés successivement, il déplia une feuille de papier et leur dit : — Permettez-moi maintenant, messieurs, de vous lire les statuts de notre association. Ils se composent de quatre articles.

Les six compagnons de l'épée étaient démasqués, ils s'étaient reconnus ; ils savaient tous le fort et le faible de leur vie ; et, avant d'avoir signé les statuts, ils s'étaient placés dans l'impossibilité de reculer. Ils écoutèrent donc attentivement.

— Article premier, dit le colonel. — Il est fondé une

association de sept personnes qui a pour nom : l'Association de l'épée.

Article deuxième.—Les compagnons de l'épée s'appartiennent les uns aux autres et doivent oublier toute sympathie personnelle au profit de l'association, si besoin en est.

Article troisième. — Le chef unique de l'association, chef absolu, et dont les pouvoirs seront illimités, sera le colonel Léon, son fondateur.

Article quatrième et dernier. — Le membre qui voudrait tôt ou tard se retirer de l'association serait obligé de se battre successivement avec ses six associés. Bien que l'épée soit la seule arme dont les compagnons doivent faire usage, ils porteront toujours sur eux un poignard qui, au besoin, sera une arme défensive et offensive, et, si les circonstances l'exigent, ils se battront au pistolet.

Le colonel se tut et regarda ses compagnons.

— Signez, messieurs, dit-il.

Il prit une plume et la tendit au marquis Gontran de Lacy. Gontran pâlit légèrement, mais il signa. Les cinq compagnons signèrent et jurèrent après lui.

— A présent, messieurs, reprit le colonel, notre association existe, elle est fondée, elle doit fonctionner sur-le-champ. Je suis votre chef pour cette année ; je dirige et vous agissez ; vous exécutez et j'ordonne. Aucun de vous ne peut commenter mes volontés, car elles sont l'expression de l'intérêt général. Nous allons nous séparer cette nuit ; demain chacun de vous recevra ses instruc-

tions, et j'aviserais au moyen de détourner successivement le danger qui menace quelques-uns d'entre nous et de tenir ma promesse vis-à-vis des autres.

Le colonel regarda Gontran en parlant ainsi.

— M. de Lacy, poursuivit-il, je vous ai juré que Léona vous aimerait. Nous vous servirons le premier, car les passions de la nature de celle que vous éprouvez ne sauraient attendre.

Cela dit, le colonel se leva.

— Messieurs, dit-il, c'est aujourd'hui bal à l'Opéra. Retournez-y, si tel est votre désir. La séance est levée.

Les cinq associés du marquis de Lacy sortirent les uns après les autres, et il ne resta dans la salle du conseil que le colonel, qui remit son domino, et Gontran, encore étourdi de tout ce qu'il avait vu et entendu.

— Je rêve... murmura-t-il.

— Non, dit le colonel, vous ne rêvez pas; vous êtes éveillé, marquis.

Gontran porta la main à son front.

— J'ai juré... se dit-il avec un frisson d'épouvante; je ne m'appartiens plus.

— Léona vous appartiendra, répondit le colonel.

A ce nom M. de Lacy eut un éblouissement.

— Vous avez raison, dit-il, Léona à tout prix, Léona ou la mort!

Le colonel demeurait calme et froid.

— Cependant, reprit le marquis fixant sur lui un regard ardent, si vous me trompiez, colonel ?...

— Comment l'entendez-vous ? demanda celui-ci froidement.

— Si vous ne pouviez tenir vos promesses ?

— Je les tiendrai.

— Mais enfin...

— Marquis, dit le colonel, si, par impossible, j'échouais, vous pourriez vous retirer de l'association, mais cela ne vous servirait à rien.

— Vous croyez ?

Et Gontran tressaillit.

— Oui, dit le colonel, car, si nous ne vous rendons point Léona, vous en mourrez.

— Je le crois, murmura le marquis.

— Donc, reprit le colonel, si vous m'en croyez, vous rentrerez chez vous.

— Pourquoi ?

— Pour faire vos préparatifs de départ. Nous nous mettons en route au point du jour, vous et moi.

— Où allons-nous ?

— A la recherche de Léona.

V

Naples s'éveillait ce jour-là au bruit des chansons des lazzaroni et des rumeurs joyeuses d'une foule populaire

qui se pressait aux environs d'une église, ardente et curieuse comme toute agglomération d'oisifs mis en rumeur par un spectacle inattendu. Un très-grand seigneur, le comte Giuseppe della Pulcinella, se mariait. Le comte était depuis un mois le lion de Naples la Belle, et son existence aventureuse avait pris, passant de bouche en bouche et montant de la rue à l'intérieur des palais, les proportions homériques d'une épopée.

Le comte était de très-vieille noblesse, noblesse ruinée et fière qui ne pouvait s'accommoder d'un labeur vulgaire. Il avait été lazzarone et poète, et le roi le nommait son cousin. Un soir il avait été surpris sous un balcon par un mari jaloux, et alors il avait tué le mari. Cet acte fort simple l'avait brouillé avec la police du roi et obligé de s'expatrier.

Ici l'épopée devenait une légende et prenait les teintes mystérieuses d'une tradition ossianique. Pendant dix années on ne savait au juste ce qu'était devenu le comte lazzarone. Selon les uns, il avait été bandit, chef de voleurs, et n'était autre que le bandit Giuseppe qui détroussait les voyageurs dans les Abruzzes; selon d'autres, il avait vécu en France et s'y était rendu célèbre par mille excentricités et de nombreux duels. Puis, un jour, on l'avait vu reparaitre à Naples, superbement vêtu, ayant un carrosse, des chevaux, une livrée nombreuse.

On avait vu reparaitre le comte avec une jeune et belle femme vêtue de noir et en demi-deuil, le deuil d'un vieil époux dont le souvenir ne nuit point à des amours nou-

velles ; elle semblait l'aimer, et elle devait l'épouser à l'expiration des douze mois consacrés à pleurer le premier époux. Or, les douze mois étaient révolus et le comte Giuseppe della Pulcinella épousait tout à l'heure la marchesa Léona, veuve du marchese del Piombo, femme aussi vertueuse que belle et dont la conduite, disait-on, avait toujours été irréprochable.

A la porte de l'église et à l'entrée des rues avoisinantes stationnaient de nombreux équipages, et au milieu d'eux on voyait une berline de voyage attelée de six chevaux magnifiques, montés à la Daumont par des postillons en livrée écarlate. C'était la chaise de poste du comte. Le comte voulait allier la coutume anglaise avec la mode italienne. Si, pour faire une concession à cette dernière, il se mariait en plein jour, au moins voulait-il cacher sa lune de miel sous les ombrages de quelque retraite ignorée, dans un de ces mystérieux châteaux entourés de verdure, silencieux, éloignés des villes, où les riches et les heureux de ce monde vont ensevelir leurs amours. Le comte partait pour la Pulcinella, une terre patrimoniale qu'il avait rachetée et qui était située dans les Abruzzes, sur le versant oriental et à quelques portées de fusil seulement de la mer Adriatique, dont on pouvait, du haut de ses tours, apercevoir la nappe immense et bleue.

La Pulcinella était une demeure féodale sur laquelle couraient, malgré son nom jovial de Polichinelle, les plus sinistres légendes. Au moyen âge, ses murs avaient étouffé, disait-on, les sanglots d'agonie de plus d'un châ-

telain captif. Récemment ses tours en ruines avaient abrité une troupe de bandits qui y avaient établi leur quartier général. Mais les bandits, riches de dépouilles sans doute, avaient disparu un beau jour. Alors le comte avait racheté la Pulcinella et l'avait fait restaurer. Il comptait y passer la saison d'été, le climat en étant moins brûlant que celui de Naples.

A midi, les nouveaux mariés sortirent de l'église escortés par la foule élégante des invités, au bruit des applaudissements de ce peuple de lazzaroni, pour lequel toute fête est un prétexte à bravos.

Le comte était un fort beau cavalier dans toute l'acception du terme. Il portait l'ancien costume napolitain, qui séyait à ravir à sa bonne mine, et il jetait les *paoli* au peuple avec l'insouciance magnifique d'un grand seigneur. La nouvelle comtesse était rayonnante. Cependant, un observateur attentif eût remarqué comme un pli de tristesse et de vague inquiétude sur son front blanc comme l'ivoire. Était-ce le bonheur qui la rendait rêveuse ainsi?

Le comte et la comtesse montèrent en voiture et rendirent du geste tous les saluts qu'on leur adressait, remerciant des souhaits de bonheur que chacun leur jetait comme un adieu; puis, quatre domestiques en grande livrée et à cheval s'étant placés aux portières, la berline de voyage s'ébranla et traversa au galop les rues de Naples.

Aucun des invités à la messe nuptiale n'accompagnait les nobles époux; ils allaient voyager seuls avec leurs gens.

Malgré les vingt-cinq lieues qui séparaient Naples de la Pulcinella, la chaise allait si bon train qu'elle pouvait atteindre le château avant minuit, et le comte avait donné des ordres pour que tous les gens y fussent sur pied pour le recevoir. Lorsque la berline eut traversé les faubourgs et roula en rase campagne, le comte se retourna vers sa femme et se mit à rire :

— Qu'en pensez-vous, ma toute belle, lui dit-il, avons-nous bien joué notre rôle ?

— A merveille !

— Si les Napolitains ne vous tiennent point pour la plus candide et la plus vertueuse des femmes, je veux être pendu !

— Vous avez failli l'être...

— Heureusement, reprit le comte Giuseppe, le bandit n'existe plus. Il n'y a de par le monde que le noble comte Giuseppe della Pulcinella, gentilhomme accompli, riche loyalement et marié à une dame irréprochable de tous points, la noble marchesina del Piombo.

Léona inclina la tête.

— Quelle charmante existence nous allons avoir ! poursuivit l'ancien bandit en se rengorgeant. Nous sommes riches, car mon petit métier a prospéré, et les cent mille écus de cet imbécile de marquis de Lacy ont contribué quelque peu à grossir notre fortune.

Léona répondit par un éclat de rire et elle regarda son mari. Pour la première fois cet homme, qu'elle avait

adoré assassin et bandit, lui semblait déplacé dans ses habits de grand seigneur vertueux.

— C'est bizarre, murmura-t-elle, mais j'ai le tort d'être artiste, et tu perds en poésie ce que tu gagnes en naissance, mon pauvre ami.

Giuseppe se mordit les lèvres.

— Vous êtes folle! dit-il. Préférez-vous que je reprenne mon escopette?

— Pourquoi non? l'escopette, c'est le danger, la vie aventureuse et pleine d'orages.

Le comte haussa les épaules.

— Pourquoi, fit-il avec dédain, ne me proposez-vous point de rallier ma bande et de convertir de nouveau la Pulcinella, un honnête château, *per Bacco!* en un repaire de brigands?

— Ce serait plus pittoresque et plus poétique.

— Fi! ma chère, le pittoresque et le poétique n'ont affaire qu'à l'Opéra dans l'existence des bandits.

Léona se mordit les lèvres à son tour.

— Croyez-vous pas, continua Giuseppe, que j'ai mené dix années cette vie de périls et de brigandage pour l'amour de la poésie, et que j'avais un fusil sur l'épaule, un stylet et des pistolets à ma ceinture, à la seule fin de résumer un type pittoresque?

Léona se mordait les lèvres jusqu'au sang et ne répondait plus.

— Ma parole d'honneur! poursuivit effrontément le bandit, les femmes sont capricieuses et bizarres à l'excès.

Il paraît que si j'avais eu un million et une existence honnête vous ne m'auriez pas aimé.

— Mon Dieu ! non, dit froidement Léona. Le crime attire, je me suis trompée. Hé ! *caro mio !* poursuivit-elle avec un dédain glacé, si j'avais dû aimer un homme vertueux et riche, j'aurais aimé Gontran de Lacy. C'était presque un héros de roman, et il a eu la niaiserie d'acheter mon amour au prix de sa fortune. S'il m'eût poignardée pour que vous ne m'eussiez pas vivante, je serais morte en l'aimant.

Et, cette profession de foi débitée d'un ton sec et plein de mépris, Léona se rejeta au fond de la berline et ferma les yeux comme si elle eût voulu dormir, mais en réalité pour ne plus voir son mari, qui lui paraissait de plus en plus ridicule dans son accoutrement de grand seigneur.

La berline courut tout le jour, et atteignit, vers le soir, ces gorges arides et sauvages des Abruzzes qui conduisaient à la Pulcinella. L'austère et rude poésie des montagnes, succédant tout à coup aux plaines cultivées et riantes, rendit à la jeune femme un peu de ces âpres émotions qui allaient à sa nature à la fois artiste et vicieuse. Elle se rappela sa rencontre avec les bandits, l'effroi de Gontran tremblant pour elle, et elle éprouva comme un poignant regret du passé. Elle eût voulu que cet homme assis à côté d'elle fût encore Gontran, et que tout à coup Giuseppe et ses bandits s'élançassent des massifs voisins sur la route. Illusion pure ! Giuseppe était devenu vertueux ; ses compagnons enrichis l'avaient imité.

Les Abruzzes, malgré leur sauvage et dramatique aspect, étaient désormais aussi sûres, aussi tranquilles pour les voyageurs, qu'une grande route du pays cauchois ou de la basse Bourgogne... C'était à désespérer la femme la moins avide d'émotions.

La berline courait toujours avec rapidité, s'enfonçant dans les montagnes ; le jour tombait, les derniers rayons du soleil venaient de s'éteindre au sommet des pics lointains, l'ombre descendait dans les vallées, et bientôt chaque objet n'eut plus qu'une forme indécise et confuse. Le comte Giuseppe sommeillait avec la nonchalance d'un bon gentilhomme peu poétique de sa nature et que ces beautés de paysage ne séduisent que médiocrement. Léona s'avouait que le bandit devenu rentier était horriblement vulgaire.

Tout à coup un éclair brilla sur la route, une balle siffla et, comme un mois auparavant et précisément au même endroit, un cheval de la berline s'abattit mortellement frappé. Le comte s'éveilla en sursaut.

— *Per Bacco!* s'écria-t-il, en voilà bien d'une autre ! il n'y a pourtant plus de bandits par ici.

Léona avait bondi de joie.

— Prenez vos pistolets, lui dit-elle ; défendez-vous !

— Allons donc ! répondit-il ; à quoi bon ? C'est quelqu'un de mes anciens camarades qui continue le métier et nous prend pour des Anglais. Heureusement il me reconnaîtra.

Mais deux balles nouvelles sifflèrent aux oreilles du

comte, et les chevaux des deux laquais roulèrent dans la poussière, entraînant leurs cavaliers. En même temps, des massifs voisins, du ravin et des hauteurs, une dizaine d'hommes s'élancèrent vers la berline, criant en italien :

— Rendez-vous, ou vous êtes morts!

— Hé! mes amis, répondit Giuseppe qui ne daigna pas même porter la main à la poche de la berline qui renfermait ses pistolets, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis le comte Giuseppe. Approchez donc...

L'un des bandits s'avança et salua avec une profonde révérence.

— Ah! Excellence, murmura-t-il, mille excuses, on nous avait signalé ce matin un prince allemand qui doit passer par ici. Nous avons cru que c'était lui.

— Giacomo! exclama Giuseppe stupéfait, mon lieutenant!

— Oui, capitaine.

— Toi, bandit!

— Vous l'avez bien été.

— Mais tu es riche, il me semble, depuis notre partage?

— Hélas!

— Alors, que signifie?...

— Je m'ennuyais, Excellence.

— Et tu as repris le métier?

— Comme vous voyez.

— Et maintenant, tu commandes mes gens, coquin?

— Non pas moi, Excellence.

— Comment ! ils auraient nommé un autre capitaine ?

— Vous l'avez dit : je suis toujours lieutenant, rien de plus.

— Eh bien ! murmura le comte, bien du plaisir à ce jeu-là, mais tu vas être cause que j'arriverai deux heures plus tard dans mes terres. Tu m'as tué un cheval.

— Histoire de rire, Excellence.

— En ce cas, aide les postillons à couper les traits et à se remettre en selle, et bonsoir !

— Pardon ! Excellence, mais je n'ai pas compris.

— Plaît-il ?

— Dame ! quand on a eu l'honneur de servir sous les ordres du capitaine Giuseppe, on sait bien qu'on ne laisse point un voyageur continuer sa route sans causer un peu avec lui.

— Maraude ! exclama le comte, oserais-tu bien m'arrêter ?

— Non pas moi, Excellence.

— Et qui donc alors ?

— Le capitaine.

— C'est moi.

— Vous ne l'êtes plus.

— Eh bien ! où est-il, ton capitaine ?

— Le voici, dit une voix au son de laquelle Léona tressaillit.

Un homme masqué venait de s'approcher à son tour de la berline. Il s'avancait hardiment un fusil d'une main, un stylet de l'autre, et, lorsqu'il fut à deux pas du comte, il jeta son masque.

— Me reconnais-tu? lui dit-il.

Léona poussa un cri.

— Gontran! fit-elle.

Giuseppe pâlit et murmura d'une voix étranglée par l'effroi : — Le marquis!

— Voilà les rôles changés, monseigneur le comte Pepe, ricana Gontran de Lacy; à nous deux maintenant!

VI

Gontran de Lacy, car c'était bien lui, éleva son pistolet à la hauteur du front du bandit et lui dit : — Si tu fais un mouvement, tu es mort! Écoute-moi.

Le bandit, qui avait si souvent risqué sa vie pour quelques misérables écus, était devenu lâche en s'enrichissant : il sentit ses cheveux se hérissier.

— J'étais riche, poursuivit Gontran, et j'aimais cette femme.

Et, d'un geste de mépris, il désigna Léona, émue et frissonnante à son aspect.

— Cette femme t'aimait, toi, le misérable bandit; et, de concert avec elle, tu m'as volé ma fortune. J'ai voulu être aimé d'elle à mon tour, et je me suis fait bandit. Tu t'es pris au sérieux, comte Pepe; d'assassin et voleur que tu étais, tu as voulu singer l'honnête homme; moi, j'ai

fait tout le contraire. J'ai juré de te reprendre par les mêmes moyens mon or et la femme que j'aimais. J'ai réuni ta bande dispersée, je me suis mis à sa tête, et elle m'a acclamé parce que j'étais brave. Je suis aujourd'hui le capitaine Gontran et non plus le marquis de Lacy, comme toi tu es maintenant le comte Giuseppe della Pulcinella.

Le comte frissonnait et ne répondait pas.

— Moi, continua Gontran, je suis pauvre ; je me suis fait bandit, et, comme la femme que tu as épousée, grâce à mon or, m'a appartenu, je me suis mis en tête de ravoïr l'une et l'autre. Comprends-tu ?

Et Gontran ricanait en parlant ainsi.

— Ai-je eu tort, madame ? continua-t-il en s'adressant à Léona. Faites-moi donc la grâce de me donner votre avis.

Léona se tut, mais elle jeta à Gontran un regard qui semblait dire : Pourquoi donc n'avez-vous pas toujours été ainsi ?

— Cependant, reprit Gontran, je suis plus loyal que toi. Je pourrais te tuer ou te mettre à rançon, comme tu l'as fait avec moi, car je tiens ta vie au bout de mon pistolet ; mais je préfère te laisser le droit de te défendre. L'un de mes hommes a là deux épées et deux pistolets ; choisis l'arme qui te conviendra le mieux. Léona sera le prix du combat.

Les dents du comte claquèrent de terreur.

— Allons ! dépêchons-nous, lui dit Gontran, qui le

saisit par le bras et le jeta rudement hors de la berline. Choisis...

— Grâce ! murmura le bandit.

Gontran se tourna vers Léona et lui dit froidement : — En vérité, madame, vous jouez de malheur ; vous avez aimé un lâche !

Léona rugissait comme une panthère blessée. Elle s'élança vers son mari, l'œil en feu, la lèvre écumante, et lui dit : — Mais tue donc cet homme, misérable ! tue-le donc !

Giuseppe était pâle et gardait ce silence farouche qui naît de la terreur. La Florentine arracha une épée aux mains du bandit qui portait les armes et voulut la mettre dans les mains du comte. Il la prit, mais elle lui échappa et tomba lourdement sur le sol.

— Oh ! lâche ! lâche ! misérable ! horrible lâche ! murmura-t-elle avec fureur. Et, ramassant l'épée, elle cingla d'un coup de fouet le visage de cet homme qui avait oublié son métier de bandit. Cette insulte rendit quelque énergie au comte Giuseppe ; il arracha à son tour l'épée aux mains de Léona et s'élança vers Gontran en poussant un cri de rage. Le marquis l'attendait de pied ferme, et il le reçut avec cette habileté terrible du tireur consommé. En deux passes le Napolitain fut désarmé et l'épée de Gontran s'appuya sur sa poitrine : — Ta vie est à moi, lui dit-il.

— Eh bien ! hurla Léona, tuez-le !

— Allons donc ! fit Gontran avec dédain, voici la peine

du talion, mais je serai plus généreux que toi. Tu m'as volé ma fortune et celle que j'aimais, je pourrais te reprendre l'une et l'autre : je veux bien te laisser choisir.

Léona frissonnait de colère et jetait en même temps un regard de haine à Gontran et un regard de mépris à Pepe.

— Choisis, poursuivit le marquis, de Léona ou de la fortune. Abandonne-moi la première, sinon signe-moi un bon de quatre cent mille livres sur ton banquier de Naples, et emmène ta femme.

— Jamais ! murmura le bandit.

— Ainsi, tu préfères être riche ?

— Oui.

— Et renoncer à Léona ?

Le bandit acquiesça d'un signe.

— Vous le voyez, madame, dit Gontran, le comte Giuseppe vous estime un peu moins de quatre cent mille francs, vous que j'aurais payée d'un empire.

Et Gontran, étendant la main, dit au Napolitain : — Va-t'en, faquin !

Mais, tandis que le comte faisait un pas, Léona, écumante, s'élança sur un des bandits, lui arracha un pistolet de la ceinture, l'arma avec la rapidité de l'éclair, ajusta son mari et fit feu. Giuseppe tomba mortellement atteint.

Alors Léona jeta le pistolet et se tourna vers Gontran : — Je suis vengée ! dit-elle ; maintenant, faites de moi ce que vous voudrez.

— Madame, répondit courtoisement le marquis, je vais

vous conduire à votre château de la Pulcinella où vous deviez passer la saison d'été. Veuillez remonter en voiture.

L'invitation, sous sa forme polie, cachait assez mal l'accent impératif d'un ordre. Léona obéit. Cette femme bizarre, qui avait horreur de la faiblesse chez l'homme, éprouvait sans cesse le besoin d'être dominée. Gontran à genoux, l'aimant avec passion, faisant pour elle abnégation de son courage, ne lui avait inspiré qu'une indifférence profonde; mais ce même homme, métamorphosé tout à coup, devenant bandit par amour et la traitant avec dédain, devait nécessairement grandir dans son esprit. Il ordonnait, elle obéissait avec une sauvage volupté. Le vice, bien plus que la vertu, savoure les joies humiliantes de la domination.

Elle remonta dans la berline, tandis que Gontran, enfourchant le cheval de l'un des laquais, se plaçait à la portière, un pistolet à la main.

— En route! cria-t-il aux postillons.

Le bandit Giacomo avait imité le marquis et avait rangé son cheval à la portière opposée. Les postillons savaient par expérience qu'on ne doit point résister aux brigands. La peur leur donna de la force, ils sautèrent en selle et la berline partit au galop escortée par Gontran et son lieutenant. Les valets demeurèrent prisonniers aux mains des autres bandits, qui s'empressèrent de jeter dans un ravin le cadavre de leur ancien capitaine.

— Madame, dit Gontran après avoir galopé quelques

minutes sans prononcer un mot, vous avez réellement du bonheur.

Léona tressaillit et le regarda.

— Si le comte Pepe eût été brave et se fût hardiment battu, il aurait pu me tuer, et dans ce cas.

Il la regarda à son tour et se prit à rire.

— Dans ce cas, acheva-t-il avec calme, Giacomo vous eût brûlé la cervelle séance tenante.

Elle frissonna et murmura tout bas : — Quel homme êtes-vous donc ?

Ces mots étaient empreints d'une sauvage admiration.

— Heureusement, continua-t-il, il n'en a rien été, et le plus à plaindre en tout cela, c'est moi, car j'ai aimé une femme indigne de mon amour, puisqu'elle me préférerait un lâche.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de Léona.

— Vous êtes peu généreux, dit-elle. Tuez-moi donc tout de suite au lieu de m'humilier.

— Bon ! ricana Gontran, si je vous tuais à présent, vous seriez trop heureuse ; vous n'auriez pas le temps de souffrir.

Elle frissonna.

— La vie de bandit, poursuivit Gontran, a des jouissances que je ne soupçonnais pas, moi le lion parisien. Les émotions du combat, le péril éternel, l'obéissance passive des hommes qui vous confient le commandement, les expéditions nocturnes, les orgies souterraines... oh ! oh ! contessina, tout cela a bien son mérite.

La Florentine regardait Gontran, et pour la première fois elle s'avouait qu'il avait la mâle beauté d'un héros de roman. Une lente réaction s'opérait chez elle; Gontran y prenait peu à peu la place de Giuseppe, et l'aventurière se demandait comment elle avait pu vivre une année entière avec un tel homme sans le deviner.

Il y avait une sourde ironie dans les paroles de Gontran.

— Vous m'avez foulé aux pieds, continua-t-il, trahi, joué, torturé... J'ai juré de me venger, car je vous hais maintenant comme le lion hait le reptile qui l'a mordu en lui infiltrant son venin. Si vous m'aimiez, votre amour serait ma vengeance; si vous me haïssiez, l'impuissance où vous seriez de m'écraser et l'obligation où vous allez être de me subir à toute heure m'enivreraient de joie.

Léona comprenait que l'heure de l'expiation avait sonné pour elle; et cependant la fouguese nature de cette étrange femme fut assez forte pour qu'elle se contînt, et elle continua à sourire de son rire de démon.

— Allez! dit-elle, vous pouvez me développer votre plan de vengeance; il m'amusera.

— Vous ne le saurez point. L'incertitude est une torture déjà.

— En vérité! Vous m'effrayez... songeriez-vous à me faire mourir de faim?

— Mon Dieu! non, on meurt de faim en moins de huit jours. Votre expiation serait une plaisanterie, si elle était aussi courte. Je vous réserve mieux encore.

— Oh! pensa Léona, il sera implacable!

Et ses dents claquèrent d'effroi, tandis que ses lèvres continuaient à sourire.

— Pourvu que je ne l'aime pas ! se dit-elle avec rage.

Cependant la berline continuait à rouler, gravissant au grand trot les rampes brusques des montagnes pour redescendre et s'enfoncer peu après au fond des vallées. C'était bien là le royaume de la guerre nocturne, du pillage et de l'incendie. Tout à coup la berline atteignit une éminence et domina une succession de gorges profondes, de pics tourmentés, de forêts sombres et touffues.

— Regardez ! dit Gontran, voilà, chère âme, la demeure de vos rêves.

En parlant ainsi il étendait la main et montrait à Léona un roc décharné surgissant des dernières convulsions de la chaîne des Abruzzes, montant raide et à pic vers le ciel et supportant un lugubre édifice dont la construction féodale éveillait aussitôt dans l'esprit les souvenirs les plus sinistres du moyen âge. C'était la Pulcinella.

Quelques lumières éparses çà et là sur les deux façades l'éclairaient comme un phare ! A une lieue au delà, vers l'Orient, la lune étincelait sur un horizon immense et bleu. Jamais repaire de bandits, aire d'aigles, ni de faucons, n'avait été mieux placé. Laissé à pic par trois côtés, le roc qui servait de base au vieux manoir était adossé au nord à une forêt de sapins en amphithéâtre, et une route étroite, quoique carrossable, conduisait par une montée raide et coupée à angles brusques jusqu'à la porte de l'édifice.

Léona contemplait avec une émotion inconnue cette sombre demeure où elle allait vivre prisonnière, et elle se demandait si c'était bien là que Giuseppe, renonçant à son existence de bandit, avait songé à installer sa villégiature. Sa surprise augmenta encore lorsqu'en approchant elle s'aperçut que le manoir, loin d'être restauré, paraissait au contraire conserver les traces d'un incendie et élevait vers le ciel ses tours démantelées et privées de leur toiture. Un seul corps de bâtiments était demeuré intact, bien que la flamme en eût léché les murs. Gontran devina l'étonnement de Léona et lui dit : — Si ce pauvre comte Giuseppe eût vécu trois heures de plus et fût venu jusqu'ici, il aurait jeté les hauts cris et eût cru faire un rêve. Il avait restauré la Pulcinella et en avait fait une villa semblable à celles de Bièvre ou de Montmorency. Vous seriez morte d'ennui, cara mia... Mais j'ai tout prévu, j'ai tout brûlé, tout démoli, afin de rendre au manoir cette physionomie ruinée qui séduit l'imagination d'une femme comme vous. Ceci est une attention dont, je l'espère, vous me saurez gré. Il n'y a plus d'habitable que votre appartement. Le reste a le ciel pour toiture.

En ce moment, la berline s'arrêtait à l'entrée de la Pulcinella.

VII

La Pulcinella se composait de quatre corps de logis, reliés, au pourtour d'une vaste cour, par des tours carrées

qui remontaient à la première féodalité. Sur les quatre tours trois, étaient démantelées, et les rayons de la lune glissaient à travers leurs murs lézardés et calcinés et leur faite découronné de sa toiture. Le feu n'avait respecté qu'un corps de logis, celui qui dominait la mer dans le lointain. La cour était jonchée de décombres, et la berline ne put y pénétrer.

— Veuillez prendre ma main, madame, dit Gontran en ouvrant la portière, et permettez-moi de vous conduire à la salle de réception du château.

Le cœur de Léona était serré; il lui semblait que ces ruines allaient être son sépulcre. Cependant son orgueil indomptable lui défendait de demander grâce, et elle fût morte à cette heure plutôt que de s'appuyer sur le bras de Gontran.

— Montrez-moi le chemin, dit-elle; je vous suis.

Gontran prit une torche des mains d'un postillon et guida Léona à travers les décombres. Les ruines étaient silencieuses, et, n'eussent été les lumières brillant çà et là, on eût juré que nul être humain ne les habitait. Gontran traversa la cour et s'arrêta devant une porte de chêne qui fermait extérieurement le seul corps de logis habitable. Il frappa, la porte s'ouvrit en tournant sur ses gonds avec un bruit lugubre, et laissa voir un corridor à peine éclairé par une lueur rougeâtre. Léona entendit résonner dans l'éloignement des voix avinées et joyeuses.

— Venez, lui dit Gontran, je vais vous présenter à nos amis.

Comme toutes les natures profondément vicieuses, Léona était un mélange de courage, d'audace et de rapides terreurs. En ce moment elle tremblait, et elle avait peur de Gontran. Il l'entraîna jusque sur le seuil d'une grande salle, d'où partaient les rires et les voix avinées que Léona avait entendus. Le spectacle qui s'offrit alors aux regards de la Florentine était bizarre et imposant à la fois.

La salle où elle pénétrait avait conservé le cachet sévère et enfumé d'une autre époque. Une vieille tenture rouge en couvrait les murs. Aux angles de ces murs étaient fichées dans des mains de fer des torches de résine qui projetaient leur sinistre lueur sur cette salle tendue d'écarlate. Au milieu, les uns assis, les autres couchés sur le sol, à l'entour d'une table couverte de flacons vides et de gobelets, sept ou huit hommes vêtus comme les paysans des Calabres riaient et chantaient les refrains de l'ivresse.

A la vue de Gontran, tenant Léona par la main, ils se turent aussitôt et se levèrent avec un respectueux effroi.

— Le capitaine! murmurèrent-ils.

— Silence! bavards! dit Gontran avec colère. Au lieu de boire, souvenez-vous donc que nous avons une rude besogne à faire cette nuit même... et la nuit s'avance!

Les brigands prirent une attitude obéissante.

— Sortez! ordonna le capitaine, qui fut obéi sur-le-champ.

Alors il se retourna vers Léona, qui était fort pâle.

— Eh bien ! chère amie, lui dit-il, que pensez-vous de la mise en scène ?

— Elle est charmante ! ricana la Florentine essayant de railler.

— Bon ! vous n'avez rien vu encore, mais vous avez le temps. Quand vous serez un peu acclimatée, je vous emmènerai en expédition. Maintenant, souffrez que je vous reconduise à votre logis.

Gontran souleva un pan de la tenture écarlate et poussa un ressort caché dans la boiserie ; une porte s'ouvrit, un jet de lumière et une bouffée de parfums arrivèrent à Léona éblouie.

— Venez, venez, dit Gontran. Et il la fit entrer dans une seconde pièce beaucoup plus petite que la première et en tout différente de celle-ci. C'était une charmante petite chambre à coucher toute tendue en soie gris perle, meublée en boule et en laque, garnie aux quatre angles de caisses des fleurs les plus rares et les plus embaumées, et doucement éclairée par des lampes à globe d'albâtre qui répandaient sur tous ces objets une clarté mystérieuse. Léona poussa un cri de surprise. Deux jolies étagères en palissandre, suspendues vis-à-vis l'une de l'autre, supportaient des potiches, des chinoiseries, et ces mille riens coûteux que le luxe moderne des femmes a mis à la mode.

Une troisième était garnie de livres, de livres charmants et légers, nos romans à la mode et nos volumes de poésie.

Au milieu de la chambre un guéridon supportait des albums, une boîte à couleurs pour peindre à l'aquarelle, de la cire à cacheter bleue et parfumée. Aux murs étaient appendus de jolis tableaux de genre sortis des meilleurs pinceaux de notre école moderne.

— Vous le voyez, madame, ricana Gontran, votre prison sera douce. Vous pourrez vous distraire et vous rappeler un peu Paris.

— Je suis donc prisonnière? fit-elle avec dédain.

— Oui.

— Pour longtemps?

— Pour toujours, répondit-il froidement.

Elle frissonna, Léona courba le front; elle était condamnée. Quel supplice horrible cachaient donc pour elle ces fleurs et ces parfums? Gontran appela : — Giacomo! le souper de la contessina. »

Comme si la baguette d'une fée eût présidé aux ordres que donnait le marquis, Giacomo parut à l'instant même, roulant devant lui un guéridon chargé d'un souper délicat et d'un flacon de lacryma christi. Gontran sortit suivi de Giacomo. La jeune femme se laissa tomber sur un siège, et elle entendit grincer des verrous et la clef de la porte tourner deux fois dans la serrure. Elle était bien réellement prisonnière.

Léona, malgré sa nature ardente et son énergie, fléchissait enfin sous le poids de tant d'émotions accumulées en quelques heures. La tête dans ses mains, les yeux

demi-clos, elle oublia de toucher au souper que Giacomo lui avait servi, et elle se prit à réfléchir à sa situation.

Gontran de Lacy, cet homme dont elle s'était si cruellement jouée, qu'elle méprisait encore quelques heures auparavant, commençait à lui inspirer un sentiment étrange mêlé de haine et de mystérieuse sympathie. Cet homme, naguère à ses pieds, avait cessé de l'aimer, lui qui lui parlait en maître et avec l'accent du dédain. Cette dernière pensée allumait un courroux terrible au cœur de la Florentine. A son tour elle était humiliée, foulée aux pieds, — et l'homme qu'elle avait froidement torturé allait la torturer à son tour.

— Oh! murmura-t-elle avec fureur, je ne veux pas l'aimer! je ne le veux pas! plutôt mourir...

Elle se leva. Obéissant à ce sentiment inné dans le cœur de tous ceux dont la liberté est enchaînée, elle eut le fol espoir de trouver une issue, une porte secrète, un moyen de fuite quelconque, et, pendant dix minutes, elle se promena dans sa prison dorée, sondant les murs du poing, écumant, l'œil en feu, et semblable à la bête fauve qui parcourt en tous sens sa cage et en mord les barreaux avec fureur. Elle alla à la porte et l'ébranla violemment. Mais alors la porte s'ouvrit et Giacomo parut.

— Madame, lui dit-il brutalement, le capitaine m'a ordonné de vous brûler la cervelle, si vous cherchiez à vous évader.

Et il referma la porte.

— Oh! murmura-t-elle vainement, se peut-il que j'aie

méconnu cet homme à ce point ! C'est un cœur d'airain.

Et elle se laissa retomber, tordant ses belles mains de fureur.

Le reste de la nuit s'écoula pour Léona sans une heure de sommeil. Mais à son exaltation croissante avait succédé un énorme abattament, une prostration profonde ; elle s'était évanouie. Quand elle revint à elle, des voix et des pas résonnaient dans la salle voisine. Les pas étaient pressés, les voix tumultueuses et dominées cependant par celle de Gontran. Léona se traîna vers la porte avec une curiosité ardente, et colla son oreille à l'un des panneaux.

— Capitaine, disait une voix, ces Italiens sont des lâches.

— Je le sais, répondit Gontran, à commencer par leur ancien chef Giuseppe.

— Ils sont bons tout au plus à tirer à l'abri un coup de carabine sur un postillon craintif, mais si on leur résiste, ils fuient. Si je n'avais pas eu avec moi et ces drôles trois Allemands et deux Français que nous avons amenés de Paris, les Anglais nous échappaient.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Gontran.

Léona écoutait avec anxiété, et elle entendait résonner la voix brève du marquis avec une joie sauvage.

— Les Anglais étaient trois, trois gentlemen fort braves qui se sont défendus à outrance avec leur deux laquais. Ils nous ont tué trois hommes, et Giacomo qui nous amenait du renfort a eu l'épaule cassée. C'est un homme

inutile maintenant, et c'est dommage, car Giacomo était le seul homme réellement énergique et courageux que nous eussions parmi tous ces Italiens.

— C'est un homme mort, en ce cas, dit froidement Gontran, et le meilleur est de nous débarrasser : à quoi bon nourrir une bouche inutile ?

Léona tressaillit en entendant ces mots. Cette femme qui avait aimé un assassin se prit à trembler à ces paroles de Gontran.

— C'est un monstre ! pensa-t-elle naïvement et sans plus songer à sa vie passée.

— Achève ton récit, dit le marquis avec colère. Que s'est-il passé ?

— Je vous disais donc, capitaine, reprit la voix qui s'exprimait en français, que les Anglais s'étaient défendus à outrance, et sans nos carabines, qui portaient plus loin et plus juste que leurs pistolets, et les renforts que Giacomo nous amenait, nous n'eussions pas eu le dessus. Ces Italiens fuyaient à tire d'aile.

— Enfin, insista Gontran, sont-ils morts ?

— Tous les trois.

— Et les deux laquais ?

— Également, capitaine.

— Quelle somme renfermait la berline ?

— Ma foi ! nous n'avons pas eu le temps de compter : il y a un portefeuille gonflé de banknotes et une sacoche pleine d'or : la voilà.

Léona qui retenait son haleine, entendit le bruit sonore

et métallique de pièces qu'on répandait sur une table, qu'on entassait ensuite, et que l'on comptait méthodiquement.

— Allons ! murmura-t-elle, le noble marquis de Lacy est décidément un voleur de grande route.

De nouveaux pas résonnèrent dans la salle, et ces pas étaient lourds comme ceux de gens qui portent un fardeau. En même temps, Léona entendit des gémissements étouffés, et elle reconnut la voix de Giacomo.

— Eh bien ! mon vieux, dit la voix de Gontran, tu as donc eu du malheur ?

— Ah ! capitaine, murmura l'Italien, je suis un homme fini. Je crois que je vais mourir.

— Et le chirurgien ? demanda Gontran.

— Voilà ! capitaine, répondit-on en français.

— Regarde-moi cet homme.

Un silence suivit, puis la même voix grommela :
Perdu !

— Il en mourra ? demanda Gontran.

— Non, mais il n'aura plus qu'un bras, il faut l'amputer.

— Peuth ! fit Gontran, un homme sans bras est un corps sans âme.

Léona frissonnait jusque dans la moelle des os. Elle entendit le bruit sec produit par le ressort d'un pistolet qu'on arme... Giacomo poussa un cri d'angoisse, suivi d'un coup de pistolet... puis un silence... Léona, éperdue

de terreur, tomba à la renverse sur le parquet de sa chambre.

VII

Lorsque Léona rouvrit les yeux, le silence s'était fait dans la salle voisine. Aucune voix, aucun bruit n'y résonnait. Elle regarda les bougies placées sur la cheminée de sa chambre à coucher. Les bougies étaient consumées aux trois quarts, et sans nul doute il s'était écoulé plusieurs heures durant son évanouissement. Léona avait la tête lourde, la poitrine oppressée, et elle était en proie à un singulier malaise. Elle s'assit et essaya de rassembler ses souvenirs. Tous les événements de la veille lui revinrent alors en mémoire...

De l'indifférence à la haine et de la haine à l'amour il n'y a qu'un pas. Léona comprit qu'elle aimait son tyran et qu'elle l'aimait avec le délire sauvage d'une âme pour laquelle il n'y a aucun sentiment modéré. La honte de sa défaite lui sembla dès lors une expiation nécessaire ; elle se sentit garrottée, jetée aux pieds par cet homme métamorphosé en tigre, et ce cœur usé tressaillit d'une ivresse inconnue. Si Gontran fût entré en ce moment pour la tuer, elle eût accepté la mort à genoux et en souriant. Mais Gontran ne vint point. Ce fut un inconnu qui entra, apportant à la prisonnière son repas du matin.

— Où est Giacomo? demanda-t-elle, espérant encore qu'elle avait été le jouet d'une comédie.

C'était le dernier effort qu'elle tentait pour échapper à ce brûlant amour qui l'envahissait.

— Il est mort! répondit le bandit. Le capitaine a jugé qu'il ne guérirait pas, et il l'a tué.

Léona demanda à voir Gontran. Gontran était en expédition, et le bandit attaché au service de la prisonnière se retira. La journée s'éconla. Gontran ne parut point. Léona éprouvait un ardent et sauvage désir de le voir. Le soir, le même bandit reparut, renouvela les bougies consumées, servit à souper à Léona, refusa d'un signe de tête de répondre à ses questions, et se retira. Léona était au supplice. Elle voulait voir Gontran, lui parler, l'écouter, se mettre à genoux devant lui, comme un esclave devant son maître. Son espoir fut déçu. Gontran ne vint pas.

Pendant la nuit elle entendit bien quelques bruits confus dans la salle voisine, mais son oreille inquiète et attentive ne distingua point cette voix qui la faisait tressaillir et arrachait à son cœur de fiévreuses pulsations. Alors, en proie à une délirante exaltation, elle se mit à lui écrire. C'était presque causer avec lui; elle lui écrivit une longue et ardente lettre, se livrant pieds et poings liés. Elle la remit à son geôlier, lorsqu'il reparut le lendemain, et elle attendit avec anxiété. Enfin, cédant à un emportement furieux, elle se mit à appeler et à crier en secouant avec une impétueuse colère les parois de

chêne de la porte. Tout à coup elle entendit parler dans la salle des bandits, et elle écouta l'étrange conversation que voici et qui avait lieu en italien : — Le capitaine est réellement trop égoïste, disait une voix, et il agit avec nous comme avec des laquais. Il nous paye bien, mais tous les agréments sont pour lui.

— Parbleu ! répondit une autre voix, ce n'est point assez de cette belle signorina qu'il a enlevée à notre défunt capitaine, et qu'il tient sous clef comme un trésor, il faut encore qu'il s'empare d'une blonde Anglaise que nous avons arrêtée cette nuit.

— Ah ! reprit la première voix, c'est qu'elle est belle aussi, l'Anglaise.

Léona écoutait pâle et haletante ; le venin de la jalousie la mordait au cœur. Les voix s'éloignèrent, elle n'entendit plus rien.

Ce que Léona souffrit à partir de ce moment est impossible à redire ; quand le geôlier vint, elle se mit à genoux devant lui : — Donne-moi un poignard, lui dit-elle, je veux mourir... Si tu as aimé, si tu as souffert, tu comprendras mes tortures... Aie pitié de moi !

— Je vais voir le capitaine, répondit le bandit ému, et laissant à Léona une lueur d'espérance.

A moins que Gontran ne fût un tigre, il viendrait, si le brigand lui rapportait fidèlement ses paroles de désespoir. Gontran vint en effet un peu après. A sa vue, Léona poussa un de ces cris de joie où l'amour d'une femme

éclate comme le tonnerre, et elle courut à lui les bras tendus, mais Gontran l'arrêta d'un geste.

— Que voulez-vous de moi, madame? lui demanda-t-il.

— Je veux vous supplier de mettre un terme à mes tortures.

— Vous souffrez? ricana Gontran.

— Comme en enfer.

— Et de quel mal, bon Dieu?

Elle attacha sur lui ce regard magnétique et profond qui tant de fois l'avait fait tressaillir d'une joie inconnue.

Alors elle s'agenouilla humblement devant lui et prit sa main : — Tenez, dit-elle, en la plaçant sur sa poitrine, êtes-vous assez vengé?

Le marquis tressaillit, mais son visage demeura impassible.

— Vous vous trompez, dit-il; ce n'est point moi que vous aimez, c'est Giuseppe.

— Oui, s'écria-t-elle avec colère et dégoût, oui, je vous aime, et j'ai horreur de vous et de moi. De moi d'abord qui ai atteint les dernières limites du crime et de la dépravation, de moi que l'amour d'un homme tel que vous étiez pouvait réhabiliter, et qui ai dédaigné, foulé aux pieds cet homme...

— Bon! fit Gontran, qu'importe si vous m'aimez ainsi?

Et son rire était si cruel que Léona en eut le vertige. Giacomo parut. Il se portait à merveille. Léona poussa un cri. Elle jeta ses bras autour du col de Gontran, et

l'enlaça avec exaltation : — Oui, je t'aime, répéta-t-elle...

Ainsi cette nature perverse et cruelle subissait par instinct l'influence des plus mauvaises passions. Elle était fascinée, dominée par l'énergie sauvage de Gontran, comme la bête fauve se courbe sous le regard du dompteur...

Le lendemain, Gontran et Léona quittaient la Pulcinella, et deux jours plus tard on eût pu les voir les mains enlacées, sur le pont d'un navire qui faisait voile vers la France.

Gontran, pendant les cinq jours de la traversée, oublia par quel acte terrible il avait acheté l'amour de Léona la Florentine. Mais, au moment où le navire déposait sur le quai de Marseille les deux voyageurs, un homme leur apparut dont la vue fit tressaillir et pâlir Gontran. C'était le colonel. Il prit le marquis par le bras et lui dit : — Eh bien ! êtes-vous content de votre comédie ? Les trois compagnons qui vous ont suivi vous ont merveilleusement servi.

— J'en conviens, colonel.

— Ce n'est pas tout encore, le chevalier de Lacy, votre oncle, ne vous a point déshérité.

Gontran tressaillit.

— Il avait fait un testament en faveur de Georges de Lacy, votre cousin germain, et ce testament vous dépouillait, continua le colonel, mais la mort de Georges a changé ses dispositions...

— Georges est mort ! exclama le marquis.

— Il y a huit jours.

— Lui, un jeune homme !

— On meurt à tout âge. Il s'est pris de querelle au sortir d'un bal masqué avec un homme que vous connaissez sans doute, le capitaine Hector Lemblin, et il a été tué le lendemain d'un coup d'épée. Georges de Lacy mort, le chevalier a fait un second testament. Vous êtes son légataire universel. Vous voilà riche et aimé, de ruiné et abandonné que vous étiez.

Gontran était pâle comme un spectre.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, qu'allez-vous donc exiger de moi maintenant ?

— Très-peu de chose pour le moment.

Le colonel étendit la main vers le port et désigna un bateau à vapeur qui entrait à ce moment-là.

— Voilà, dit-il, le *Minos* qui arrive d'Alger.

— Eh bien ?

— Le *Minos* a à son bord ce même général dont le capitaine Lemblin était l'aide de camp, et qui revient en France tout exprès pour le faire fusiller. Le général a de bonnes raisons pour cela. Le capitaine aime sa femme, et c'est pour elle qu'il a déserté devant l'ennemi. Comprenez-vous ?

— Pas encore, murmura Gontran ému.

— Vous êtes un des meilleurs tireurs d'épée que nous ayons, dit froidement le colonel.

Le marquis était fort pâle.

— Comment se nomme ce général ? demanda-t-il.

— Ma foi, il porte un grand nom, et, s'il meurt, comme il n'a pas d'enfants, Emmanuel Chalambel, un des nôtres, pourrait bien s'appeler un jour le marquis de Flars-Montgory.

— Son nom ? insista Gontran dont les cheveux se hérissaient.

— C'est le chef de la branche cadette des Flars, le seul obstacle réel à l'adoption de l'avocat Chalambel, le général baron de Flars-Ruvigny.

— Le meilleur ami de mon père ! s'écria Gontran : jamais ! jamais !

— Bon ! dit froidement le colonel, vous savez bien que les compagnons de l'épée n'ont pas le droit de choisir leur besogne. Vous tuerez le baron, il le faut ! d'ailleurs vous avez juré et signé.

IX

Notre action embrasse des drames multiples. Elle est moins par elle-même l'histoire de chacun des sept membres de l'association fondée par le colonel, que celle de leurs victimes, et pour suivre pas à pas les événements, pour débrouiller les fils de cette vaste intrigue, il est nécessaire de faire souvent un pas en arrière et de se reporter au temps où nos héros n'avaient point encore en leurs mains la force collective et terrible de l'association. C'est donc à une certaine distance des événements que

nous venons de raconter que nous allons nous reporter.

En quittant Auxerre pour se rendre à Clamecy, petite sous-préfecture du département de la Nièvre, le voyageur peut choisir deux routes à son gré. La première, passant par Courson, aboutit à Coulanges, le dernier chef-lieu de canton de l'Yonne; la seconde côtoie en amont la rivière qui donne son nom au pays qu'elle arrose, et, suivant toujours la vallée, va rejoindre également à Coulanges le pont qui sépare la Nièvre de l'Yonne.

Cette vallée de l'Yonne est bien certainement une des plus jolies, des plus fertiles, des plus pittoresques, du pays bourguignon et morvandiau. De distance en distance et presque de lieue en lieue, un coquet village s'étage au bord de la rivière, les pieds dans l'herbe de longues prairies plantées de peupliers, la tête adossée à une succession de coteaux, au flanc desquels rougit un raisin généreux, et dont le sommet est couronné de grands bois giboyeux que l'automne entend retentir de ces bruyantes et mélancoliques fanfares, dont les sons éveillent un si doux enthousiasme au cœur de quiconque sait distinguer un dix-cors d'un tiers-an et une bête en compagnie d'un solitaire. Çà et là s'élève un château, souvent en ruines, parfois habité par quelque rejeton de cette loyale noblesse bourguignonne qui a joué un si grand rôle dans l'histoire.

L'ère nouvelle a fait place au siècle industriel; alors le gentilhomme des bords de l'Yonne est devenu agriculteur et vigneron, mais il est demeuré veneur. La vénerie est

ce soixante et unième quartier de noblesse autrefois exigé pour aller à Malte.

Or, sur les bords de cette jolie rivière d'Yonne, entre Châtel-le-Censoir et Coulanges, et sur la rive droite, à peu de distance du petit village de Méry, le touriste qui va visiter les fameuses roches du Saussois ne saurait refuser un coup d'œil curieux à un joli castel de style Renaissance, entouré d'un grand parc, et bâti à la lisière d'une de ces immenses forêts qui relie la véritable Bourgogne au Morvan, cette Écosse en miniature du centre de la France. Ce castel, vendu aujourd'hui et déshonoré par la bande noire, appartenait encore, à l'époque de notre récit, au baron de Chastenay, ancien garde du corps du roi Louis XVI, général de division sous l'Empire, et en dernier lieu membre du conseil général du département de l'Yonne.

Les Chastenay n'étaient point d'origine bourguignonne. Ils étaient venus du Blaisois vers la fin du règne de Louis XV et descendaient du baron Fleur-de-Mai de Chastenay, le même qui arrêta Fouquet à Ingrande. Ce baron Fleur-de-Mai avait épousé la chanoinesse de Mailly, dont la famille possédait en Bourgogne les deux fiefs de Mailly-la-Ville et de Mailly-le-Château. A l'extinction de la branche aînée des Mailly, les Chastenay, héritant du fief de Mailly-le-Château, étaient venus s'établir en Bourgogne.

Or, le petit castel habité par le baron de Chastenay actuel, d'abord simple pied-à-terre de chasse, avait, par

le pittoresque de sa position, engagé ses hôtes à désertier Mailly-le-Château, situé à deux lieues de là. M. le baron de Chastenay s'était marié fort tard. Sa femme, mademoiselle de Mallevert, d'origine bretonne, était morte en donnant le jour à deux filles jumelles, Marthe et Camille. Marthe était brune, svelte; son front était couronné de cheveux noirs et ses lèvres avaient le chaud coloris des cerises de juin. Camille était blonde comme un chérubin, et de ses grands yeux bleus s'échappait un regard d'une angélique douceur. Elle était petite et frêle, et elle avait la grâce mutine et rieuse d'un enfant.

M. de Chastenay passait l'hiver à Paris dans son hôtel de la rue de Verneuil, et le reste de l'année à Bellevue; c'était le nom du petit castel bourguignon. Il n'avait jamais voulu se séparer de ses filles. Marthe et sa sœur avaient achevé leur éducation, qui était accomplie de tous points.

A dix-huit ans, les deux jumelles étaient bonnes musiciennes, peignaient à ravir, écrivaient élégamment, montaient à cheval. Elles étaient jolies toutes deux, et chacune devait apporter à son mari trente mille livres de rentes comptant. Mais, comme l'avare qui hésite à se défaire de son trésor, le vieux gentilhomme se montrait peu pressé de marier ses filles, et il était tellement difficile sur le choix d'un gendre que tous les prétendants avaient été successivement éconduits.

Marthe et Camille adoraient leur père, et elles avaient l'une pour l'autre cette affection ardente et naïve que se

portent mutuellement les jumeaux. Les paysans des environs de Bellevue, auxquels sous la Restauration le baron avait rendu de grands services, souriaient d'admiration en voyant passer ces deux enfants rieuses et mutines qui semblaient se soucier fort peu du reste du monde, du moment que le printemps les ramenait au bord de l'Yonne et leur permettait de s'ébattre en liberté sous les ombres du parc. L'amour de leur père et leur fraternelle affection leur suffisaient.

Cependant, cette année-là, quand la chaise de posté du baron, venant de Paris, s'arrêta à la grille du parc de Bellevue, un observateur attentif aurait remarqué un léger nuage de tristesse sur le front de Marthe; il eût deviné peut-être un de ces secrets du cœur qui jettent dans l'âme une mélancolie profonde. Les jours s'écoulèrent, la tristesse mystérieuse de Marthe augmenta, et, par contre-coup, le rose visage de Camille s'assombrit, et elle fut bientôt gagnée par la mélancolie à laquelle sa sœur se trouvait en proie. Au printemps, succéda l'été, puis aux ardeurs d'août les tièdes soirées et les haleines embaumées de septembre. Le mal avait fait des progrès terribles chez Marthe; elle avait perdu ses fraîches couleurs, et un léger cercle de bistre avait graduellement ombré ses grands yeux noirs.

Une seule personne, aveuglée par son amour, ne s'apercevait point de cette pénible métamorphose : c'était le père, le vieux baron de Chastenay. Quant aux gens du château, ils murmuraient tous : — Il faut que mademoi-

selle Marthe ait un chagrin de cœur bien violent pour changer ainsi à vue d'œil.

Un soir, les deux jeunes filles, les mains enlacées, erraient au bord de l'Yonne, causant à voix basse, lorsque le facteur rural vint à passer et les salua avec respect.

— Mesdemoiselles, leur dit le bonhomme, j'ai une nouvelle à vous donner.

— Ah ! fit Marthe avec distraction, de quoi s'agit-il, mon pauvre Jean ?

— Vous aurez une visite, ce soir, à Bellevue.

Marthe tressaillit.

— Un bel officier, ma foi ! continua le facteur, un général, dit-on. Il s'est arrêté à Coulanges, où il est arrivé en poste cette nuit, et il m'a chargé d'annoncer son arrivée à M. le baron, en me remettant une lettre pour lui.

Au mot d'officier, Marthe avait pâli.

— Comment se nomme-t-il cet officier ? demanda Camille avec vivacité.

— Ah ! dame ! mademoiselle, répondit le piéton, pour cela je n'en sais absolument rien, mais il est baron, à ce qu'il paraît, tout comme monsieur votre père.

Marthe respira, et Camille, dont le sourcil s'était froncé, laissa glisser un sourire sur ses lèvres. Le facteur salua les jeunes filles et continua son chemin vers le château.

— Pauvre Marthe ! murmura Camille en pressant dans ses mains les mains de sa sœur.

Marthe soupira, et une larme étincela comme un rubis au bord de sa paupière.

— Tu l'aimais donc bien ? demanda Camille avec émotion.

— Ah ! répondit Marthe levant les yeux au ciel avec l'éloquence du désespoir.

— Que veux-tu ? continua la jeune fille, c'était impossible ! un pauvre lieutenant sans nom, sans fortune... Ah ! jamais notre père n'y eût consenti. Il en fût mort de douleur...

— Mon Dieu ! fit Marthe, dont les yeux s'étaient emplis de larmes, n'était-il pas brave, beau, ambitieux ?

— Enfant ! répondit Camille, notre père a rêvé pour nous un sort brillant... Il veut que tu épouses un homme titré... un homme riche...

Marthe pleurait et ne répondit point.

— Mesdemoiselles, appela une voix dans le lointain, mesdemoiselles, venez, M. le baron désire vous voir.

Elles reconnurent la voix d'un vieux serviteur et reprirent le chemin du château à travers le parc : Marthe en proie à une violente émotion, Camille souffrant de la douleur de Marthe.

Le baron de Chastenay attendait ses filles dans un petit salon d'été situé au rez-de-chaussée de l'édifice.

Le baron était un vieillard d'environ soixante-dix ans, vert encore, le front couronné d'une majestueuse chevelure blanche. Sa physionomie était douce et martiale à la fois, et il inspirait à première vue un respectueux attachement.

Au moment où ses filles pénétrèrent dans le petit salon

d'été, M. de Chastenay achevait de parcourir les gazettes que lui avait apportées le facteur, et il avait encore à la portée de sa main la lettre qui accompagnait les gazettes et venait de Coulanges.

— Mon enfant, dit-il en baisant Marthe au front, tu seras ma préférée aujourd'hui. Viens t'asseoir auprès de moi... là, dans ce fauteuil.

En parlant ainsi, le baron souriait à Camille et semblait vouloir démentir par là ses paroles. Marthe s'assit, le vieillard prit sa main.

— Savez-vous bien, mademoiselle, lui dit-il en lui jetant ce regard charmant dont les pères enveloppent leurs filles, que vous avez dix-huit ans accomplis?

— Eh bien! mon père! demanda Marthe en tressaillant.

— Et que ni vous ni votre sœur ne pourrez demeurer filles éternellement.

Une pâleur nerveuse se répandit sur le large front de Marthe.

— Mais, continua le vieillard, je suis un peu comme les avares forcés de rendre les trésors qu'ils ont amassés, je les conserve le plus possible et ne m'en veux dessaisir que partiellement.

Marthe écoutait les yeux baissés.

— Quand on a deux perles comme vous, mes trésors, poursuivit l'excellent père en souriant, on ne les marie pas toutes deux à la fois. Aussi je garderai ma petite Camille quand tu m'auras quitté, chère enfant.

— Il faut donc que je vous quitte, mon père? demanda Marthe en tremblant.

— Oui, répondit le baron. Ton mari arrive ce soir.

— Mon mari?

— Mon ami, le général baron de Ruvigny, dont la famille et la nôtre ont toujours été intimement liées.

Marthe pâlit. Le baron se méprit à son émotion.

— Allons, dit-il, rentre chez toi. Je sais bien qu'on n'annonce point son prochain mariage à une jeune fille sans qu'elle tressaille et se trouble; il lui faut le temps de la réflexion. D'ailleurs, mon enfant, si le général ne te convenait pas, je ne violenterais point ta volonté.

Marthe s'enfuit à demi folle, et elle crut qu'elle allait mourir. Marthe avait passé l'été précédent dans le Blaisois, chez une sœur de son père, et de ce séjour datait le secret de son cœur. La vicomtesse de Marol, c'était le nom de la tante, habitait un château, aux environs de Blois, et y menait ce train luxueux des grandes fortunes de province. Elle y recevait beaucoup de monde, tenait table ouverte, et son fils unique, le jeune marquis de Marol, chasseur passionné, invitait tous les veneurs des environs à ses rendez-vous.

Or, au nombre des hôtes momentanés du château, que Marthe avait rencontrés chez sa tante, se trouvait un jeune officier, un lieutenant d'état-major, aussi beau que brave, aussi brave que pauvre, et n'ayant d'autre héritage à attendre que les éventualités du hasard. Il fit à Marthe une cour respectueuse; Marthe l'aima, mais alors

les deux jeunes gens s'aperçurent que rien n'était plus impossible que leur union. Le lieutenant était sans fortune, Marthe aurait un jour soixante mille livres de rente ; elle appartenait au monde aristocratique et celui qu'elle aimait portait un nom bourgeois, il s'appelait Hector Lemblin. Jamais le baron de Chastenay ne consentirait à une semblable alliance ; les deux amoureux le comprirent. Alors Hector jura qu'il partirait pour l'Afrique et qu'il y ferait un chemin si rapide et si brillant, qu'on ne pourrait lui refuser Marthe ; et Marthe lui jura de l'attendre et de refuser obstinément tous les partis qui se présenteraient.

On conçoit donc facilement l'émotion violente qui s'empara de la jeune fille lorsqu'elle eut entendu son père formuler sa volonté. Pendant quelques heures, elle fut en proie à une sorte de délire et elle s'enferma chez elle, ne voulant pas même recevoir sa sœur, sa confidente, celle qui, seule, possédait tous ses secrets. Puis, à cette exaltation fébrile, à cette explosion de douleur, succéda tout à coup un morne abattement, et Marthe se trouva dans cette situation étrange de ceux qui attendent la mort et qui n'ont point le courage d'aller au-devant d'elle. Ce fut alors que Camille entra.

La blonde Camille, tandis que son vieux père passait avec amour sa main dans ses cheveux, s'était mise à parcourir les gazettes, et tout à coup elle avait pâli étouffant une exclamation de douloureux étonnement. Le journal qu'elle avait pris contenait le fait divers suivant :

« Dans la dernière rencontre de nos soldats avec les » Kabyles, notre glorieuse armée a éprouvé une perte » des plus douloureuses; le lieutenant d'état-major Hector Lemblin a été laissé parmi les morts. M. Lemblin » était un de nos plus braves et de nos plus vaillants » officiers. »

Ce fut ce journal à la main que Camille entra dans la chambre de Marthe.

— Chère sœur, murmura-t-elle, celui que tu aimais n'est plus, ne fais point mourir de douleur notre vieux père.

Marthe, au désespoir, appela le trépas à son aide; le trépas ne vint point, elle vécut, et un mois après elle épousait le général baron de Ruvigny.

X

Il y avait un mois, jour pour jour, que mademoiselle Marthe de Chastenay avait épousé M. le baron de Flars-Ruvigny, lieutenant général en disponibilité. Le mariage avait été célébré à Bellevue en présence d'un petit nombre de parents et d'amis, sans pompe et sans apparat. Le général avait passé huit ou dix jours à Bellevue, puis il était parti avec sa jeune femme pour sa terre de Ruvigny, située en Normandie entre Dieppe et le Havre, sur les côtes de la Manche. Ruvigny était une vieille terre féo-

dale qui avait conservé cet austère cachet et ce funèbre aspect des demeures du moyen âge où la noblesse s'entourait de tous les moyens de défense que l'art et la nature combinés peuvent offrir. Le manoir était perché sur une haute falaise; deux fois le jour battue en brèche par la marée montante. Du haut des tours, l'œil attristé s'étendait au loin sur la mer; monotone et grandiose spectacle, toujours varié et toujours le même.

Du côté opposé, le regard embrassait une de ces vastes plaines normandes, fertiles et uniformes, immenses damiers de terres noires et de verdure, mouchetés çà et là par des pommiers, et semés de distance en distance de fermes qu'environne une double haie de hêtres et d'ormes.

Le cœur de Marthe, ce cœur si désolé déjà, s'était serré lorsqu'elle pénétra dans cette froide et triste demeure, œuvre des premiers barons normands, nid de cormorans bâti au sommet des falaises, vastes salles dont les portes disjointes laissaient passer les pleurs des bises d'hiver, ameublements d'un autre âge, tentures sombres et fanées, noirs et sévères portraits de famille, corridors obscurs et remplis d'effrayants échos, escaliers tournants aux marches de pierres usées par le passage des générations, tristesse et solitude partout... Et puis, alentour, ces campagnes mornes et déboisées en opposition avec les sites riants, les grandes forêts, les ruisseaux murmurants du pays bourguignon. Marthe, à qui naguère encore la vie souriait comme un matin de printemps, se demanda en

arrivant à Ruvigny si elle ne franchissait point le seuil de son tombeau.

Le général était un homme de quarante-cinq ans, si vert et si fort qu'il en paraissait trente-cinq à peine. Il avait cette tournure élégante et martiale du gentilhomme élevé à l'école impériale et demeuré soldat en dépit des révolutions. La vie des camps était la seule existence possible pour M. de Ruvigny. Mis en disponibilité, sur sa demande, six mois auparavant, pour avoir le temps de se marier, le général sollicitait énergiquement depuis quelques jours sa nomination à un commandement en Afrique, peu soucieux d'abandonner sa jeune femme après une courte lune de miel.

M. de Ruvigny s'était marié parce que, selon ses principes de gentilhomme, il devait un héritier à sa race ; ensuite, il avait cru un moment qu'il manquait quelque chose à sa vie, et que ce quelque chose était une femme ; mais, à part cela, le général ne voyait pour lui aucune bonne raison de rester en France. Cependant il aimait Marthe ; l'éblouissante beauté de la jeune femme, ses grâces, sa tristesse dont il était loin de soupçonner la cause, avaient fait sur lui une impression profonde, et si le hasard l'eût forcément rejeté dans la vie privée, il se fût sans nul doute estimé le plus heureux des hommes. Dès son arrivée à Ruvigny, où depuis cinq ans il n'avait fait qu'une seule apparition, le général s'était mis en devoir de régler ses affaires d'intérêt, de renouveler ses baux avec ses fermiers, et de faire faire quelques répara-

tions urgentes au château dont plusieurs corps de logis menaçaient ruine. Puis, ces soins accomplis, il avait laissé Marthe à Ruvigny, et était allé à Paris voir le ministre de la guerre.

Demeurée seule dans l'austère manoir, la jeune baronne avait compris alors l'immensité du sacrifice qu'elle avait fait à son père en épousant le baron. En présence de cette nature désolée, sous ce ciel nébuleux et froid, dans cette sombre demeure, poursuivie par l'ombre d'Hector tombé sur un champ de bataille, Marthe avait senti sa pauvre vie à jamais perdue, et en quelques jours elle avait été terrassée par cette nostalgie fatale qui s'empare des exilés, surtout lorsque le cercle de leurs affections est à jamais borné. Entourée de serviteurs taciturnes, incapables de comprendre les souffrances de son isolement, sans aucun de ces voisins de campagne qui aident une jeune femme à supporter la monotonie de la vie de château, Marthe passait ses journées entières, depuis le départ du général, assise sur la plate-forme du manoir, qui dominait la mer. De cette plate-forme, un petit escalier tournant conduisait au bord des falaises qu'un sentier taillé à pic dans le granit et coupé en rampes brusques reliait à la grève. Les douanes avaient placé là une sentinelle, être vivant perdu en cette solitude, gardien toujours éveillé et suspendu entre la terre et le ciel.

La jeune baronne qui prenait une sorte de plaisir sauvage à contempler l'Océan et son mouvant panorama, avait fini par s'intéresser malgré elle au sort de cet homme

dont la civilisation faisait un paria, et qu'elle apercevait toute la journée immobile sur son roc, épiant la moindre embarcation qui passait au large et semblait vouloir se rapprocher de la terre. L'escalier qui de la plate-forme conduisait au poste de douaniers, avait été construit quelque vingt années auparavant pour la commodité des habitants du château qui descendaient jusqu'à la grève, à la marée basse, pour y puiser de l'eau de mer ou y pêcher des étrilles et des homards. Il arrivait parfois à Marthe de descendre cet escalier jusqu'au poste du douanier, et de causer avec lui avec la naïve curiosité d'un enfant. C'était sa seule distraction.

Ce douanier avait un camarade de service, et tous deux se relevaient alternativement après vingt-quatre heures de faction. L'un était un père de famille, dont la modique paye était insuffisante à faire vivre une femme et trois enfants en bas âge. La jeune baronne avait appris cela de sa bouche, et un soir elle glissa dans sa main deux pièces d'or. Le lendemain, elle envoya des vêtements aux enfants demi-nus, et fit dire à la femme qu'elle pouvait se présenter sans crainte au château chaque fois qu'elle aurait besoin de quelque chose. Le douanier avait pris la jeune baronne en grande vénération, et il s'estimait le plus heureux des hommes lorsqu'elle daignait descendre jusqu'à sa guérite de rochers et causer avec lui. Le brave homme avait deviné, avec ce bon sens naïf du peuple, que cette jeune femme ainsi condamnée à la solitude était dévorée par un de ces chagrins, par une de ces douleurs

profondes de l'âme que rien ne saurait guérir, et souvent, en la rude bonté de son cœur, il s'était demandé comment il pourrait soulager cette souffrance mystérieuse.

Un soir, Martin, — c'était son nom, — était à son poste, son œil perçant fixé sur la mer. On touchait alors à la fin de novembre. Le ciel normand était terne et froid; l'Océan, empruntant au ciel sa couleur, avait revêtu cette teinte verdâtre et plombée qui attriste le regard. Les vents d'ouest soufflaient avec violence et poussaient les lames à la grève avec un lugubre bruit. Tout à coup le douanier tressaillit. Aux lueurs mourantes du crépuscule, il venait d'apercevoir une barque nageant vers la côte avec vigueur. Quel but l'attirait? Ce n'était pas, ce ne pouvait être des pêcheurs, et la nuit n'était point assez sombre encore pour que Martin pût croire à la présence de hardis contrebandiers. Cependant, obéissant au devoir, il arma sa carabine, descendit rapidement l'étroit sentier et arriva sur la grève au moment même où la barque atterrissait. Deux hommes la montaient.

L'un était un pêcheur de Fécamp, bien connu de Martin, et à coup sûr le plus hardi matelot de la côte à vingt lieues de distance. L'autre était un homme d'environ trente ans, le visage à demi caché par les larges bords d'un chapeau catalan, enveloppé des pieds à la tête d'un grand manteau, et dont l'air martial et les moustaches retroussées semblaient annoncer la profession militaire.

— Qui vive? demanda le douanier.

— Amis! répond l'inconnu.

Et puis il regarda attentivement Martin et lui dit :

— Nous ne sommes point des contrebandiers. Visitez la barque, si bon vous semble, elle ne contient absolument rien.

— Je m'en doute, mon officier.

L'inconnu tressaillit.

— Vous avez servi? demanda-t-il.

— Oui, mon officier, j'ai été soldat d'artillerie.

— Mon ami, reprit l'officier, — car c'en était un, — si je vous demandais de me rendre un service qui ne compromît en rien votre devoir, le feriez-vous? Je suis officier, vous l'avez deviné.

— Si cela ne m'oblige point à quitter mon poste.

— Nullement.

— Alors, mon officier, je suis à vos ordres.

L'inconnu entraîna Martin à quelques pas du pêcheur et reprit à voix basse :

— A qui appartient ce château qui est en haut sur la falaise?

— Au général baron de Ruvigny.

— Est-il chez lui?

— Non, le général est à Paris.

— Et... la baronne?... demanda l'officier d'une voix altérée.

— La baronne est à Ruvigny.

— La connaissez-vous?

— Si je la connais! murmura le douanier; ah! la pauvre chère dame, elle est la bienfaitrice de mes enfants!

— Eh bien, reprit l'officier, il faut, mon ami, nous rendre un grand service, à moi... et à elle.

— A elle? Oh! parlez en ce cas, mon officier.

— Lui remettre cette lettre.

— Quand?

— Ce soir même.

— A l'instant?

— Oui, et la lui remettre à elle seule... sans témoins...

— Ce sera fait, mon officier.

L'inconnu voulut, avec la lettre, glisser une bourse dans la main du douanier, mais il la repoussa avec fierté :

— Non, non, dit-il, gardez, mon officier. Je dois trop à madame déjà...

L'inconnu ajouta d'une voix altérée :

— Revenez vite, je vous attends ici.

Martin gravit rapidement le sentier à l'extrémité duquel se trouvait l'escalier conduisant à la plate-forme.

La nuit était venue, — une froide nuit normande. Le manoir de Ruvigny disparaissait à demi dans les ténèbres, et les serviteurs du baron s'étaient groupés autour du feu de l'immense cuisine où un bel esprit de la localité se préparait, en vidant un gobelet de cidre, à narrer quelque effrayante légende du temps jadis. Cependant Marthe était toujours assise sur la plate-forme, la tête inclinée dans ses mains et écoutant le roulis des vagues sur le galet, ce bruit sauvage et monotone qui allait si bien à la mélancolie de son âme. Elle avait aperçu dans les vapeurs

du soir la barque qui tirait des bordées vers la terre, et, bien que ce spectacle ne fût déjà plus nouveau pour elle, un vague tressaillement s'était emparé de son cœur, et, malgré elle, obéissant à une sympathie mystérieuse, elle avait suivi des yeux avec intérêt ce frêle esquif qu'une lame en fureur pouvait, d'un moment à l'autre, briser aux aspérités d'un rocher. Puis la barque avait touché terre... et Marthe s'était prise à respirer. Mais les reflets crépusculaires de la pleine mer n'éclairaient plus la côte, et les ténèbres régnaient si bien sur la grève que la pauvre femme n'avait pu distinguer combien d'hommes montaient l'embarcation. Elle avait vu descendre Martin, voilà tout.

La grande voix de la mer empêchait Marthe d'entendre ce qui se passait sur le galet; cependant son oreille distingua un bruit de pas, puis ses yeux déjà faits à l'obscurité virent se dresser une silhouette sur la première marche de l'escalier de la plate-forme. Alors Marthe tressaillit et sentit son cœur battre à outrance sous le poids d'une émotion inconnue. Cette barque lui apportait-elle donc un message? Martin le douanier était devant elle, son képi à la main. Le brave soldat, dans la rude simplicité de son cœur, avait deviné qu'il apportait à la jeune femme un de ces messages inattendus qui parfois font mourir de bonheur, et, dans les cinq minutes qu'il avait mises à monter du bas de la falaise à la plate-forme, il s'était pris à réfléchir au moyen de préparer la baronne à une violente émotion.

— C'est vous, Martin ? lui demanda Marthe, dont la voix tremblait.

— Oui, madame la baronne.

— Avez-vous besoin de moi ?

— Oui et non, madame.

— Que signifient ces paroles ?

Le douanier s'assit à côté d'elle avec cette familiarité respectueuse des subalternes, et il osa prendre dans sa main calleuse la petite main de Marthe.

— Madame la baronne, murmura-t-il avec émotion, vous êtes si bonne que tout le monde doit vous aimer...

Marthe se méprit à ces paroles ; elle crut que le douanier avait à lui demander quelque important service, et elle respira librement.

— J'ai un père et une sœur, murmura la baronne, sans songer à retirer sa main que le brave homme pressait toujours dans la sienne.

— N'y a-t-il donc que ces deux êtres qui vous aiment ? insista-t-il.

— Mon mari... balbutia-t-elle.

— Et puis ?

Marthe frissonna.

— Plus personne, soupira-t-elle bien bas...

Martin tressaillit à son tour.

— Madame, murmura-t-il de plus en plus ému, je ne suis qu'un pauvre diable, mais vous avez été pour mes enfants aussi bonne que notre sainte patronne la Vierge Marie ; et si je tuais comme un chien celui qui oserait

vous manquer de respect, je serais aussi muet comme la tombe, si vous aviez besoin d'un ami à qui confier vos peines.

A son tour, Marthe serra la main du douanier.

— Martin, dit-elle, vous êtes un noble cœur, et, si j'avais à me confier à un ami, ce serait à vous. Mais, acheva-t-elle d'une voix brisée, je n'ai plus de secrets...

— Madame, supplia le douanier, au nom du ciel, dites-moi la vérité ! N'avez-vous jamais aimé ?

A ces brusques paroles, Marthe frissonna comme ces feuilles mortes que roule le souffle impitoyable des vents d'automne.

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous ! murmura-t-elle d'une voix étouffée par l'effroi, taisez-vous !

— La joie ne tue pas, madame.

Marthe eut le vertige.

— La joie... fit-elle en frissonnant, il n'y a plus de joie pour moi.

— Peut-être...

Madame de Ruvigny oublia-t-elle qu'elle avait en ce moment pour confident un pauvre douanier, ou bien eut-elle en cet homme cette confiance aveugle et sans bornes d'un cœur qui trouve un autre cœur plein de généreux échos ? Quoi qu'il en soit, elle murmura : — Il est mort...

— Mort, dites-vous ? interrogea Martin, qui tout à coup crut deviner une partie de la vérité.

— En Afrique... sur le champ de bataille, acheva Marthe d'une voix mourante.

— Madame, murmura Martin, j'ai été soldat; tel que vous me voyez, je suis vivant, n'est-ce pas?

— Oui, fit-elle avec un étonnement douloureux, eh bien?

— Eh bien! on m'a laissé pour mort, moi aussi, sur un champ de bataille, et on a envoyé mon extrait mortuaire à ma famille, et mes sœurs et mon petit frère ont porté mon deuil... et le curé de mon village a dit des messes pour le repos de mon âme.

— Ciel! murmura Marthe, voulez-vous donc me tuer?

— Espérez, dit le douanier; espérez, madame...

Et puis il ajouta vivement :

— Cette barque, qui vient d'arriver...

Marthe frissonnait et elle faillit s'évanouir. Le sang ne circulait plus dans ses veines, une sueur glacée perlait à son front, et sa main tremblait dans les mains du douanier.

— Dans cette barque, continua Martin, il y avait deux hommes...

Marthe chancela.

— Courage, madame, courage! murmura le douanier, ne tremblez plus... l'un d'eux était un officier.

La baronne étouffa un cri.

— Et il m'a donné cette lettre, acheva le soldat en soutenant Marthe défaillante. Lisez, madame, lisez...

Les yeux hagards de la baronne tombèrent sur la suscription de la lettre, et alors elle poussa un nouveau

cri... mais ce cri était un cri de joie. C'était son écriture... il n'était point mort !

De sa main tremblante, elle décacheta la lettre et lut avidement ces quelques mots :

« Marthe, mon amour, ma vie, Dieu n'a point voulu nous séparer... Laisse pour mort sous le feu ennemi, j'ai survécu... Prisonnier des Arabes, j'ai fui. Votre amour était mon talisman...

» Marthe, ma bien-aimée, il faut que je vous voie, il le faut ! ne me refusez pas...

» Celui dont votre vie est la vie tout entière.

» HECTOR. »

XI

Il se passa alors dans le cœur et dans l'esprit de la baronne une chose étrange, incompréhensible. La joie ne l'avait point tuée, et elle effaça jusqu'au souvenir du passé. Entre l'heure présente et la dernière heure où elle avait vu Hector Lemblin partant pour l'Afrique et emportant ses serments, il se fit un trait d'union. Le temps écoulé dans l'intervalle disparut ; son mariage, le baron, le nouveau nom qu'elle portait, elle oublia tout pour ne penser qu'à lui.

Et cette femme mourante naguère, et qu'un mot pou-

vait tuer, se redressa jeune et forte, le bonheur dans les yeux.

— Où est-il ? où est-il ?

— Venez, dit Martin la prenant de nouveau dans ses bras, il est en bas, au pied de la falaise... il vous attend...
. L'étreinte des deux amants fut longue et muette. Le pêcheur et le douanier, retirés respectueusement à l'écart, entendirent des mots étouffés, des soupirs et des sanglots...

Mais tout à coup le réveil arriva, réveil solennel et terrible que précédait le souvenir.

— Mariée ! s'écria l'officier, dont une fureur subite étrangla la voix.

Marthe baissa la tête et poussa un cri.

— Mariée ! mariée ! répéta-t-il avec l'ivresse du désespoir.

Marthe s'était souvenue... Elle ne s'appelait plus mademoiselle de Chastenay : elle était la baronne de Ruigny.

— Oh ! dit-elle, pardonnez-moi... Hector... pardonnez-moi... mais je vous ai cru perdu pour jamais.

Et Marthe leva les yeux au ciel avec une expression d'ardent espoir.

Hector Lemblin se leva silencieux et froid comme un homme qui vient de prendre un parti solennel.

La nuit était noire ; l'Océan rugissait au pied des falaises. La sauvage majesté du lieu, l'orage lointain qui grondait, la grande voix des flots en courroux, tout sem-

blait vouloir entourer d'une austère et sauvage poésie la dernière entrevue des deux fiancés d'autrefois.

— Marthe, dit l'officier, à dix-huit ans, belle et adorée, si brisée qu'elle soit par le destin, une femme ne doit point renoncer à la vie. Adieu... Oubliez-moi...

— Puis-je vivre? s'écria-t-elle.

— Eh bien! fit-il avec un élan subit de passion, veux-tu changer la face de notre commune destinée?

Elle tressaillit et le regarda.

— Veux-tu, continua-t-il, faire de nos douleurs une joie sans fin, de notre vie brisée une éternité de bonheur, de nos tortures passées un paradis à venir?

— Parlez! murmura-t-elle frissonnante.

Il étendit sa main vers l'horizon. Une faible lumière scintillait, en pleine mer, à la surface des vagues.

— Vois-tu cette clarté? c'est le fanal d'un brick qui va en Amérique. Vois-tu cette barque? Elle m'a amené seul, elle peut nous conduire tous deux à bord de ce brick. Veux-tu fuir avec moi?

— Fuir! s'écria-t-elle avec épouvante.

— Oui, continua-t-il avec exaltation, nous irons au bout du monde et nous serons unis devant Dieu, qui voit notre amour.

Mais alors une ombre désolée sembla se dresser devant Marthe. C'était l'ombre d'un vieillard vêtu d'habits de deuil, appuyé sur une jeune fille fondant en larmes et priant Dieu... Couple triste et navré pleurant sur la honte d'un noble nom, sur le départ précipité de l'ange

du foyer, qui s'envole éperdu le jour où le déshonneur touche de son aile le toit d'une maison.

— Mon père! ma sœur! murmura-t-elle.

Le tentateur comprit qu'il ne triompherait jamais d'une semblable égide.

— Adieu donc, reprit-il, adieu pour toujours... Au large! cria-t-il au pêcheur en sautant dans la barque, au large!

Alors le pauvre douanier prit dans ses bras la baronne de Ruvigny et la porta au château. Aucun des hôtes du manoir n'avait encore quitté les cuisines, où un éloquent narrateur contait une légende attachante et terrible, et nul ne soupçonna la scène désolante de la falaise. Quand les femmes de madame de Ruvigny pénétrèrent dans son appartement pour la déshabiller, elles la trouvèrent revenue à elle et couchée. Elle était pâle, mais elle était forte. Le souvenir de son père et de sa sœur avait triomphé de son amour, et il ne vint point à la pensée de ses femmes de chambre qu'elles avaient failli perdre pour jamais leur maîtresse.

Le lendemain, Marthe quitta son appartement calme et résignée. Elle voulait oublier Hector, elle voulait aimer son mari et expier par une vie de vertu et d'abnégation la seule faute de sa jeunesse. La pauvre femme avait prié toute la nuit, et la prière avait versé dans son âme meurtrie un peu de ce baume consolateur qui fait oublier les douleurs en élevant l'esprit et le cœur vers le ciel. Le départ de M. de Ruvigny lui avait été d'abord

assez indifférent; maintenant elle appelait son prompt retour de tous ses vœux, et en même temps elle eût voulu savoir éloigné pour toujours ce brick qui avait dû emporter Hector.

Elle passa la journée toute seule sur la plate-forme, interrogeant au loin les solitudes de l'Océan, et frissonnant chaque fois qu'une voile blanche échancrait l'horizon. Mais la voile passait et se perdait dans le bleu du ciel, et sans nul doute le brick était loin déjà. A deux cents pieds plus bas que la plate-forme elle apercevait le douanier immobile à son poste. Ce n'était plus Martin, c'était son compagnon. Marthe attendit avec anxiété la fin de sa faction. Elle avait besoin de voir Martin, de causer avec lui comme on cause avec un ami... C'était le dernier sacrifice qu'elle faisait à son amour.

Le soir vint, le douanier se leva, un autre apparut à l'extrémité du petit sentier qui conduisait du village au poste, et vint remplacer son camarade qui s'éloigna sur-le-champ. Alors le cœur de Marthe battit bien fort, et elle descendit, légère comme une biche, vers le douanier, qui s'était assis et lui tournait le dos. Au bruit de ses pas, il se retourna. Marthe jeta un cri. Ce n'était point Martin. L'homme qu'elle avait devant elle, cet homme qui portait l'uniforme des douaniers et tenait une carabine à la main, c'était Hector Lemblin.

— Vous! murmura-t-elle éperdue.

— J'ai voulu me tuer, répondit-il, et j'ai senti que je n'en aurais la force qu'après vous avoir vue une dernière fois.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, je vous avais promis cependant de l'oublier.

— Marthe, reprit Hector, j'ai troublé votre vie... Pardonnez-moi... oubliez-moi... tâchez d'être heureuse...

— Hector !

— Oh ! dit-il avec l'accent d'une froide résolution, la vie sans amour est une terre sans soleil. Mieux vaut l'obscurité et la mort... Je me tuerai en prononçant votre nom, Marthe ; je me tuerai là-bas, sur ces rochers... Cette nuit... le flot emportera mon corps et lavera la trace de mon sang... Adieu, Marthe...

— Je ne veux pas que vous mouriez, et vous ne mourrez pas... car je t'aime... murmura-t-elle d'une voix éteinte.

XII

Un matin, le bruit d'une chaise de poste se fit entendre dans la cour du château de Ruvigny. Le général arrivait après une absence de trois semaines. C'était une de ces natures loyales et chevaleresques qui ne soupçonnent jamais le mal. Il prit sa femme dans ses bras comme il eût fait d'un enfant. Pour la première fois peut-être il éprouva un tressaillement de joie à sa vue. Marthe ne lui avait jamais paru si belle. Il s'assit auprès d'elle sur une causeuse.

— Chère enfant, lui dit-il, il y a huit jours je sollicitais ardemment ma nomination à un commandement en Afrique, et voici qu'aujourd'hui je regrette de l'avoir obtenue, car il va falloir que je vous quitte pour longtemps.

— Mon Dieu ! fit Marthe, vous partez ?

— Sous trois jours.

— Sous trois jours, murmura Marthe, c'est affreux ?

— Je suis à présent de votre avis, ma chère âme ; l'homme est un insensé de toujours négliger son bonheur pour courir après cette chimère qu'on nomme l'ambition. Mais, que voulez-vous ? il est ainsi fait, les joies du foyer ne lui suffisent pas, il oublie qu'une femme telle que vous est le paradis sur la terre, et il lui faut de la gloire, du bruit, des honneurs... La femme d'un soldat, mon enfant, a une existence toute d'abnégation et de sacrifices. Je le savais en vous épousant, et j'ai eu le tort de croire, en mon égoïsme, que les sacrifices ne seraient point partagés ; mais, je le vois aujourd'hui, cette séparation que l'amour de ma profession me faisait presque souhaiter va m'être cruelle et douloureuse ; j'emporterai votre image au fond de mon cœur, et cette image sera mon talisman.

Il y avait dans ces paroles d'amour du général, dans cette voix grave et affectueuse qui partait d'un noble cœur, dans l'attitude de cet homme qui touchait presque à la première vieillesse et qui s'agenouillait devant cette femme de vingt ans, quelque chose de solennel. Marthe

pleurait. Le général attribua ses larmes à l'affliction que lui causait son prochain départ, et il se hâta de prendre un ton plus gai : — Ma chère enfant, lui dit-il, vous avez dû vous ennuyer dans votre vieux manoir, mais rassurez-vous, votre pénitence va finir, et je ne veux pas vous condamner à passer l'hiver dans cette solitude. Tandis que j'étais à Paris, et tout en sollicitant chez les ministres, je me suis occupé de vous. J'ai fait restaurer complètement notre petit hôtel de la rue de Babylone. Vos appartements y sont charmants, et je vous ai fait un véritable nid de colombe. Vous y serez à deux pas du baron votre père, vous pourrez le voir, lui et votre sœur, tous les jours, et je vous laisse carte blanche pour votre hiver.

Le général mit un baiser au front de Marthe et poursuivit en souriant : — Allons, séchez les pleurs de vos beaux yeux et consolez-vous d'avance du départ d'un vieux bourru de mari, qui eût été bien plus sage en donnant sa démission pour ne plus vous quitter. Est-ce qu'on pleure à vingt ans ? Quand on se nomme la baronne de Ruvigny, l'on se doit un peu au monde. Vous ouvrirez vos salons et vous recevrez les amis de nos deux familles. Votre fortune le permet. Amusez-vous, soyez belle, entourée, admirée... soyez une de ces reines du monde élégant. Et puis, acheva-t-il avec émotion, au lendemain d'un bal, quand vos petits pieds seront las de la valse, lorsqu'à vos oreilles auront cessé de bourdonner les murmures flatteurs de la foule, tandis que le jour naissant pâlira les bougies à demi consumées, songez un peu à

moi... à ce bon vieux soldat que le devoir et l'amour du pays retiennent au camp, et qui vous enverra son cœur et sa pensée à toute heure à travers l'atmosphère poudreuse du champ de bataille et les nuits étoilées de l'Atlas.

Marthe n'y tint plus, elle se jeta au cou de son mari et murmura en sanglotant : — Ah ! monsieur, vous êtes noble et bon, et je prierai Dieu de m'accorder une vie assez longue pour faire la vôtre heureuse entre toutes.

En ce moment elle aimait son mari !

Le général eut le vertige. Cet homme, que les balles et le canon avaient toujours trouvé impassible, se prit à trembler comme un enfant, et, dans sa vaillante poitrine, son cœur battit comme bat le cœur d'un amoureux de vingt ans...

Ce soir-là, Martin le douanier remit au lieutenant Hector Lemblin, au moment même où le baron de Ruvigny partait pour Paris avec sa jeune femme, la lettre suivante :

« M. de Ruvigny est arrivé ce matin. Cet homme est un cœur d'or, il m'aime avec adoration ; je l'ai vu à mes genoux, baisant mes mains et me parlant d'amour. Il faut m'oublier, comme je vous oublierai, moi. Dieu m'en donnera la force. Il faut nous dire un éternel adieu... il le faut !

» Je ne vous reverrai jamais.

» MARTHE. »

Trois jours après, dans le petit hôtel de la rue de Babylone, une chaise de poste était attelée et deux valets de chambre y chargeaient les malles du général. M. de Ruvigny était auprès de sa jeune femme, tenant ses deux mains dans les siennes et lui faisant de tendres adieux.

— Ah ! dit-il, il est neuf heures, et mon nouvel officier d'ordonnance se fait attendre, il me semble. A propos, j'ai oublié de vous apprendre que le capitaine de Lescot vient d'envoyer sa démission au ministre de la guerre. Pourquoi ? Nul ne le sait, pas même moi. Je l'ai remplacé par un officier également distingué, capitaine depuis deux jours seulement ; sa nomination est au *Moniteur* d'aujourd'hui... le capitaine Lemblin.

Marthe frissonna et pâlit.

— Le capitaine Lemblin, continua le général, sans remarquer le trouble subit de sa femme, a déjà servi en Algérie, il parle l'arabe, et je crois qu'il me rendra d'excellents services.

Au moment où le général achevait, la cloche qui annonçait l'arrivée d'un étranger se fit entendre.

— Le voici sans doute, dit M. de Ruvigny.

Marthe sentit ses genoux se dérober sous elle, et elle adressa à Dieu la plus fervente des prières, lui demandant la force de supporter cette terrible et dernière épreuve.

Peu après la porte s'ouvrit et le capitaine entra. Il était en petite tenue d'officier d'ordonnance, les épaules couvertes du caban militaire, chaussé de grandes bottes à l'écuyère et sans épaulettes. Il était un peu pâle, mais

son visage bruni au soleil africain ne trahissait aucune émotion, et il salua la baronne avec cette courtoisie indifférente qui s'adresse à la femme qu'on voit pour la première fois. Dieu sans doute avait eu pitié de Marthe, et il exauça sa prière, car, en ce moment suprême, elle fut impassible et forte et domina son émotion si parfaitement que l'œil le plus exercé n'aurait pu dire avec assurance que cet homme à qui elle rendait son salut n'était point un inconnu pour elle.

— Madame la baronne, dit le général, permettez-moi de vous présenter le capitaine Lemblin, mon officier d'ordonnance.

Hector s'inclina une seconde fois.

— Eh bien ! capitaine, êtes-vous prêt ? continua le général.

— Oui, mon général.

— Vous déjeunerez avec moi lestement, car il faut que dans une heure nous soyons en voiture.

En ce moment un valet qui venait demander quelques ordres au général détourna son attention une seconde et permit à Hector de s'approcher de la baronne et de lui dire tout bas : — Pardonnez-moi, je m'éloigne de vous à jamais... Adieu, madame, vous êtes obéie.

Une heure après le général baron de Ruvigny embrassait tendrement sa jeune femme, essuyait une larme furtive et montait en voiture avec le capitaine Hector Lemblin. Puis la chaise de poste s'ébranlait et sortait au galop de la cour de l'hôtel.

Marthe avait été forte jusqu'au bout. Elle n'avait ni pâli ni tremblé pendant cette heure terrible; mais, lorsqu'elle se trouva seule enfin, alors son énergie factice l'abandonna; elle éclata en sanglots, se mit à genoux, éleva ses mains suppliantes, et sa prière fut si ardente que l'ange qui préside au repentir laissa tomber sur elle, du haut du ciel, une larme de compassion.

XIII

Près d'un mois après les événements que nous venons de raconter, un corps d'armée français se dirigeait vers un des points les plus déserts de l'Atlas; à la suite de ce corps marchait le général baron de Ruvigny.

Après trois nuits et trois jours de marche, cette troupe s'arrêta dans une petite vallée dont la situation permettait d'établir et de fortifier un camp. Le colonel avait ordre de ne pas aller plus loin, mais d'envoyer en avant une centaine de cavaliers chargés d'observer exactement les dispositions de l'ennemi.

Ces mesures une fois prises, le général descendit de cheval et se retira enfin dans sa tente pour s'y concerter avec son état-major sur le choix de l'officier qui devait commander le détachement. Ce choix était difficile, car il fallait trouver un homme qui eût une connaissance exacte du pays, parlât la langue arabe, ce qui était fort rare à

l'origine de la conquête, et fût d'une bravoure assez aventureuse pour tout risquer. Un seul officier réunissait toutes ces qualités, c'était le capitaine Hector Lemblin, qui avait été prisonnier chez les Arabes pendant plusieurs mois. Le général le manda auprès de lui : — Capitaine, lui dit-il, vous allez prendre le commandement d'un escadron de chasseurs. Voici vos instructions que vous suivrez rigoureusement. Mais, quand on part pour une expédition comme celle que je vous confie, si brave qu'on soit, on peut éprouver l'impérieux besoin d'avoir une dernière fois des nouvelles des siens.

Hector tressaillit.

— Ces dépêches d'Alger m'apportent les lettres de France arrivées par le dernier paquebot. Peut-être y en a-t-il pour vous, capitaine.

— Je ne crois pas, mon général.

— Pourquoi ?

— Je n'ai plus que des parents éloignés.

— Comment ! pas un ami... Pas une amie ?

Et le général ouvrit un volumineux sac de cuir, et d'une main rapide il éparpilla toutes les lettres, lisant à la hâte chaque suscription, et faisant ainsi la besogne d'un vaguemestre.

— Tenez, dit-il tout à coup, vous vous trompiez, capitaine...

Et il tendit à Hector une lettre dont l'écriture ronde et tremblante lui était inconnue. Hector fut persuadé d'abord de n'avoir jamais vu cette écriture, mais il tressaillit

et fut en proie soudain à un de ces pressentiments mystérieux dont la cause demeurera éternellement inexplicable. Avec cet instinct du cœur qui n'abandonne jamais ceux qui aiment, le capitaine avait deviné que cette lettre venait de Marthe. Et telle était la puissance de concentration que cet homme avait sur lui-même, qu'il prit la lettre sans l'ouvrir et répondit au général avec insouciance : — Je sais ce que c'est.

Le capitaine s'inclina et passa dans la tente voisine. Alors, devenu pâle et frissonnant, Hector, jusque-là impassible, ouvrit cette lettre d'une main fébrile. Son cœur ne l'avait point trompé, c'était une lettre de Marthe, qui avait habilement déguisé son écriture. Palpitant et la sueur au front, le capitaine lut les lignes suivantes tracées d'une main tremblante et qui avait dû obéir à une terrible émotion :

« Hector, si vous ne me sauvez sur l'heure, je suis perdue. C'est la honte, le désespoir... la mort de mon vieux père... le déshonneur de ma sœur... le mépris du monde... l'enfer ! Hector ! Hector ! par pitié... au nom de Dieu, au nom de votre mère, sauvez-moi ! Je suis à demi folle de terreur, et je ne sais comment vous dire ce qui s'est passé là... il y a vingt-quatre heures.

» — Écoutez-moi, Hector. Hier, j'étais agenouillée et je priais Dieu comme je le prie tous les jours... Je priais pour lui... je priais pour vous, et je demandais au ciel la grâce d'effacer mon souvenir de votre cœur... Un homme se présenta. Il voulait me parler sur-le-champ. Je ne l'a-

vais jamais vu ; son aspect me parut repoussant. Il était vêtu avec décence, il avait les manières du monde et il me salua avec respect... Et pourtant j'eus froid au cœur en le regardant, et il me sembla voir un reptile.

» — Que voulez-vous, monsieur ? lui demandai-je avec effroi.

» — Une demi-heure d'entretien avec vous, madame.

» — Mais je ne vous connais pas...

» — Moi non plus, madame, mais vous connaissez sans doute cette écriture.

» Et cet homme mit sous mes yeux ma lettre, la seule que je vous aie écrite, cette lettre trempée de mes larmes, dans laquelle je vous demandais à genoux de m'oublier ; et tandis que je le regardais avec égarement, me demandant si je n'étais pas le jouet d'un horrible rêve, il ajouta :

» Cette lettre, madame, le capitaine Lemblin ne l'a point emportée avec lui, car il pourrait être tué : il l'a soigneusement enfermée dans une cassette laissée par lui rue de la Victoire, et c'est dans cette cassette, dont on a forcé la triple serrure, qu'elle a été volée.

» J'écoutais cet homme comme un condamné doit écouter son arrêt de mort, et je ne trouvais ni un mot, ni un geste... J'avais l'immobilité d'une statue.

» — Madame, continua-t-il, Paris est la ville aux cent mille industries, moi je suis trouveur de lettres compromettantes. La profession est assez lucrative.

» Je devinai cet homme, et je crus qu'il voulait me vendre cette lettre pour quelque somme misérable. Je

pris sur la cheminée une bourse pleine d'or et je la lui jetai.

» Il se mit à rire, et son rire m'arracha un cri d'épouvante. — Madame la baronne plaisante sans doute, me dit-il avec calme. Une lettre pareille a une valeur incalculable.

» — Incalculable ! exclamai-je au comble de la stupeur.

» — Bien certainement, poursuivit-il avec un sang-froid féroce, le général baron de Ruvigny la payerait cette somme, mais elle coûtera moins cher à madame la baronne.

» Alors cet homme a murmuré un chiffre à mon oreille... un chiffre exorbitant. Hector... un chiffre que je n'ose écrire... Où prendre cet argent ? J'ai cru qu'il était fou.

» — Je sais bien, me dit-il, que le denier est rond et qu'on ne le trouve pas du soir au lendemain, mais j'attendrai... madame la baronne a quinze jours entiers devant elle. C'est aujourd'hui le 10 du mois. J'aurai l'honneur de me présenter chez madame la baronne le 25, à midi précis.

» Si, à cette date, madame la baronne n'avait pu réunir cette somme, un de mes associés partirait le soir même pour l'Algérie, où il négocierait cette affaire avec le général baron de Ruvigny lui-même.

» Et cet homme m'a laissée folle, désespérée, Hector, et ce n'a été que longtemps après son départ que j'ai pu envisager mon horrible situation.

» Où prendre cette somme? à qui la demander? J'ai vingt-cinq mille francs de diamants une dizaine de mille francs qui restent de la pension trimestrielle que me fait le général... Sous quel prétexte en emprunter? Il me faudrait l'autorisation de mon mari... et je ne l'ai pas... Mon père est parti pour Bellevue il y a deux jours. Et puis comment lui dire : J'ai besoin de cent mille francs! Il n'y a que vous, Hector, qui puissiez me sauver... Venez, accourez... ne perdez pas une heure... Cet homme tiendra parole.

» Ma tête s'égare... Hector, Hector, si vous n'accourez, je suis perdue! Et mon père me maudira!... »

Là s'arrêtait la lettre de madame de Ruvigny, et cette lettre portait encore l'empreinte des larmes brûlantes dont elle l'avait arrosée.

Le capitaine demeura foudroyé et il se demanda, lui aussi, s'il n'était pas le jouet d'un horrible rêve. Mais cette lettre était là... il la tenait dans ses mains crispées et il la relisait...

— Oh! s'écria-t-il enfin, je la sauverai!

Il regarda la date de la lettre. Elle avait mis huit jours de Paris au camp. Le capitaine n'en avait plus que sept devant lui. Sept jours pour arriver à Paris, sept jours pour trouver cent mille francs!

Il était à vingt-cinq lieues de tout port; il fallait trois jours pour arriver à Marseille, deux pour aller de Marseille à Paris.

— J'arriverai! murmura-t-il, il faut que j'arrive à temps.

Mais alors Hector Lemblin se souvint qu'il n'avait pas le droit de partir sans demander un congé, et il comprit que, ce congé, le général ne le lui accorderait pas, à l'heure même d'une expédition, à la veille d'une bataille.

C'était à en devenir fou sur l'heure. En ce moment un cheval piaffait à l'entrée de la tente, c'était celui qu'il devait monter dans cette expédition dont il avait le commandement... et l'heure était venue, il fallait obéir au devoir, il fallait partir.

— Eh bien! murmura-t-il, je déserterais!

A ce mot terrible de désertion, le capitaine frissonna malgré lui. Déserter! c'est-à-dire abandonner son poste comme un lâche, tourner le dos à l'ennemi, déshonorer ses épaulettes, couvrir d'une tache indélébile, d'un stigmate éternel, cette vie de loyauté et de bravoure qui avait reçu le baptême du feu; mourir de la mort des traîtres après avoir subi le supplice sans nom de la dégradation... Il fallait que le capitaine se déshonorât ou qu'il laissât arriver cette lettre fatale qui serait l'arrêt de mort de Marthe de Chastenay.

— Qu'importe mon déshonneur, se dit-il avec toute l'exaltation de l'amour, qu'importe que je meure de la mort des traîtres, si elle doit être sauvée!

XIV

Dix minutes après, Hector Lemblin était à cheval et sortait du camp à la tête de l'escadron qu'il commandait. Il était nuit close, une de ces nuits africaines, splendides et sombres à la fois, scintillantes d'étoiles et sans lune, où l'on ne voit plus à une faible distance sur la terre, alors que le ciel est lumineux. La petite troupe s'engagea dans une vallée qui débouchait, après mille détours, dans une plaine immense. Pour fuir, le capitaine ne devait point attendre que la colonne eût atteint cette plaine. L'escadron chevauchait sur un rang de deux hommes, un lieutenant en tête. Hector était placé au dernier rang, côte-à-côte avec un sous-officier qui avait servi sous ses ordres, et un an auparavant, l'avait vu tomber percé de coups sur le champ de bataille. Tout à coup, au moment où la vallée formait un coude brusque derrière lequel tout l'escadron venait de disparaître, une inspiration traversa le cerveau d'Hector :

— Le soldat qui chevauche à côté de moi, se dit-il, dort déjà sur sa selle ; moi, je vais me laisser glisser de la mienne à terre. Mon cheval, comme tous les chevaux de cavalerie, continuera à marcher à côté du sien, peu soucieux de sentir les arçons vides. Quand le soldat s'é-

veillera, il donnera l'alarme et avouera qu'il s'est endormi. Alors on supposera que j'ai été saisi par le froid et que je suis tombé évanoui sur le bord du chemin, et l'on enverra à ma recherche. Et l'on ne me retrouvera plus, mais on croira que les Arabes m'ont assassiné et ont jeté mon corps dans une broussaille.

Et Hector se laissa glisser à terre, et il arriva ce qu'il avait prévu : son cheval continua sa route côte-à-côte avec le cheval du soldat. Le capitaine avait, on le sait, une connaissance parfaite du pays. Il savait qu'à trois lieues de là, dans les montagnes, il trouverait une tribu d'Arabes nomades campée auprès d'une fontaine, et il se dirigea vers leur douar, à pied, se glissant de broussaille en broussaille et s'arrêtant au moindre bruit. Ce n'étaient plus les Arabes qu'il redoutait, mais bien un soldat français qui eût pu le rencontrer. Au point du jour, il atteignit le douar. Un Arabe en sentinelle le coucha en joue :

— Arrête ! lui cria-t-il en langue arabe, je suis un ami et je suis seul.

L'Arabe abaissa le canon de son fusil et le capitaine jeta son sabre. Cette démonstration était suffisante pour lui permettre d'arriver au douar sans recevoir une balle en pleine poitrine.

Hector savait qu'un homme est sacré pour un Arabe du moment où il a le pied dans sa tente. Il pénétra donc dans celle du chef de la tribu, qu'il trouva fourbissant ses armes, et il lui dit :

— Je viens me mettre à ta discrétion et j'ai foi en toi.

— Parle, répondit le chef. Si tu as faim, voilà du couscous; si tu as soif, voilà du lait de chèvre.

L'Arabe est d'une grande loyauté chaque fois qu'on s'adresse à son imagination et à son cœur.

— J'ai un plus grand service à te demander, lui dit Hector. Il faut que tu me procures le moyen d'aller fermer les yeux de mon père qui se meurt en appelant son fils.

— Où est ton père?

— En France.

— Alors pourquoi n'as-tu pas pris la route ordinaire et ne t'es-tu pas adressé aux tiens?

— Parce que mon chef, dit Hector, m'a refusé la permission de quitter mes compagnons d'armes. Il me faut un cheval, un burnous comme en portent les tiens. Je te payerai tout cela.

Hector avait sur lui deux cents louis renfermés dans une ceinture de cuir. Il en donna dix au chef arabe ébloui et lui acheta un cheval et un costume d'indigène. Deux jours après, le capitaine Hector Lemblin, déguisé en Arabe soumis, arrivait au petit port de Bougie et s'embarquait sur une felouque maltaise allant à Marseille. Mais les vents étaient contraires, la felouque était mauvaise voilière, une tempête retarda sa marche, et ce ne fut que le 23 au soir qu'elle entra dans le port de Marseille. C'était un jour de perdu. Il était impossible de franchir en vingt-quatre heures les deux cents lieues qui le séparaient encore de Paris. Mais il espéra que le misé-

nable possesseur de la terrible lettre attendrait un jour de plus, et dans ce cas, il avait le temps d'arriver. Il repartit, et cinquante heures après il entra rue Babylone chez la baronne...

Il était dix heures du soir, et c'était le 25 du mois. Marthe était seule, couchée sur un canapé, et dans une prostration terrible qui lui permit à peine de reconnaître Hector lorsqu'il parut à ses yeux.

— Me voilà ! s'écria-t-il ; Marthe, vous êtes sauvée !

Elle secoua la tête avec un calme qui épouvanta le capitaine.

— Non, dit-elle, il est trop tard ! je suis perdue !

— Trop tard !

Et ces mots s'échappèrent de la gorge d'Hector comme un rugissement.

— Oui, reprit-elle, il est trop tard... il est venu... Ce matin... je vous attendais encore... Je l'ai supplié, cet homme... je me suis mise à ses genoux... j'ai pris ses mains... Comprenez-vous, Hector ? moi, prendre les mains de ce misérable... Il a été inflexible... Il a été inflexible ! Adieu, madame, m'a-t-il dit... Adieu, je pars pour Alger dans une heure. « Alors, acheva Marthe mourante, je suis devenue folle ! »

Un éclair de fureur jaillit des yeux du capitaine.

— Eh bien ! s'écria-t-il, je le rattraperai en route, Dieu me donnera des ailes... et, s'il arrivait avant moi, j'aurais le temps de le tuer avant qu'il remette la fatale let-

tre... Oh ! je le reconnaitrai rien qu'à le voir, cet homme que je n'ai jamais vu !

Et le capitaine laissa Marthe sans avoir même songé à lui serrer la main, et il sortit ivre de fureur. Il avait renvoyé sa chaise de poste pour pénétrer dans l'hôtel comme un simple visiteur, et il fut obligé de s'en aller à pied jusqu'au quai.

A dix heures du soir, la rue de Babylone est déserte et sombre. Hector se prit à courir, et tout en courant il réfléchit, avec ce calme subit qui naît de la surexcitation des facultés mentales, à son horrible situation.

Il lui fallait retourner en Afrique sur-le-champ, rejoindre le général qui, à cette heure, le tenait infailliblement pour déserteur, empêcher qu'un inconnu arrivât jusqu'à lui, en admettant que cet inconnu n'eût pas fait plus grande diligence que lui-même, — et, dans ce dernier et terrible cas, n'était-ce point la mort sans profit pour Marthe qu'il allait chercher ?

Tout à coup Hector heurta violemment un homme qui marchait en sens inverse et rasait le mur.

— Imbécile ! dit brutalement le passant.

— Imbécile vous-même ! répondit Hector furieux.

Mais le passant lui saisit le bras et lui dit : — Vous m'insultez, monsieur !

— C'est possible ! mais laissez-moi. Je n'ai pas le temps, je suis pressé.

— Monsieur, répliqua froidement l'inconnu, vous m'a-

vez heurté et vous aurez bien le temps de me faire des excuses.

— Des excuses!

— Ou je vous tiens pour un lâche!

Et le passant serrait avec violence le bras d'Hector.

— Monsieur, dit le capitaine, laissez-moi, et si j'en avais le temps, je vous corrigerais de votre insolence.

— Ah! ricana l'inconnu, vous le prenez sur ce ton! eh bien! en ce cas, je vous tiens pour un lâche jusqu'à ce que vous m'ayez rendu raison. Moi aussi je suis militaire.

Hector frissonna. Se battre, c'était perdre un temps qui ne lui appartenait plus, s'exposer à être tué... et alors qui sauverait Marthe? Il prit à son tour le bras du passant, l'entraîna sous un réverbère et lui dit : — Monsieur, regardez-moi en face. Ai-je l'air d'un lâche?

— Non.

— Cependant je ne puis me battre avec vous.

— Ah! ah! et pourquoi?

— Ma vie n'est plus à moi.

— A qui donc est-elle?

— A une femme que j'aime.

— Monsieur est marié? — ricana le passant.

Hector regardait, lui aussi, son agresseur, et il tressaillit en voyant un homme déjà mûr, au sourire froid et railleur, à l'œil étincelant. Cet homme était vêtu de noir, et de sa boutonnière sortait la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

— Monsieur, dit-il, me donneriez-vous votre parole que rien de ce que je vais vous dire ne sortira jamais de votre bouche? A ce prix seul je puis vous prouver que je ne suis point un lâche et vous expliquer pourquoi il m'est impossible de me battre.

— Je vous la donne, parlez.

— Votre nom, monsieur?

— Le colonel Léon, officier démissionnaire.

— Eh bien! monsieur, dit Hector, je sors de chez une femme dont j'ai été aimé. Une lettre de cette femme qui m'était adressée est tombée aux mains d'un misérable qui a voulu la lui vendre une somme énorme. Elle a demandé un délai et m'a écrit. Cette lettre m'est arrivée en Afrique, en pleine expédition, à la veille d'une bataille. J'ai déserté, déshonoré mes épaulettes, franchi une distance de cinq cents lieues sans m'arrêter, et je suis arrivé trop tard. Le délai était expiré depuis quelques heures, et je vais repartir sur-le-champ pour rejoindre le misérable qui porte la lettre au mari de cette femme.

Le colonel avait écouté froidement le récit d'Hector.

— Monsieur, lui dit-il, vous n'arriverez pas à temps, vous êtes déjà porté comme déserteur, et, en admettant que vous ne soyez point arrêté en France, vous le serez en mettant le pied sur la terre d'Afrique.

Hector frissonna.

— Donc la lettre arrivera. Cependant vous avez bien fait de me heurter d'abord et de me confier ensuite votre secret.

— Pourquoi?

— Parce que je puis vous sauver, vous et *elle*.

L'accent du colonel était calme et annonçait une conviction profonde.

— Vous! s'écria Hector. Qui donc êtes-vous?

— Je vous l'ai dit : on me nomme le colonel Léon, voilà tout.

— Mais ce que vous me promettez est impossible!

— Si vous voulez vous assurer du contraire, je suis à vos ordres.

— Parlez donc, alors!

Le colonel tira sa montre : — Il est près de onze heures, dit-il; retournez chez la personne que vous venez de quitter et dites-lui qu'elle est sauvée. Puis, à minuit, soyez au bal de l'Opéra, en domino, avec un nœud de rubans verts sur l'épaule. Là vous saurez comment je puis tenir ma promesse.

— Monsieur, murmura Hector frissonnant, savez-vous que vous commettriez la lâcheté la plus inouïe en vous raillant de moi?

Le moment était solennel, le visage du colonel grave et digne.

Hector demeura convaincu.

XV

Ce fut à la suite de cette rencontre que le capitaine Hector Lemblin se trouva au bal de l'Opéra en domino avec un nœud de rubans verts sur l'épaule, et qu'il assista à la réunion des compagnons de l'épée, où il prêta entre les mains du colonel Léon le serment qui le liait, à la vie à la mort, aux terribles statuts de l'association.

. ;

Maintenant, pour suivre les événements de cette histoire, il nous faut nous transporter en Afrique un mois plus tard.

La nuit descendait des hauteurs de l'Atlas sur ce sol africain où déjà tant de noble sang avait été répandu ; les sentinelles et les vedettes avaient repris leur poste nocturne, les soldats dormaient tout vêtus sous la tente, et le plus profond silence régnait dans le camp. Le général était seul ; il était seul et triste, le front pensif et incliné sur sa poitrine, assis devant une table sur laquelle était déroulée une carte de sa campagne récemment dressée par le génie. Mais ses yeux avaient depuis longtemps cessé de la voir ; la pensée du général, abandonnant la terre d'Afrique, s'était laissé emporter, sur l'aile du rêve, au delà des mers, là où se déroulait l'horizon brumeux de la

patrie. A cette heure, les yeux demi-clos dans cette pénombre de la tente à peine éclairée, M. de Ruvigny se transportait mentalement en France et semblait y récapituler les trois derniers mois de son existence avec une amère volupté.

D'abord, le vieux soldat revoyait en Bourgogne, à Bellevue, ce joli petit castel bâti à mi-côte sur le bord de l'Yonne; là il était assis entre un vieillard et une jeune fille, et la jeune fille lui souriait de ce sourire mélancolique qui gagne les cœurs, et son âme, endurcie aux âpres émotions de la guerre, tressaillait d'une émotion inconnue.

Puis la pensée du général, franchissant l'espace, s'arrêta en Normandie, dans ce manoir sombre et triste, perdu au bord des falaises, entre la mer infinie et ces vastes plaines monotones où poussent des pommiers sous un ciel toujours nuageux et grisâtre.

Là il revoyait la jeune fille, toujours mélancolique, toujours rêveuse, et il attribuait cette tristesse et cette rêverie à ces premiers chagrins de la femme pour qui un mari remplace tout à coup les visages depuis longtemps aimés de la famille.

Et le général se souvenait cependant qu'il l'avait vue pâlir d'émotion lorsqu'il lui annonça son prochain départ, et à ce souvenir son cœur battait à rompre.

Puis encore, abandonnant le sol de la Neustrie brumeuse, M. de Ruvigny se reportait alors à Paris, à Paris, la ville du tourbillon, des plaisirs, la Babylone moderne

où les plus saintes choses trouvent des insulteurs ; à Paris, le géant de boue et d'airain où le vice et la vertu se coudoient sans relâche et où la séduction emprunte des formes infinies.

Le général voyait le petit hôtel qu'il avait restauré, meublé, orné tout exprès pour sa jeune femme, ainsi que l'alcyon se dépouille parfois de son plumage pour construire le nid de sa blanche fiancée ; et il frémissait, agité d'un trouble inconnu. Cet hôtel était illuminé pour une fête ; dans la cour se pressaient des équipages armoriés et un monde de laquais ; au premier étage, la foule élégante dansait, peuple choisi, vêtu de velours et de soie, dont Marthe était la reine. Et, comme toute reine a une cour, le général voyait papillonner autour d'elle un essaim de jeunes gens au langage emmiellé de mille flatteries, loups affamés rôdant autour de la maison qui gardait l'honneur du soldat. Et alors il lui montait un flot de sang au cœur, et cet homme, qui s'était battu tout le jour, qui avait passé la journée à cheval et qui se mourait de solitude, aurait voulu franchir l'espace et pénétrer chez sa femme. Le général était jaloux, non qu'il doutât de la vertu de Marthe, mais parce qu'il avait quarante-cinq ans et qu'elle en comptait dix-neuf à peine.

Le baron de Flars-Ruvigny s'était pris à aimer sa jeune femme comme aiment ces hommes dont le cerveau s'est échauffé longtemps au soleil des tropiques, dont le cœur longtemps vierge ne s'éprit jusqu'alors que de gloire et qui songent à s'agenouiller caressants et soumis, eux les

rudes et les forts, devant une petite fille frêle et blonde comme un rêve.

Un léger bruit se fit à l'entrée de la tente, et M. de Ruvigny leva la tête.

— Général... dit un jeune officier en saluant.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? répondit brusquement Ruvigny.

— Un peloton de chasseurs s'est emparé d'un douar et y a fait quelques prisonniers.

— Très-bien ! où sont-ils ?

— Au camp, mon général. Mais ceci est de peu d'importance. Un des Arabes prisonniers s'est mis à causer en route avec le lieutenant qui commandait le peloton et qui sait assez bien l'arabe, et il lui a donné un renseignement fort singulier et qui paraît se rattacher à la mystérieuse disparition du capitaine Lemblin.

A ce nom M. de Ruvigny tressaillit.

— Comment ! dit-il, cet Arabe saurait ce qu'est devenu ce malheureux capitaine ?

— Oui, mon général, selon toute apparence, du moins.

— Le capitaine était un officier d'élite, poursuivit le général ; les hommes qu'il commandait l'ont vu fermer la marche à l'entrée du défilé où sa troupe s'était engagée. Le cavalier qui marchait à côté de lui s'est endormi, et, quand il s'est éveillé, le capitaine n'était plus là et la selle de son cheval était vide, car le cheval n'avait point quitté le rang. Qu'est-il devenu ? S'est-il endormi pour

tomber derrière quelques broussailles où les Arabes l'ont massacré ?

L'aide de camp regarda le général.

— Voyons, dit M. de Ruvigny, devenant attentif, qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Si l'on s'en rapporte aux dates données par l'Arabe, un officier français s'est présenté au douar dont cet Arabe était le chef. L'officier était seul, à pied, et paraissait exténué de fatigue. Il a invoqué l'hospitalité arabe, se plaçant sous la sauvegarde du chef, puis il lui a demandé des vêtements qu'il a payés, et, à l'aide de ce déguisement, il a continué son chemin vers la mer. L'Arabe prétend qu'il s'est embarqué pour la France.

— C'est impossible ! s'écria le général.

L'aide de camp se tut.

— Envoyez-moi cet Arabe, continua M. de Ruvigny.

L'aide de camp s'inclina, et il s'apprêtait à obéir, lorsqu'un nouveau personnage parut sur le seuil de la tente.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, portant toute sa barbe et revêtu d'un uniforme de fantaisie adopté en Afrique par les touristes qu'une mission scientifique attachait momentanément à l'armée.

— Pardon, mon général, dit cet homme en saluant militairement.

M. de Ruvigny rendit le salut, lui fit signe d'entrer et le considéra avec une sorte de curiosité. Il ne l'avait jamais vu.

— Que désirez-vous, monsieur ? lui dit-il.

— Mon général, répondit l'inconnu, je puis vous donner des nouvelles du capitaine Lemblin.

Le général fit un soubresaut.

— Encore ! dit-il. Alors vous allez démentir un bruit calomniateur, n'est-ce pas ? Dites-moi qu'il est mort... que les Arabes l'ont assassiné... dites-moi enfin, monsieur, que le capitaine n'a pu désert.

— Mon général, dit l'inconnu, voulez-vous m'accorder un entretien seul à seul ?

M. de Ruvigny fit un signe, l'aide de camp sortit, recommandant au factionnaire placé à l'entrée de la tente de n'y laisser entrer personne.

Alors l'inconnu s'assit avec une familiarité qui blessa le général, et un de ces sourires où se trahit l'importance qu'un homme est sûr d'avoir, glissa sur ses lèvres.

— Général, les confidences que j'ai à vous faire sont d'une telle gravité, que je suis obligé de vous demander votre parole d'honneur.

— A quel propos ? interrogea le général.

— Vous me renverrez sain et sauf quoi qu'il arrive.

— Je vous en donne ma parole, répondit le général, qui fronçait le sourcil malgré lui et se demandait quelle infamie cet homme lui allait apprendre.

— Bien ! dit l'inconnu.

Et il prit la pose d'un narrateur qui cherche ses aises et continua : — Le capitaine Lemblin n'est pas mort, général.

— Que dites-vous, monsieur ?

— Le capitaine a déserté.

— C'est impossible.

— Rien n'est plus vrai, général.

— Monsieur, il me faut une preuve...

— Vous l'aurez, général, si vous voulez m'écouter.

— Parlez, monsieur.

— Le capitaine a déserté, parce qu'un motif impérieux l'appelait en France et que ses heures étaient comptées.

Une profonde surprise à ces derniers mots s'était manifestée sur le visage de M. de Ruvigny.

— Hector Lemblin, continua l'inconnu, avait laissé en France une de ces affections qui dominant la vie entière d'un homme, et pour lesquelles on sacrifie tout, devoir, famille, patrie.

— Après, monsieur ! fit le général agité d'un vague pressentiment.

— Cette femme s'est trouvée en péril, elle a écrit au capitaine.

— Ah ! fit M. de Ruvigny, qu'un souvenir assiégea soudain... une lettre arrivée au camp une heure avant son départ.

— Précisément.

— Je comprends à présent cette fuite, monsieur. Mais d'où savez-vous cela ? Êtes-vous un ami du capitaine et venez-vous vous adresser à ma loyauté pour essayer de le sauver du triste sort qui l'attend ?

L'inconnu hocha la tête et le général tressaillit en voyant errer sur ses lèvres un sourire railleur : — Mon-

sieur, dit-il, le capitaine Lemblin m'a fait subir une de ces injures que des torrents de sang sont impuissants à laver, et je me suis juré de faire de son honneur ce qu'il avait fait du mien. Vous voyez donc bien que je ne veux pas le sauver.

— Que voulez-vous donc alors ? fit le général, dont le front irrité se plissa.

— Peu m'importe, général, l'opinion que vous aurez de moi : je me venge.

— Après ? fit sèchement M. de Ruvigny.

— J'avais calculé, poursuivit froidement l'inconnu, que si la femme qu'il aimait l'appelait à son secours, il quitterait tout... et je suis parvenu à soustraire à mon ennemi la seule lettre que cette femme imprudente lui ait écrite.

— Infamie ! murmura le général.

— Je me venge, répondit le narrateur avec calme.

Le général attacha un regard chargé de mépris sur son interlocuteur.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez sagement fait en me demandant tout à l'heure ma parole que je vous renverrais d'ici sain et sauf.

L'inconnu haussa les épaules.

— Car, dit le général avec un dédain glacial, je vous aurais fait fusiller sur-le-champ dans un coin du camp.

L'inconnu sourit en homme à qui les menaces sont indifférentes et qui les a même prévues.

— Mais, reprit le général, ce que je ne comprends pas, c'est que vous veniez me raconter cette histoire, à moi !

— Peut-être vous intéresse-t-elle ?

— Oh ! médiocrement... je vous jure.

Cependant M. de Ruvigny éprouva comme un frisson de peur, lui, l'aventureux et le brave ! en voyant cet homme le regarder fixement et lui dire : — Vrai ? vous croyez que l'histoire du capitaine Lemblin ne vous intéresse pas ?

— Monsieur !

— Général, vous connaissez le mari.

— Moi ?

Et dans ce seul mot arraché par l'étonnement, il y eut comme une menace.

— Je vous l'ai dit, continua froidement l'inconnu, vous connaissez le mari, vous le connaissez très-intimement, et, puisque je dois lui remettre la lettre...

— Eh bien ! s'écria M. de Ruvigny avec une impatience fébrile, adressez-vous à lui.

— C'est ce que je fais, articula lentement l'inconnu.

Jamais les éclats de la foudre déchirant les nues, jamais un tremblement de terre ébranlant convulsivement le monde, jamais le Vésuve engloutissant deux villes sous des flots de lave ardente, n'eussent produit chez le général une sensation pareille à celle qu'il éprouva en entendant résonner ces cinq mots à son oreille :

« C'est ce que je fais, » avait dit l'inconnu.

Il était donc le mari.

Un moment il leva sur cet homme un regard hébété et privé d'intelligence, un moment il se crut le jouet d'un

rêve et regarda son interlocuteur comme un de ces personnages fantastiques, compagnons du cauchemar, qui s'asseoient la nuit à notre chevet et agitent notre sommeil.

Puis tout à coup il s'échappa comme un rugissement du fond de sa large poitrine, un éclair jaillit de ses yeux, et le général, se levant, saisit un pistolet, l'arma et le dirigea vers le front de l'inconnu.

— Monsieur, lui dit-il avec un calme à épouvanter les plus braves, je crois que je vais mentir à l'honneur et fouler aux pieds le serment que je vous ai fait tout à l'heure ; je crois que je vais vous tuer...

L'inconnu ne sourcilla point ; il prit dans sa poche un portefeuille, dans ce portefeuille une lettre, et la mit froidement sous les yeux du général. M. de Ruvigny laissa échapper son pistolet qui tomba sur le sol, et jeta un regard avide sur l'écriture.

Il jeta un cri rauque et profond, un cri de bête fauve qui ne trouve plus ses petits laissés le matin dans son antre, ce cri du naufragé que la lame va briser aux pointes d'un récif.

Et puis il lut cette lettre attentivement, avec un recueillement sinistre, semblant en épeler chaque mot. Il la lut d'un bout à l'autre, jusqu'à la signature, car l'imprudente jeune femme avait écrit son nom de Marthe tout au long, puis il lut l'adresse, cette adresse correcte et nette, adhérente à la lettre, preuve irrécusable que cette lettre était bien destinée au capitaine Hector Lemblin.

Alors M. de Ruvigny eut le vertige. Il se leva et se promena comme un tigre dans sa cage, enfonçant ses ongles crispés dans sa poitrine, le visage inondé d'une sueur glacée, les lèvres serrées convulsivement, les cheveux hérissés. Puis tout à coup il se tourna vers cet homme qui venait de laisser tomber la foudre sur sa tête, l'étreignit d'un regard brûlant de mépris et de haine, et, du geste, lui montrant la porte de la tente : — Sors ! lui dit-il, sors, misérable !

Cet homme au cœur d'acier que ses soldats surnommaient le lion tomba alors sur ses genoux, comme le condamné qui attend la mort ; deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux, et il murmura d'une voix étouffée : — Oh ! Marthe... Marthe... vous que j'aimais tant !...

XVI

[Oh ! les trois mortelles journées que celles qui s'écoulèrent alors pour le général, sur le pont de ce navire où, immobile, tourné vers l'horizon qui lui cachait la France, il promena son regard morne et désolé sur l'immensité des mers... Ce qu'il endura de tortures inouïes pendant ces trois jours d'inaction forcée, replié en lui-même, essayant de sourire aux indifférents qui l'entouraient de leur respect, et ne pouvant éloigner une heure de son

cerveau et de son cœur la pensée brûlante qui l'étreignait : ce qu'il souffrit est impossible à redire.

Cette vie à venir était désormais désolée et morne comme cette mer immense vers laquelle glissait le navire qu'il montait.

Un moment M. le baron de Ruvigny se repentit d'avoir quitté l'Afrique, où il eût pu se faire tuer à la première rencontre. Mais bientôt une pensée de vengeance domina celle-là : — Il me faut la vie de cet homme ! se dit-il.

Et, sous l'empire de ce désir ardent, M. de Ruvigny compta anxieusement les heures, les minutes, les secondes, durant cette mortelle traversée, et il espéra que le *Nestor*, — c'était le nom du navire, — entrerait dans le port de Marseille assez tôt pour qu'il lui fût possible de retirer ses passeports que, suivant l'usage, le capitaine doit envoyer, en jetant l'ancre, au commissariat de l'hôtel de ville, et repartir sur-le-champ ensuite.

Le général s'était trompé dans ses prévisions. Le *Nestor* arriva à Marseille un dimanche, jour où toutes les administrations sont fermées, et force lui fut de se résigner à ne partir pour Paris que le lendemain au matin. Il fit donc transporter son bagage à l'hôtel des Empereurs, le plus confortable de Marseille, et jeta un cri de surprise en se voyant aborder sur le seuil même par un visage de connaissance. C'était un homme de trente-cinq ans, vêtu en voyageur, et qui tendit la main au général.

— Comment ! dit-il, c'est vous, cher baron ?

— Le chevalier d'Asti ? fit le général.

— Lui-même, répondit le chevalier en s'inclinant.

Le chevalier, on s'en souvient, avait assisté au premier rendez-vous des sept compagnons de l'épée, et il faisait partie de la mystérieuse et terrible association. Le chevalier d'Asti et le général s'étaient beaucoup connus à Paris et en Nivernais, au temps où le premier voyait encore son parent, le marquis Flars-Montgory, lequel était voisin de terre d'un oncle du chevalier chez qui celui-ci avait passé son enfance. Dans l'état de prostration morale où se trouvait le général, il accueillit comme un bonheur sa rencontre avec le chevalier. Il allait donc pouvoir tromper sa douleur en échangeant quelques mots avec une de ces connaissances qui deviennent presque des amis quand on est loin de Paris.

— Où allez-vous? lui demanda-t-il.

— A Paris, général.

— D'où venez-vous donc?

— D'Italie.

Le général éprouva une sorte de satisfaction douloureuse en pensant que le chevalier ignorait peut-être son mariage, car il lui semblait que l'œil le plus indifférent allait lire son déshonneur écrit en lettres livides sur son front. Et, en effet, le chevalier eut la discrétion de ne point questionner M. de Ruvigny sur le motif qui le ramenait à Paris.

— Quand repartez-vous? lui demanda le général.

— Demain au matin, dans ma chaise de poste.

M. de Ruvigny tressaillit d'aise.

— Eh bien ! dit-il, vous me donnerez une place jusqu'à Paris ?

Le général avait horreur de l'isolement, car il sentait qu'il serait devenu fou de douleur, si la traversée d'Alger à Marseille eût duré huit jours, et il comptait comme un bonheur inespéré cette faveur du hasard qui lui donnait un compagnon de voyage jusqu'à Paris.

Le chevalier d'Asti et le général dînèrent ensemble. En dépit de ses habitudes aristocratiques, M. de Ruvigny essaya de chercher un oubli momentané au fond d'un verre à champagne, et il y réussit à moitié.

D'ailleurs, le chevalier était gai, railleur, sceptique, et, au contact de son esprit à double tranchant, le cœur le plus ulcéré puisait une certaine philosophie, au moins pour quelques secondes.

Que faire d'une longue soirée en province ? Cette question ainsi posée, M. d'Asti proposa au général de l'emmener au spectacle. On donnait ce soir-là *Semiramide*, avec des artistes italiens. Le général se laissa entraîner.

— J'ai fait retenir d'avance deux places à l'orchestre, assura le chevalier, pensant bien que vous m'accompagnerez. En parlant ainsi, le chevalier prit son chapeau et donna familièrement le bras au général, qu'il entraîna au grand théâtre.

Sur le trottoir, devant l'hôtel, un domestique avait mystérieusement salué M. d'Asti, lequel se pencha rapidement à son oreille.

— Au grand théâtre, murmura-t-il.

Tandis que le général et son guide descendaient cette longue rue, l'orgueil des Marseillais, le domestique la remonta en sens inverse et disparut bientôt à l'angle du cours Saint-Louis.

M. de Ruvigny s'en allait en trébuchant sous le poids de sa douleur ; il entra au spectacle et y gagna les places réservées de ce pas inégal et brusque d'un homme à qui les choses extérieures sont indifférentes et qu'étreint une préoccupation violente, et il promena sur la salle qui était comble, et sur la scène où en ce moment apparaissait presque toute la troupe, ce regard morne et sans rayon de l'homme replié en lui-même. Mais bientôt l'influence mystérieuse de la bonne musique agit sur ses nerfs tendus violemment, sur son esprit où semblait s'être abattu un épais brouillard, et M. de Ruvigny éprouva cette réaction douce et triste qui s'empare souvent, en pareille circonstance, des âmes les plus torturées. Insensiblement, M. de Ruvigny sentit quelques larmes errer dans ses yeux, son cœur battit à outrance, et il songea à Marthe... Et il la revit belle et pure... et il crut avoir fait un rêve...

Mais, tout à coup, un nom prononcé derrière lui, un nom jeté au vent négligemment, vint retentir à son oreille, et M. de Ruvigny se retourna violemment comme s'il eût été mordu au cœur, et il regarda les deux hommes placés derrière lui. De ces deux hommes, l'un pouvait avoir cinquante ans ; il était vêtu de noir, portait à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur,

et paraissait jeter sur la scène un regard distrait. L'autre avait vingt-huit ou trente ans ; il était fort pâle, et il sembla au général que chez lui les traits de l'homme cachaient à demi des traits enfantins qu'il avait vus jadis.

— Ainsi donc, demandait l'homme à la rosette tout en continuant à lorgner la première chanteuse, vous avez vu ce pauvre Lemblin !

C'était à ce nom de Lemblin que le général s'était retourné brusquement, tandis qu'un frisson de colère et de honte lui parcourait les veines.

— Je l'ai laissé à Paris l'homme le plus heureux du monde, répondit le jeune homme qui tenait les yeux baissés.

Le cœur du général battait à outrancé et il écoutait, la sueur au front. Quant à M. d'Asti, il lorgnait les belles dames dans la salle les yeux abrités sous les verres de sa jumelle d'écaille.

— Pauvre Hector Lemblin ! reprit l'homme à la rosette, si j'en crois vos assertions, il a fait une cruelle sottise.

Le général eut froid au cœur.

— Rien n'est plus vrai, dit alors le jeune homme.

Et il parlait plutôt du ton d'un écolier qui récite une leçon que de celui d'un homme qui raconte un événement quelconque.

Mais le général était trop ému pour s'en apercevoir.

— Ainsi il a déserté ?

— Parfaitement.

— Et il est venu à Paris ?

— Où une femme l'attendait, oui, colonel.

— Est-elle jolie?

— Je l'ai aperçue une fois.

Si l'orchestre eût fait silence en ce moment, on eût entendu les pulsations du cœur de M. de Ruvigny.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous?

— Je la trouve adorable.

— Savez-vous son nom?

A cette question le général eut le vertige. S'il eût été en uniforme, il eut passé son épée au travers du corps du jeune homme avant que le nom demandé fût sorti de ses lèvres.

— C'est la baronne de Ruvigny.

Au moment où le jeune homme prononçait ces derniers mots, la toile tombait, et le général se tournant vers lui, le saisissait par le bras en lui disant : — Monsieur, voulez-vous me suivre?

La pâleur nerveuse qui couvrait le front de M. de Ruvigny était terrible, et on eût deviné facilement qu'il était homme en ce moment à étouffer son interlocuteur, s'il eût refusé de le suivre.

Le jeune homme inclina la tête en signe d'assentiment et accompagna le général.

Tous deux, du reste, étaient suivis à distance, l'un par l'homme à la rosette, l'autre par le chevalier d'Asti, qui semblaient avoir deviné le rôle qu'ils auraient à jouer bientôt.

Alors le général entraîna son adversaire dans un coin.

— Monsieur, lui dit-il, vous possédez un secret qui, venu à mes oreilles, est un arrêt de mort.

Et de son gant le général le souffleta, puis il ajouta :
— Je me nomme le baron de Ruvigny.

— C'est bien, monsieur, — répondit l'inconnu pâle comme un spectre, à l'affront qu'il venait de recevoir, et reculant d'un pas : — A demain, sept heures précises, derrière le Jardin des Plantes, sur les bords du Jarret. Je suis l'insulté, je choisis l'épée.

Puis il jeta sa carte au pied du général, prit le bras de l'homme à la rosette, quitta le foyer et disparut.

Le général courut alors à d'Asti, après avoir ramassé la carte sans y jeter les yeux.

— Chevalier, dit-il, je me bats demain au matin, à sept heures, à l'épée et à mort. Vous êtes mon témoin. Ne me questionnez pas, ne me demandez rien... Il y a un secret terrible entre mon adversaire et moi.

Alors M. de Ruvigny jeta les yeux sur la carte de son adversaire et lut :

— Le marquis Gontran de Lacy.

— Gontran de Lacy ! s'écria-t-il, le fils de mon meilleur ami, le fils de l'homme à qui j'ai dû la vie trois fois... Oh !

Et le général pirouetta sur lui-même comme un homme frappé de la foudre, et il s'appuya sur M. d'Asti pour ne point tomber.

— Venez, murmura-t-il d'une voix étouffée, sortons... Je crois que je vais devenir fou !

XVII

Tandis que le général quittait le théâtre, donnant le bras au chevalier d'Asti, Gontran de Lacy, car c'était bien lui, s'éloignait également en compagnie du colonel Léon, qu'on a reconnu déjà sans doute.

Tous deux se dirigèrent par les rues Sainte et de Paradis jusqu'à un hôtel situé à l'angle du cours Bonaparte, dans lequel ils entrèrent.

Gontran se dirigea alors vers le premier étage, pénétra dans un appartement assez confortable qu'il occupait depuis le matin avec Léona, et s'arrêta dans un petit salon qui précédait sa chambre à coucher.

Léona, sur un signe de lui, passa dans cette dernière pièce et le laissa seul avec le colonel.

Gontran était fort pâle, son geste était convulsif, et son regard égaré disait les agitations terribles auxquelles il était en proie.

Le colonel était froid et calme comme un homme satisfait de lui-même. Il sifflotait même entre ses dents le final du dernier acte de *Semiramide*.

— Colonel, dit alors M. de Lacy en se jetant sur un sofa, savez-vous que nous avons fait là une chose infâme ?

— C'est un malheur...

Et le colonel haussa philosophiquement les épaules.

— Le tuer, poursuivit Gontran, n'est-ce pas insulter à la mémoire de mon père ?

— D'accord ! mais, continua froidement le colonel n'avez-vous pas remarqué que chaque fois que les beaux sentiments se mêlent au prosaïsme de notre existence, on ne fait que des sottises ?

— Eh bien ? fit Gontran.

— Eh bien ! mon cher, si vous vous laissez aller à des phrases sur l'amitié, le respect des aïeux, que sais-je ? vous finirez par avoir les larmes aux yeux, les larmes vous donneront mal aux nerfs, le mal aux nerfs vous empêchera de dormir, demain votre main tremblera, vous y verrez tout rouge, et vous vous ferez tuer. Voilà à quoi sert la poésie.

Et le colonel se prit à sourire.

— Ainsi, je me battraï ?

— Je l'imagine, à moins que vous ne vouliez garder sur votre joue d'abord l'empreinte du gant du général, et qu'ensuite vous ne préféreriez vous battre avec les six compagnons de l'épée.

— Oh ! infamie ! murmura Gontran à part lui.

— Mon pauvre cher, fit le colonel avec compassion, vous n'êtes pas encore un homme fort, et vous me paraissez bardé de scrupules et de préjugés ; cela s'en ira avec le temps, soyez-en sûr.

Gontran ne répondit pas ; il avait les yeux baissés comme un criminel qui écoute son arrêt de mort.

— En attendant, mon cher ami, continua le colonel, si vous m'en croyez, vous vous mettez au lit et dormirez, vous reposant sur moi du soin de vous éveiller. Je vais m'enquérir d'une paire d'épées et retenir une voiture. Bonne nuit et bonsoir.

Et le colonel sortit fredonnant toujours son ariette.

Gontran demeura longtemps immobile et comme frappé de stupeur. Il sentait enfin le poids terrible de cette association à laquelle il s'était livré pour reconquérir Léona, il comprenait maintenant qu'il avait échangé sa liberté contre un esclavage éternel et qu'il était devenu l'instrument de ses complices, comme ils avaient été les siens naguère. Quand le marquis entra dans sa chambre, il y trouva Léona debout, l'œil inquiet, le sourire d'amour aux lèvres.

— Mon Dieu ! dit-elle, qu'avez-vous donc ? vous êtes bien pâle ?

— Oui, dit-il d'un ton sec, je viens de faire un calcul.

— Un calcul ? fit-elle étonnée.

— Oui, j'ai calculé ce qu'allait me coûter l'amour que j'ai eu pour vous ; car ajouta-t-il avec un sourire convulsif et navré, je n'ai rien payé encore.

Et il tourna le dos à Léona frappée d'étonnement, et se jeta sur un canapé décidé à y dormir tout vêtu.

Il dormit, parce qu'un homme brave, fût-il depuis longtemps atteint de cruelles insomnies, dormirait quand même la veille d'une rencontre ; mais son sommeil fut lourd, agité, peuplé de visions sinistres, et entremêlé de

mots sans suite, de phrases entrecoupées, que Léona écouta, frémissante.

Il s'éveilla plusieurs fois et se rendormit ensuite ; enfin, au point du jour, le colonel frappa discrètement à la porte. Gontran se leva sur-le-champ, rassembla ses souvenirs en une seconde, eut horreur de lui-même et du rôle qu'il allait jouer, et, sous l'influence subite d'une héroïque pensée, il se dit : — Je me ferai tuer... c'est plus juste.

Puis il ouvrit au colonel.

— Comment ! lui dit celui-ci, vous ne vous êtes pas couché ? êtes-vous fou !

Gontran haussa les épaules.

— J'ai oublié de me déshabiller, dit-il.

— Sottise ! mon cher. Tenez, vous êtes pâle, vos nerfs sont agités. Cela pourrait vous coûter cher.

— Hé ! que m'importe !

— Bon ! dit le colonel avec flegme, ceci ne ferait point nos affaires.

Puis il reprit d'un ton plus doux et presque affectueux :
— Quand on est gentilhomme, mon cher, on va à un duel comme on va au bal, en habit de gala. Faites donc un peu de toilette, changez de linge, remplacez votre habit par une redingote, mettez un pantalon large et vos souliers les plus rompus. Les bottes ne valent rien sur le terrain. A propos, j'ai pris chez Zaoué d'excellentes épées. La garde en est bonne, elles sont fort légères ; essayez...

Et le colonel en tendit une à Gontran, qui la mania et

la fit siffler involontairement. Puis le marquis obéit au colonel, il changea de costume, et, quand il fut prêt, dans la conviction où il était qu'il ne la reverrait pas, il alla contempler Léona; elle dormait, et elle lui sembla plus belle que jamais. Gontran eut le vertige, et il sentit que l'amour de la vie lui revenait puissant et tenace, et il voulut vivre pour être aimé encore.

Le colonel le prit par le bras et ils sortirent sans bruit de l'appartement, si bien que Léona ne s'éveilla point.

Une voiture attendait dans la rue. Gontran et le colonel y montrèrent, cachèrent les épées sous l'un des coussins et dirent au cocher : — Au Jardin des Plantes !

Le fiacre partit et roula au grand trot à travers les rues désertes encore.

En dépit de la pureté ordinaire du ciel provençal, un brouillard gris rampait sur le sol, et il faisait un froid très-vif pour la saison. C'était une de ces journées par lesquelles le duel paraît incontestablement la chose la plus sotte et la plus ridicule du monde. On ne se bat bien qu'au soleil. Quand le fiacre s'arrêta devant le Jardin des Plantes, et que le colonel et Gontran en descendirent pour chercher les bords du Jarret, ce petit ruisseau qui est la seule rivière des Marseillais, Gontran éprouva un frisson de froid et s'enveloppa de son manteau.

— Bon ! lui dit le colonel, que sera-ce donc quand vous mettrez habit bas ?

Et il se prit à sourire.

— Vous savez bien, répondit Gontran en haussant les

épaules, que de telles plaisanteries ne sont pas faites pour moi. J'ai l'épiderme sensible au froid, voilà tout. Et puis, — ajouta-t-il avec un sourire triste, — je ne me suis jamais battu par un temps de brouillard.

— Toujours poète ! fit le colonel avec dédain.

Ils descendirent ainsi au bord de la rivière et y choisirent un emplacement convenable sur le sable. Bientôt après ils virent apparaître le général, accompagné du chevalier.

— Le chevalier est superbe dans son rôle, murmura tout bas le colonel. On dirait qu'il ne nous a jamais vus.

Le général était vêtu d'une redingote boutonnée militairement jusqu'au menton et d'un pantalon gris collant.

Sa démarche assurée et fière attestait qu'il avait retrouvé son calme habituel en face du péril.

Cependant il était fort pâle, et une tristesse profonde régnait sur son visage. Il salua le colonel et Gontran, puis, au lieu de demeurer en arrière, selon l'usage, tandis que les témoins s'entendraient entre eux, il alla droit au marquis et lui dit : — Êtes-vous bien, monsieur, le marquis Gontran de Lacy, fils du colonel de Lacy, qui commandait un régiment pendant la guerre d'Espagne ?

Gontran tressaillit et sa pâleur redoubla.

— Oui, répondit-il.

— Monsieur, reprit le général, votre père était mon ami intime, il m'a sauvé trois fois la vie sur le champ de bataille.

M. de Lacy souffrait mille morts en écoutant le général.

— Regardez-moi, monsieur, poursuivit M. de Ruvigny,

j'ai quarante-cinq ans, trente années de services, vingt campagnes, dix-huit blessures, et j'ai tué trois hommes en duel. Ai-je l'air d'un lâche ?

— Non, dit Gontran dont le cœur battait à rompre et qui sentait peser sur lui l'œil calme et dominateur du colonel.

— Eh bien ! reprit M. de Ruvigny, voulez-vous me jurer que vous ne prononcerez jamais de votre vie le nom que vous savez, accolé à celui de ce misérable Lemblin, et je vous fais sur-le-champ mes excuses... car, acheva le général avec émotion, je ne peux pourtant pas tuer le fils de mon ami.

Oh ! si le marquis de Lacy eût été libre, comme il se fût jeté aux genoux de cet homme si noble, si malheureux et si bon ! comme il eût pris ses deux mains dans les siennes en lui demandant pardon !... Mais Gontran ne s'appartenait plus, il était désormais le bras de l'association, et sa volonté n'avait aucun poids dans la balance où se pesait à cette heure la destinée du général. Saisi de vertige, Gontran détourna la tête et leva un œil suppliant vers le colonel.

Le colonel était calme, froid, impassible, et son regard disait éloquemment : — Vous vous battrez, il le faut ! vous l'avez juré !

Et Gontran répondit, sans oser regarder le général en face : — Monsieur vous m'avez frappé. Je n'accepterai vos excuses en aucun cas. Veuillez mettre l'épée à la main.

Un soupir sembla déchirer la poitrine du général,

puis il se tourna vers le chevalier, qui conservait l'attitude d'un témoin qui n'a à risquer que la vie d'un autre : — C'est la fatalité qui le veut ! murmura-t-il.

Et il s'éloigna de Gontran, qui lui-même se rapprocha du colonel et lui dit : — Cet homme que vous voulez tuer vaut mille fois votre capitaine Hector Lemblin.

— Bon ! répondit le colonel, je le sais bien ; mais le capitaine est des nôtres. Si le général était en son lieu et place, il vous faudrait bien tuer Lemblin sans scrupule.

Puis le colonel ajouta tout haut : — Messieurs, habit bas !

Tandis que les deux adversaires se déshabillaient, le chevalier et le colonel mesuraient les épées et les tiraient au sort. Le sort favorisa Gontran ; il devait se battre avec les épées prises chez Zaoué, et non avec celles du général.

— En garde !... Allez, messieurs !

Tels furent les deux signaux que le colonel prononça successivement, lorsque les deux adversaires furent prêts, et toujours de cette voix calme et pour ainsi dire métallique qui donnait à cet homme l'apparence d'une horloge dont tous les battements sont réguliers et prévus.

En mettant le fer à la main de Gontran, le colonel lui avait soufflé à l'oreille : — Si vous vous faisiez tuer, ce ne serait réellement pas la peine d'avoir reconquis Léona.

Ces mots exercèrent sur Gontran une influence magnétique ; entre lui et cet homme dont il allait verser le sang et qui avait été l'ami de son père, il vit se dresser l'image séduisante et fascinatrice de Léona. Il crut sentir son ré-

gard, ce regard noir et profond qui donnait le frisson de l'amour, peser sur lui, et il n'eut plus devant lui qu'un homme dont l'épée nue menaçait sa poitrine et qu'il devait tuer, s'il voulait encore et toujours vivre près de Léona.

Le général avait été dans sa première jeunesse, à cet âge de vingt-cinq ans qu'on nommerait volontiers l'âge des duels, une fine et vaillante lame que le mulâtre Saint-Georges n'eût point reniée pour élève.

Mais il y avait longtemps que de plus nobles travaux l'avaient fait renoncer à la salle d'armes, et qu'il avait abandonné cette lutte impie et obscure qu'on nomme le duel, pour les splendeurs glorieuses et les périls héroïques du champ de bataille.

Aussi ses muscles, son jarret, n'avaient-ils plus cette élasticité si nécessaire à l'escrime ; sa main, devenue lourde, était-elle paresseuse à la parade et lente à la riposte.

Et puis, si jamais un homme se battit un jour à contre-cœur, malgré lui, désolé d'avoir pour adversaire un enfant qu'il aimait, ce fut lui.

Toutes ces causes réunies devaient assurer à Gontran, dont la vie s'était écoulée tout entière dans les salles d'armes, une incontestable supériorité. Et cependant, tous deux ils hésitèrent longtemps à engager le fer très-avant. Leurs deux mains tremblaient, et l'on eût dit que leur cœur conduisait leur épée, tant la pointe de cette épée était irrésolue.

— Léona... murmura une seconde fois le colonel à l'oreille de Gontran.

Ce nom le galvanisa et fut comme l'arrêt de mort du général, qu'il pressa soudain avec vigueur, le forçant à rompre de plusieurs pas successivement et à se défendre avec la même énergie. Dès lors il s'opéra chez Gontran de Lacy ce phénomène assez ordinaire chez les hommes à tempérament ardent. Un flot de sang lui monta au cœur et injecta ses yeux ; le sentiment de l'épée se manifesta chez lui d'une façon terrible, et il devint furieux et oublia peut-être jusqu'au nom de son adversaire.

Ce fut alors pour les deux témoins un spectacle solennel et poignant que la lutte acharnée de ces deux hommes faits l'un et l'autre pour s'estimer et s'aimer, et dont l'un devait mourir sur l'heure, un de ces combats terribles qui émeuvent les plus braves lorsqu'ils ne sont que spectateurs.

Le général, lui aussi, avait oublié le nom de Gontran, et il ne voyait plus devant lui que l'homme qui avait prononcé le nom de sa femme et qui savait son déshonneur.

Ce fut un siècle qui dura dix minutes, et pendant lequel le fer froissant le fer, les haleines confondues, l'œil sur l'œil, les deux adversaires piétinèrent le sable autour d'eux, avançant et rompant tour à tour... Tout à coup, le général poussa un cri, et à ce cri l'épée échappa aux mains de Gontran. Le marquis vit alors M. de Ruvigny encore debout, mais immobile, pâle, et portant sa main

gauche à sa poitrine, tandis que le chevalier accourait vers lui et le soutenait.

— J'ai froid... murmura le général ; et il s'affaissa dans les bras du chevalier.

L'épée de Gontran avait touché le diaphragme et atteint mortellement M. le baron de Ruvigny. Alors le colonel s'approcha, donnant soudain à son visage une expression de tristesse et de douleur que les yeux mourants du général purent saisir encore.

— Chevalier... murmura M. de Ruvigny, s'adressant à M. d'Asti... Vous irez à Montgory... voir Flars, mon cousin...

— Oui, fit le chevalier d'un signe et feignant une vive douleur.

— Vous lui direz... Ruvigny est mort... Montgory n'a pas d'enfants... Flars doit-il donc s'éteindre?

Le général vomit une gorgée de sang, fit un signe d'adieu de la main, et ferma les yeux au milieu d'une violente et suprême convulsion. Le général était mort ! Alors le colonel et le chevalier se regardèrent.

— Bien ! chevalier, dit le colonel, vous êtes décidément un de ces hommes sur lesquels on peut compter.

— Je le sais, répondit le chevalier avec une cynique modestie.

— Je ne vois aucun inconvénient, poursuivit le colonel, à ce que vous accomplissiez la dernière volonté du général ; mais seulement, souvenez-vous que ce n'est pas le marquis Gontran de Lacy qui l'a tué.

— Qui donc, alors?

— Un officier obscur, le capitaine Lambert... Vous comprenez?

— Oui, dit froidement M. d'Asti.

Le colonel se retourna, et jeta alors les yeux sur Gontran.

Gontran était toujours debout, à la place même où son oreille avait été frappée par le cri de mort du général; il attachait un regard stupide sur son épée tombée à terre, et il ressemblait à cet assassin qui, saisi de remords à l'heure même de son crime, jette son poignard, détourne les yeux de sa victime expirante, et n'a plus ni la force ni la volonté de fuir.

— Cœur de lièvre! murmura le colonel en haussant les épaules.

XVIII

Il y avait quinze jours que M. le baron de Flars-Ruvigny, général de division, avait été tué en duel à Marseille par le marquis Gontran de Lacy.

Gontran était revenu à Paris, trainant après lui Léona et il s'était installé de nouveau dans ce petit appartement de la rue du Port-Mahon, où il avait vécu si heureux alors qu'il croyait en elle.

Les bizarreries, les mystères du cœur humain sont im-

pénétrables. Gontran avait joué son honneur, engagé sa liberté, tué le meilleur ami de son père, pour reconquérir cette femme... Il la voyait maintenant à ses pieds, les mains jointes, l'œil suppliant, mendiant un regard, un sourire, et Gontran tournait la tête avec horreur et dégoût.

M. de Lacy, en ramenant Léona rue du Port-Mahon, avait voulu se guérir de son fatal et honteux amour ; il ne s'était pas trompé. En se retrouvant dans cet appartement où tout lui rappelait un souvenir, Gontran avait sans cesse présents à l'esprit la trahison de Léona, le récit du colonel, et ces huit jours de délire furieux qui s'étaient écoulés pour lui après le départ du bandit Giuseppe et de l'aventurière. Il se prenait alors à la regarder avec cette répugnance mêlée de curiosité qu'on éprouve à sonder un abîme dont le brouillard avait longtemps dissimulé les profondeurs. Il étudiait cette perversité cachée sous la plus séduisante des enveloppes, et s'il n'était point encore rassasié de cette beauté souveraine, s'il était encore en proie à cette furie de l'amour où le cœur n'a déjà plus sa part, furie des sens et de l'imagination, du moins pressentait-il l'heure prochaine où Léona ne serait plus pour lui que ce jouet insignifiant qu'on repousse dédaigneusement du pied quand l'heure de la lassitude vient à sonner. D'ailleurs, en aimant le marquis, en se vouant à lui comme une esclave, Léona avait perdu ce regard dominateur qui jadis courbait Gontran à ses genoux ; cet éclair du génie du mal, le génie le plus

étincelant, sans contredit, qui éclairait son front naguère, s'était éteint ; ce sourire aigu et tranchant comme une lame de stylet, s'était effacé pour faire place au fade sourire de l'amour adorateur. Le charme fascinateur qui attachait Gontran aux pieds de son idole s'était rompu.

Le remords pénétrait peu à peu au fond du cœur de M. de Lacy, ce remords vengeur qui nous reproche d'avoir payé un si haut prix le bonheur qui se vulgarise et s'évanouit à nos yeux désenchantés. Pour racheter cette femme, qui maintenant commençait à lui devenir odieuse, il était descendu des sphères lumineuses et aristocratiques d'une noble vie jusque-là sans tache, aux bouges mystérieux d'une association dont le pied glissait, dans les ténèbres, sur la boue sanglante du crime ; il avait consenti à jouer une comédie infâme, un rôle de bandit ; il était devenu le complice et l'ami d'hommes qui tous avaient dans leur vie une heure ténébreuse, lui dont la loyale existence avait jusque-là pu défier le grand soleil de l'opinion publique ; il avait, enfin, trempé ses mains dans le sang du général...

Et, depuis ce jour, un spectre s'asseyait la nuit à son chevet, l'accompagnait en tous lieux, et semblait le flétrir d'un sourire de mépris en l'appelant assassin. Une fièvre ardente s'emparait parfois du marquis ; il cherchait un poignard, et la pensée de tuer Léona lui venait alors. Léona, qui ne le quittait jamais d'un pas, devinait sa résolution, et elle s'agenouillait devant lui : — Frappe ! disait-elle.

Gontran, désarmé, jetait le poignard loin de lui et cachait sa tête dans ses mains comme si le monde entier eût eu les yeux sur lui et eût pu voir le rouge de la honte monter à son front. L'existence de ces deux êtres, liés désormais l'un à l'autre par une fatalité terrible, était devenue intolérable pour Gontran, douloureuse et désespérée pour Léona. L'amour qui repose sur le mépris est une torture sans nom.

Et puis, de même que Léona avait eu horreur et dégoût du bandit Giuseppe devenant honnête homme et se prenant au sérieux, Gontran haussait les épaules de pitié en voyant Léona l'aimer éperdûment, dépouiller ce froid scepticisme qui naguère arquait railleusement ses lèvres, rejeter cette enveloppe de corruption mondaine, perdre insensiblement jusqu'aux derniers éclairs de ce génie du mal qui l'avait séduit avec tant de violence, lorsqu'il eut appris la fuite de ce monstre et son horrible histoire.

Le marquis sortait peu ; d'ordinaire rêveur et sombre, il demeurait assis en face de Léona comme le forçat évadé dédaigne de limer le dernier anneau de sa chaîne. Depuis leur retour, Léona ne s'était montrée nulle part, ni à l'Opéra, où elle avait une loge, ni à Longchamps, où les premières journées d'avril ramenaient le monde élégant.

Le bonheur inespéré pour elle, son rêve, eût été de sortir une heure, le soir, au bras de Gontran ; de faire avec lui un tour unique de boulevard, au milieu de cette foule bruyante parmi laquelle les heureux et les infortunés passent également inaperçus.

Mais elle n'osait demander à Gontran une pareille faveur, et Gontran paraissait peu disposé du reste à y consentir. S'il aimait encore Léona, il rougissait assez de ce funeste attachement pour ne le point vouloir étaler aux yeux du monde.

Du jour où il avait connu Léona, Gontran avait disparu pour la presque totalité de ses amis, de ses parents et de ses simples connaissances. A son premier retour d'Italie, il n'avait vu personne et s'était enfermé rue du Port-Mahon. On sait comment il était entré dans l'association du colonel et comment il avait derechef quitté Paris. Par conséquent, au moment où nous le trouvons installé de nouveau rue du Port-Mahon, Gontran n'était à Paris pour personne. Dans le monde aristocratique des rues de Varennes, de Grenelle et de Lille, mille bruits, plus ou moins vagues, couraient sur sa disparition. Où était-il ? Nul ne le savait au juste. — En Italie, disaient les uns, en Espagne, affirmaient les autres. Nul ne l'avait rencontré et ses traces étaient perdues pour les membres du jockey-club dont il était autrefois un des fidèles.

M. de Lacy était déchu à ses propres yeux, et il lui semblait que l'univers entier devait lire son déshonneur sur son front. Encore peu endurci au crime, il se cachait au lieu d'affronter le grand jour, et qui sait combien de temps il fût demeuré en cet état de prostration morale, si un événement nouveau n'eût surgi au milieu de son existence déjà torturée ? Un matin, on lui apporta le billet suivant :

« Mon cher marquis,

» Le principe réel, unique de la vie, c'est le mouvement. Le repos tue l'homme. Voici quinze grands jours que vous vous abandonnez au *far niente* de l'amour et que vous nous avez tous tellement oubliés que l'association paraît ne plus exister pour vous.

» Or, cher marquis, l'association existe, et elle a besoin de vous qui êtes un de ses membres les plus braves, les plus intelligents, j'espère dire bientôt les plus dévoués.

» Venez donc ce soir même, à six heures, partager le dîner d'un vieux garçon qui vous donnera ses instructions, et vous serre, en attendant, les deux mains.

» Colonel LÉON. »

La lettre échappa aux mains de Gontran :

— Encore ! murmura-t-il, encore un assassinat, un crime à commettre ! quelque vieil ami de mon père qu'on veut me faire tuer peut-être. Plutôt mourir.

.

Quand le marquis Gontran de Lacy se retrouva calme, il ne songeait plus à mourir... Il courba le front en homme vaincu et qui a fait le sacrifice de son honneur. Il appartenait désormais à l'association de l'Épée, corps et âme, et à six heures, il alla chez le colonel qui l'attendait.

Depuis que l'association des compagnons de l'Épée était fondée, le colonel Léon avait abandonné ce petit appartement situé dans une ruelle étroite où nous l'avons

vu recevoir pour la première fois les membres de cette association. Il avait éprouvé le besoin de placer sa vie privée au grand soleil, du moins en apparence, et il était venu occuper dans la rue du Helder un vaste et confortable appartement au premier étage.

Il reçut Gontran dans un joli fumoir décoré à l'orientale et garni d'un épais tapis de l'Inde, sur lequel traînait le tuyau flexible d'un houka. Le colonel semblait avoir dépouillé le vieil homme ; ce n'était plus ce grave et sévère personnage vêtu de noir qui créa l'association des compagnons de l'Épée, c'était un brave et bon homme tout guilleret, savourant la vie comme on hume une tasse de pur moka, trouvant tout pour le mieux dans le meilleur des mondes, et souriant comme Pangloss d'un bienveillant et naïf sourire qui rassura quelque peu M. de Lacy.

— Marquis, dit le colonel, voici le printemps, les brises de mai, les belles matinées du soleil, et, par un temps pareil, le séjour de Paris commence à n'être plus tenable. Pour mon compte, je n'entends plus sans émotion un claquement de fouet, un roulement de chaise de poste, et je voudrais bien être à votre place.

— Pourquoi ?

— Parce que vous allez, ce soir même, quitter cet ennuyeux Paris, déjà rempli de poussière, et courir à grandes guides sur une belle route bien ferrée. Le voyage, la nuit, est charmant, la rêverie qu'il procure délicieuse.

— Colonel, interrompit Gontran, j'aime peu les églo-

gues, et je vous serais reconnaissant de vouloir bien vous expliquer.

— Comment l'entendez-vous ?

— D'une façon fort simple. Pourquoi dois-je partir ? Où vais-je ?

— Vous allez en Nivernais. Vous irez à Clamecy, et de Clamecy vous vous ferez conduire à un petit village du nom de Saint-Pierre, où vous trouverez un des nôtres, le chevalier d'Asti.

— Quel crime faut-il donc encore commettre ?

— Ah ! cher, dit le colonel, vous avez l'esprit mal fait. Il n'est pas plus question de crime dans votre mission que dans celle d'un inspecteur d'une compagnie d'assurances. D'Asti est à la campagne, il s'ennuie à chasser tout seul, il souhaite fort un compagnon, et il a compté sur vous. Voilà tout.

— Allons donc ! fit Gontran, me prenez-vous pour un enfant ?

— Peut-être, reprit le colonel, vous chargera-t-il d'une mission délicate ; mais rassurez-vous, cette mission n'aura rien que d'agréable.

— Ah ! dit Gontran qui respira, vous me l'affirmez ?

— Parbleu ! croyez-vous donc que notre association ne procède jamais que par coups d'épée ? Des hommes forts comme nous, mon cher, doivent avoir plus d'une corde à leur arc.

— Mais enfin de quoi s'agit-il ?

— Dame! fit naïvement le colonel, c'est le secret de d'Asti.

— Monsieur le colonel est servi! dit une voix à l'entrée du fumoir.

— Venez diner, dit joyeusement le colonel. Votre chaise de poste viendra vous prendre à sept heures et demie.

— Comment! vous ne me donnerez pas le temps de rentrer chez moi?

— C'est inutile.

— Mais Léona?

— Eh bien! vous lui écrirez un mot en lui annonçant que vous faites un voyage de huit jours.

Les ordres du colonel étaient si formels que M. de Lacy fut contraint d'obéir. Il écrivit un mot à Léona pour lui annoncer son départ, et, à sept heures et demie, il monta en voiture, criant au postillon : — Route du Nivernais!

XIX

Deux jours après son départ de Paris, le marquis Gontran de Lacy atteignait la lisière des grandes forêts de cette partie du Nivernais qu'on nomme le Morvan. Le motif mystérieux de son voyage, motif qu'il ignorait encore et que le chevalier d'Asti lui devait seul expliquer, avait prédisposé le marquis à cette rêverie sombre qui s'empare souvent des voyageurs, quand une force incon-

nue les pousse vers un but ignoré. Gontran avait joué imprudemment le repos et le calme honneur de sa vie contre une passion que le temps eût suffi à arracher de son cœur; il avait vendu sa liberté au profit de son fol amour, et ce fol amour s'éteignait, et il devait demeurer esclave. Cette pensée terrible lui rappelait sans cesse qu'il était devenu un instrument aveugle dans les mains de cette association infâme où il était imprudemment entré.

« Le chevalier vous donnera vos instructions, » lui avait dit le colonel. Et Gontran s'était mis en route, et il avait fait soixante lieues en chaise de poste, seul avec lui-même, absorbé en sa noire mélancolie et jetant un triste regard çà et là, par les portières de sa berline, sur les sites mouvementés et changeants d'aspect qu'il traversait au galop.

La berline de voyage s'arrêta dans une petite sous-préfecture du département de la Nièvre qu'on appelle Clamecy et qui touche au Morvan. Là, le marquis devait monter à cheval pour se rendre à Saint-Pierre, le petit village où il devait attendre la visite du chevalier d'Asti. Gontran s'informa de la distance qui le séparait de Saint-Pierre.

— Monsieur, lui répondit-on, vous en êtes à six lieues. En plein jour, on peut faire le trajet en trois heures, pour peu qu'on ait un bon cheval; mais la nuit, c'est bien différent, et, à moins que vous ne preniez un guide qui vous conduise à travers les bois et vous fasse passer l'Yonne au bon endroit, vous courriez risque de vous perdre et d'errer à travers bois toute la nuit.

— Trouvez-moi un guide, dit Gontran.

— Monsieur, fit observer le maître de poste avec une politesse obséquieuse, ferait bien mieux d'attendre à demain au matin. Il a beaucoup plu ces jours derniers : la rivière est enflée, les chemins sont défoncés partout, et il y a réellement du danger à se mettre en route la nuit.

Mais Gontran était pressé, comme s'il eût été question pour lui d'un rendez-vous d'amour. Il voulait savoir, savoir au plus vite quel nouveau service allait lui demander la terrible association, et il répondit sèchement au maître de poste :

— Il faut que j'arrive ce soir à Saint-Pierre. Sellez-moi le meilleur cheval de votre écurie, trouvez-moi un guide et je pars à l'instant.

Gontran avait ce ton bref qui n'admet pas la réplique. Le maître de poste s'inclina. M. de Lacy passa dans la salle à manger de l'auberge et y dîna à la hâte, tandis qu'un valet prenait ses deux valises et les bouclait sur la selle. Quelques minutes après l'hôte revint :

— Monsieur, dit-il, j'ai fait chercher un guide partout ; personne ne veut se mettre en route à cette heure, car il y a de l'orage à l'horizon, et il paraît que l'Yonne est complètement débordée à l'endroit où il faut la passer à gué pour aller à Saint-Pierre.

— J'irai sans guide, répondit Gontran peu soucieux du visage consterné du maître de poste.

— Je ne vois qu'un seul homme qui puisse accompagner monsieur, si monsieur n'a pas de scrupule.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda le marquis, intrigué par ces paroles mystérieuses.

— Dans nos pays, dit-il, les gens du peuple sont superstitieux, et ils croient que faire route avec un *innocent*, ça porte malheur.

— Qu'appellez-vous un *innocent* ?

— C'est une espèce d'idiot. Celui dont je parle est un grand garçon du nom de Nicou, qui est né à Châtel-Censoir, une petite ville du département voisin. Ce gars-là est un drôle de personnage, monsieur ; on dit même qu'il est sorcier.

Gontran haussa les épaules.

— Il est le soutien de sa mère aveugle, et il pourvoit à ses besoins en mendiant. Un jour, il part pour Auxerre, demande la charité tout du long de la route, fait le tour de la ville et revient coucher à Châtel. Le lendemain, il part pour Clamecy et fait ici ce qu'il a fait à Auxerre ; et pendant toute l'année, été ou hiver, quelque abominable temps qu'il puisse faire, il va un jour à Auxerre et le lendemain à Clamecy. Il est toujours en route.

— Est-ce le besoin qui le fait agir ainsi ?

— Oh ! dit l'hôte, il gagne plus qu'un excellent ouvrier. Tout le monde lui donne. D'ailleurs il fait les commissions à merveille.

— Et il est idiot de naissance ?

— Non, monsieur. Il était soldat. Il a fini son congé voici deux ans, et, quand il est revenu de la troupe, il avait tout son bon sens, si bien qu'il devint garde-chasse.

Mais quelques mois après, et sans qu'on ait pu savoir pourquoi, il a perdu la tête et il tient les plus étranges discours. Du reste, il ne fait de mal à personne, et sa folie consiste à croire qu'il est le galant d'une princesse.

Gontran se prit à sourire.

— Eh bien ! dit-il, cet homme pourra me servir de guide.

— C'est-à-dire que, si monsieur veut le suivre, il ne pourra se tromper, car, pour aller à Châtel-Censoir, Nicou est obligé de passer par Saint-Pierre.

— Où est-il ?

— Il est à la cuisine, où on lui a donné à manger pour le faire patienter un peu.

— Voyons-le, dit Gontran quittant la salle à manger pour entrer dans la cuisine de l'auberge.

Sous le manteau de l'âtre, auprès d'un grand feu de javelles et de souches de vignes, Gontran aperçut alors un être bizarre qui mérite certainement quelques lignes de description. Accroupi à la manière des chats, les coudes sur les genoux et le menton appuyé dans sa main gauche, ce singulier personnage fixait sur le brasier un regard ardent et d'une effrayante immobilité. Une chevelure épaisse d'un blond roussâtre et d'une longueur prodigieuse tombait en boucles emmêlées sur ses épaules couvertes d'un méchant sarrau bleu, comme en portent les paysans de la Bourgogne et du Nivernais. Chose bizarre ! tandis que ses cheveux étaient roux, sa barbe, d'un châtain foncé et fort longue, achevait de donner à sa physio-

nomie une empreinte de dureté et d'étrangeté farouche qui frappa le marquis.

— Allons ! Nicou, lui cria l'hôte, lève-toi, mon gars !

L'idiot tourna lentement la tête et attacha sur Gontran ce regard terne et fixe des fous.

— Voilà un beau monsieur qui va faire route avec toi, continua l'hôte.

L'idiot regardait toujours Gontran et ne disait mot. Puis tout à coup il se leva, — et le marquis s'aperçut alors qu'il était d'une taille gigantesque, bien que sa maigreur fût prodigieuse, — il chercha son bâton, qu'il avait déposé dans un coin. Ensuite, sans prononcer un mot, sans regarder le marquis, il se mit en route et sortit de l'auberge.

— Suivez-le, dit l'hôte à Gontran : peut-être vous parlera-t-il en route. Il est dans ses visions à cette heure.

Un valet tenait en main, à la porte de l'hôtellerie, le cheval bridé et sellé. Gontran mit le pied à l'étrier et suivit son étrange compagnon. Il était jour encore, mais la nuit approchait à grands pas, et Gontran se laissa reprendre par sa tenace et sombre rêverie durant la première heure de marche.

Le fou cheminait gaillardement en avant, son bâton à la main, et d'un pas si rapide que Gontran avait peine à le suivre au petit trot de son cheval. De temps en temps il rejetait ses cheveux sur ses épaules. dégageant ainsi son front sur lequel ils descendaient parfois, dérangés par la vitesse de sa course. Puis il continuait son chemin sans paraître s'apercevoir qu'un cavalier le suivait.

Bientôt les deux voyageurs quittèrent la plaine pour entrer sous la futaie d'une de ces vastes forêts qui couvrent le pays nivernois et se prolongent des environs de Clamecy aux premières chaînes montagneuses du Morvan.

En ce moment, la nuit était complètement venue, et M. de Lacy fut contraint de se fier à l'instinct de sa monture, qui suivit pas à pas l'idiot. Celui-ci, comme s'il n'eût attendu que l'obscurité des bois pour rompre tout à fait avec la vie réelle et reprendre son rêve bizarre que l'hôte avait interrompu durement, celui-ci, disons-nous, se retourna brusquement vers le marquis et lui dit en riant :

— Nous ne verrons pas la princesse cette nuit ?

Le rire du fou était strident et railleur et fit tressaillir Gontran.

— De quelle princesse parles-tu ? lui demanda-t-il.

— Eh bien ! la princesse qui m'aime, Votre Seigneurie.

— Ah ! ah ! dit Gontran en riant à son tour, tu es aimé d'une princesse, mon garçon ?

Le géant se plaça à la droite du cheval, appuya familièrement sa main sur le pommeau de la selle et murmura :

— Chut ! c'est un secret, mais je veux bien vous le conter. Vous serez discret, n'est-ce pas ?

— Je te le promets.

— Très-bien, fit gravement le fou.

Puis il continua :

— Figurez-vous qu'il y a là-bas, tout là-bas, — et il indiquait de sa main la profondeur de la forêt, — un beau château qu'habite ma princesse, une belle princesse,

allez! Votre Seigneurie, et qui est plus riche que le roi de France, *bé sûr*.

— Et elle t'aime, la princesse?

— A la folie, Votre Seigneurie.

— Elle te l'a dit?

— Parbleu! fit-il d'un air fat. Elle me l'a dit, un jour que je l'ai passée sur mon dos, à la rivière, et elle voudrait bien m'épouser.

— Oh! oh! murmura Gontran qui regarda le fou avec compassion.

— Mais le prince son père ne veut pas.

— Le butor! dit Gontran.

— Ah! c'est que, Votre Seigneurie, continua le mendiant d'un ton mélancolique, le prince est avare... oh! très-avare...

— Et il veut un gendre riche, peut-être?

— Comme le dit Votre Seigneurie, mais je suis en bon chemin de le devenir.

— Toi?

— Moi, Votre Seigneurie, moi-même. Depuis deux ans, j'amasse un trésor, et quand j'aurai réuni la somme nécessaire, le prince ne me refusera plus sa fille.

L'idiot parlait d'un ton convaincu qui fit sourire Gontran dans l'ombre.

— A quel métier amasses-tu donc ce trésor?

— Je vais chez les autres seigneurs, mes voisins, et ils me donnent chaque jour quelque pièce de monnaie à ajouter aux autres.

Le pauvre fou appelait seigneurs les paysans et les cabaretiers auxquels il demandait l'aumône en chemin.

— Combien te faut-il donc pour que le prince t'accorde la main de sa fille ?

— Cent écus, Votre Seigneurie.

Gontran réprima avec peine un grand éclat de rire et se dit : — La princesse dont il parle est quelque vachère de son village.

Et le marquis retomba dans sa rêverie, laissant flotter la bride sur le col de sa monture, qui continuait à suivre le vagabond à travers les cépées et les gaulis au milieu desquels se déroulait le sentier, car Nicou avait quitté la route pour prendre un raccourci. Ce voyage à travers les bois, dans les ténèbres, cette nuit silencieuse pendant laquelle tout semblait se taire et présager un prochain orage, tout cela avait revêtu un cachet de poésie sombre auquel le fou, qui guidait le marquis, achevait d'imprimer un reflet fantastique avec le récit de ses amours.

Nicou s'était tu, Gontran cessant de le questionner, et il fredonnait entre ses dents un refrain populaire tout en marchant de son pas alerte et soutenu. Gontran rêvait. Ils cheminèrent ainsi deux heures environ, quittant parfois la profondeur des taillis pour traverser une clairière du milieu de laquelle M. de Lacy pouvait interroger le ciel. Le ciel était sombre et offrait aux regards l'image frappante d'une coupole de cuivre sans la moindre fissure ; on devinait que des torrents de pluie allaient s'en échapper, Gontran consulta sa montre.

— Il est huit heures, pensa-t-il : voici donc deux heures que nous marchons, et l'hôte m'a dit qu'en trois heures j'arriverais à Saint-Pierre. Il sera temps.

Un éclair déchira la voûte plombée du ciel, et le bruit du tonnerre ébranla les échos endormis des forêts. Le fou répondit par un strident éclat de rire.

— Ah ! ah ! dit-il la princesse aura bien fait de passer l'eau en plein jour.

— Elle a donc passé l'eau ? demanda le marquis, enchanté de voir l'idiot recommencer son bavardage.

— A ce matin, dit-il.

— Et... où allait-elle ?

Il haussa les épaules d'une façon qui signifiait : — Je ne sais pas.

— Était-elle seule ?

— Oui, sur son cheval noir, avec ses deux lévriers.

Gontran se souvint à ces mots de l'une des plus jolies créations d'Alfred de Dreux, et, renonçant à cette idée que la princesse était une vachère, il se demanda si ce ne serait pas bien plutôt une jeune et jolie dame de l'un des châteaux environnants, dont le pauvre diable se serait épris, et dès lors la curiosité du marquis se trouva aiguillonnée et il se remit à questionner l'idiot.

— Elle t'a parlé, sans doute ?

— Oui, Votre Seigneurie, et Nicou a eu du bonheur pour toute sa journée.

— Elle a donc été bien tendre, bien affectueuse ?

— Elle m'a donné une pièce d'or en me disant : Tiens,

mon pauvre Nicou, ajoute cela à ton trésor, et amasse-le au plus vite, afin que tu puisses m'épouser. Elle a poussé son cheval et elle m'a souri en tournant la tête.

Le fou appuya ses deux mains sur son cœur et murmura : — Il est là... son sourire...

— Pauvre homme ! pensa Gontran.

Un second éclair venait de succéder au premier ; quelques larges gouttes de pluie fouettèrent les feuilles des arbres autour de Gontran.

— Sommes-nous loin ? demanda-t-il au fou.

Celui-ci étendit la main : — Écoutez ! dit-il.

Gontran prêta l'oreille et entendit un sourd murmure dans l'éloignement, comme le bruit d'un cours d'eau subitement grossi et cherchant à quitter son lit ordinaire.

— C'est l'eau ! c'est l'eau ! s'écria le fou en riant de nouveau.

Et il doubla le pas et reprit son refrain ; puis, en chantant, il se mit à courir, et alors Gontran poussa son cheval et allongea le trot.

Le murmure, de sourd qu'il était, devenait strident, et le sentier que les voyageurs suivaient avait pris tout à coup une inclinaison rapide, signe certain que la rivière était proche. En effet, M. de Lacy aperçut bientôt devant lui une faible clarté, celle du ciel que démasquaient les derniers arbres de la forêt, et peu après le fou s'arrêta tout court. A la lueur d'un éclair, Gontran embrassa alors d'un seul regard le lieu où il se trouvait. Ils étaient sur une petite plate-forme de rochers que le sentier traver-

sait en sortant des bois pour descendre en deux rampes brusques jusqu'au lit de la rivière, qui, en cet endroit, était d'ordinaire guéable, car, à cette époque, le canal du Nivernais n'existait point encore, et on n'avait nulle part encaissé la rivière d'Yonne. Sur les deux rives de la rivière on voyait se dresser de grands bois, et l'œil eût vainement cherché, en amont ou en aval, une maison, un village, une lumière quelconque enfin, attestant le voisinage des hommes, en ce lieu d'aspect sauvage et désolé.

La rivière avait été grossie par les pluies de la veille, subitement; en deux heures, comme grossissent tout à coup certaines rivières, ruisseaux le matin, fleuves débordés le soir. Elle charriait avec ses flots devenus boueux, de limpides qu'ils étaient d'ordinaire, des troncs d'arbres déracinés, et elle venait se heurter violemment aux parois des rochers sur lesquels s'était arrêté le fou tout consterné de cet obstacle imprévu.

— L'eau est trop forte, murmura-t-il. On ne peut plus passer.

Et puis, comme si déjà il eût éprouvé un pareil contre-temps, il se remit à marcher le long des rochers, faisant signe au marquis de le suivre.

En partant de Clamecy, Gontran était pressé d'arriver à Saint-Pierre, il avait hâte de voir M. d'Asti et d'apprendre de lui le secret de son voyage; mais, en route, l'austère poésie de l'orage et des grands bois l'avait gagné, et il accepta avec une sorte de joie cet obstacle insurmontable, cette crue d'eau qui lui permettait d'errer une heure de

plus dans le doute et d'ignorer quel sombre forfait il lui faudrait bientôt accomplir. M. de Lacy ressemblait en ce moment à ce condamné à mort dont un accident retarde le supplice et qui se voit possesseur de quelques heures de vie inespérées.

Le fou suivait le cours de l'eau, et M. de Lacy put se convaincre qu'il cherchait et trouverait sûrement un abri contre la pluie, car les rochers s'élevaient graduellement à sa droite, et bientôt il le vit s'arrêter devant une grande roche creuse, une sorte de caverne peu profonde, mais assez élevée et où il put entrer avec son cheval.

Un amas de bruyères et de feuilles sèches qui jonchaient le sol de cet asile naturel apprirent à Gontran que les bergers et les chasseurs avaient coutume d'y chercher un lit. Il vit l'idiot s'asseoir philosophiquement, dans cette même posture qu'il avait à Clamecy, au coin du feu de l'auberge, et attacher, sans plus songer à lui, sur la rivière, ce regard fixe et étincelant qu'il dardait naguère sur les tisons embrasés du foyer. Son rêve d'amour l'avait repris.

XX

Gontran mit pied à terre, attachâ son cheval à une broussaille, et, résigné à laisser passer l'orage, il s'assit à côté du fou, qui ne songeait plus à lui. L'orage éclatait

alors dans toute sa sauvage majesté, et le tonnerre trouvait sur les rives rocheuses de l'Yonne de sonores et lointains échos qui faisaient sourire le fou et semblaient évoquer chez lui un souvenir agréable. Ce fut du moins la pensée de Gontran, car il chercha à le questionner de nouveau, et il lui poussa l'épaule du doigt.

— Hé ! l'ami, dit-il, tu ne me parles plus de ta princesse ?

— Ah ! ah ! ah ! répondit l'idiot en riant de plus belle, elle aura repassé l'eau de jour... et elle a bien fait... car...

Ici il demeura un moment silencieux et comme s'il eût cherché à rassembler des souvenirs épars et à demi effacés.

— Il pleuvait comme ça, pourtant, dit-il, et l'eau était grosse, le jour où je la passai sur mes épaules... mais elle me serrait avec tant d'amour... Ah ! Nicou fut bien fort, allez, et il nagea comme s'il n'avait eu à porter qu'une plume... Il pleuvait... il pleuvait... et le tonnerre... Oh ! le tonnerre !...

Et le fou continua à rire, entremêlant son rire de paroles décousues, incohérentes, mais d'où il ressortit clairement pour M. de Lacy que ce devait être par une nuit pareille qu'il avait traversé la rivière, portant sa princesse sur ses épaules, et que de cette nuit peut-être datait sa folie.

— C'est que voyez-vous, Votre Seigneurie, reprit le fou après quelques minutes d'un silence farouche, si la princesse repassait maintenant, et que je l'eusse ainsi, sur mes épaules, oh ! alors...

— Que ferais-tu donc, l'ami?

— Je l'enlèverais.

Et le fou eut un sourire qui fit tressaillir Gontran, et lui prouva que ce géant était capable de mettre sa force herculéenne au service de sa folie et de sa passion.

— Je l'enlèverais, voyez-vous, continua-t-il, et, quand je l'aurais conduite chez moi, il faudrait bien que le prince son père...

Les sourcils du fou se froncèrent d'une façon menaçante.

— Mais, dit Gontran, puisque tu amasses ton trésor, ne serait-il pas plus juste d'attendre?

Le fou hocha mélancoliquement la tête.

— Attendre bien longtemps, murmura-t-il.

— Combien as-tu?

— Cent quarante francs.

— Il t'en manque donc cent soixante?

— Oui, fit le fou avec un rire triste.

Il tira de sa poche une bourse en cuir, l'ouvrit et la montra à Gontran. Cette bourse était pleine de monnaie de toute espèce, écus de cinq francs, petites pièces blanches, gros sous, et parmi eux on voyait briller d'un reflet fauve le louis de la princesse. M. de Lacy regarda le pauvre fou qui thésaurisait par amour, il en eut pitié et se sentit ému.

— Tiens, dit-il, je veux que tu sois heureux et que la princesse t'épouse. Et il laissa tomber huit louis dans l'escarcelle grasseuse de Nicou. Nicou poussa un cri, se

dressa subitement, pirouetta sur lui-même en regardant Gontran : — Vous êtes donc un roi? dit-il.

— Qui, répondit le marquis en souriant.

— Cent écus ! j'ai mes cent écus ! s'écria le fou, qui se prit à gambader sous la roche, ainsi qu'une bête fauve qui voit ouvrir la porte de sa cage, et qui, avant de s'élancer au dehors et de reprendre sa liberté, essaye l'élasticité de ses muscles. Et il dansa en riant et chantant, faisant sonner son escarcelle ; et c'était un spectacle réellement fantastique et qui eût rappelé les créations les plus bizarres des peintres et des poètes de la brumeuse Germanie, que la danse désordonnée, les éclats de rire sauvage, la joie insensée de ce géant aux cheveux roux, à la barbe inculte, qui gambadait dans cette caverne au bruit strident de la rivière roulant sur les rochers, à la fauve lueur des éclairs qui se succédaient sans relâche, projetant leur illumination sinistre sur ce site désert. Gontran eut le vertige, il crut assister à la mise en scène de quelque sombre ballade allemande.

Tout à coup, au milieu des bois en amont de la rivière, et durant un moment où le tonnerre se taisait, un bruit retentit... Soudain le fou s'arrêta, — et, pareil au chien de chasse égaré et hurlant sous les futaies, qui prête subitement l'oreille et croit avoir entendu les premières notes de la *fanfare du pendu*, il cessa de chanter et de rire et allongea le col pour écouter. Un long aboiement s'était fait entendre sous les dernières futaies du bord de l'eau, — et à cet aboiement s'était mêlé le bruit du galop d'un

cheval. La nuit était obscure, mais les éclairs qui se succédaient avec rapidité permirent à M. de Lacy d'apercevoir tout à coup un cavalier ou plutôt une amazone qui sortit du bois, précisément à l'endroit où lui-même il avait atteint la plate-forme de rochers, et qui s'arrêta net au bord de la rivière en la voyant si subitement grossie. En même temps, deux grands chiens sortirent du bois après elle, et l'un d'eux se reprit à hurler.

— C'est elle, c'est elle ! s'écria le fou, qui avait tout vu.

Mais déjà l'amazone avait pris un parti et poussait son cheval dans l'eau, se fiant imprudemment à la force musculaire de ses jarrets pour rompre le courant et traverser la rivière en ligne droite. Gontran et le fou poussèrent simultanément un cri de terreur. Ce cri, l'amazone ne l'entendit pas, et son cheval s'enfonça dans l'eau et se prit à nager vigoureusement. Mais le courant était rapide, si rapide qu'au milieu de l'Yonne le cheval hennit de douleur et se sentit entraîné.

Alors l'amazone à son tour poussa un cri si perçant qu'il vint résonner à l'oreille du marquis de Lacy et à celle du fou, qui y répondit par une exclamation sauvage. Et avant que Gontran eût songé à prendre un parti pour porter secours à l'amazone, il vit le fou s'élancer du haut des rochers, plonger dans la rivière, reparaitre au milieu de l'eau, et se cramponner au tronc d'un saule poussé dans le lit même de l'Yonne, et dont les pêcheurs et les flotteurs avaient coutume de se servir comme d'une amarre.

Une fois cramponné, le fou attendit... il attendit que le cheval qu'entraînait le courant vînt à passer à sa hauteur... Et Gontran, à la lueur des éclairs, muet, immobile, sans haleine, sans voix, écoutait les cris de désespoir de la jeune femme se mêlant aux rugissements de la foudre et au murmure de la rivière, — et il regardait avec terreur l'idiot qui guettait le passage du cheval et de l'amazone comme un oiseau de proie qui attendait sa victime. L'éclair illuminait une seconde ce paysage, puis il s'éteignait, et tout rentrait dans les ténèbres; et M. de Lacy sentait alors son cœur battre à outrance, et il attendait un nouvel éclair avec anxiété.

Tout à coup, et au milieu des ténèbres, il entendit un cri, un cri plus perçant que les autres, puis ce cri fut suivi d'une exclamation de triomphe rauque et sauvage, puis l'éclair brilla de nouveau... Alors Gontran put voir le fou toujours cramponné d'une main au tronc du saule, qui, de l'autre, avait saisi l'amazone par la taille et l'avait enlevée de sa selle, tandis que le cheval continuait à s'en aller à la dérive. Les ténèbres se firent une fois encore... M. de Lacy ne vit plus rien, n'entendit plus rien, pendant dix secondes qui lui parurent durer une éternité tout entière, et ce ne fut qu'à l'éclair suivant qu'il put apercevoir le fou. Le fou avait chargé l'amazone sur ses épaules, l'y maintenant d'une main et nageant de l'autre, et telle était sa force herculéenne qu'il coupait presque en droite ligne le courant rapide qui avait entraîné le cheval.

M. de Lacy ne respirait plus.

Le fou nageait avec la sauvage énergie d'une louve qui sauverait son louveteau et voudrait mettre entre elle et la meute ardente, acharnée après elle, la largeur d'un fleuve ; il nageait en poussant parfois un cri de triomphe, et bientôt il toucha la rive et escalada les rochers avec l'agilité d'un chat, et déposa l'amazone mourante sur les bruyères qui jonchaient la grotte.

Ce fut alors qu'elle aperçut Gontran, et que Gontran, à l'aide de cette lueur sinistre du feu céleste qui faisait sans cesse succéder la lumière aux ténèbres, put l'envisager d'un regard.

La femme que Nicou l'idiot venait d'arracher à une mort certaine était une jeune fille, une de ces délicieuses enfants blondes comme en ont rêvé les poètes allemands. Grande, svelte, merveilleusement belle, elle fit tressaillir Gontran, qui crut n'avoir jamais vu une créature aussi parfaite, aussi suave, aussi idéale. Elle pouvait avoir dix-neuf ans, vingt peut-être ; chose rare ! elle avait de grands yeux noirs, en dépit de ses cheveux d'un blond cendré, et ses lèvres étaient rouges comme celles d'une brune fille du Midi.

M. de Lacy croyait faire un rêve, et il se demanda si la mythologie païenne n'était point une réalité, et s'il n'avait pas sous les yeux la déesse du fleuve qui roulait à ses pieds... Le costume terrestre de la jeune fille démentait heureusement cette supposition. Elle était vêtue d'une amazone en drap vert sombre, croisée sur sa poitrine, et

laissant apercevoir les coins brodés d'une fine collerette de Malines du plus haut prix. Le fou s'était penché avidement sur elle, et il la dévorait du regard. Gontran vit la jeune fille frissonner, non plus à la pensée du danger qu'elle avait couru, mais à celle du danger plus grand peut-être qu'elle allait courir, et elle leva les yeux sur lui comme pour implorer son assistance, car l'effroi glaçait sa tête et paralysait ses mouvements.

Tout ce qui venait de se passer, c'est-à-dire le fou s'emparant de la jeune fille au passage du cheval, l'emportant vers la rive, la déposant sur la couche de bruyères étendue sous la roche, et s'agenouillant près d'elle avec son rire triomphant ! tout cela s'était accompli si rapidement que M. de Lacy, encore ébloui de cette beauté merveilleuse, entrevue au feu d'un éclair, n'avait eu le temps ni de prononcer un mot ni de faire un pas vers l'amazone pour la rassurer... L'idiot, qui n'avait pas même regardé Gontran, qui ne se souvenait pas plus de lui que s'il n'eût jamais existé, l'idiot reprit dans ses bras l'amazone éperdue et frémissante, et s'élança d'un bond hors de la grotte, en s'écriant : — Elle est à moi ! à moi... à moi !... J'ai les cent écus... A moi la princesse... je veux l'épouser !

Un cri étouffé s'échappa de la gorge crispée de la jeune fille. Le fou s'était pris à courir, l'emportant dans ses bras robustes et poussant des exclamations de joie féroce, M. de Lacy s'élança après lui : — Arrête ! misérable, criait-il, arrête... arrête !

Mais le fou courait toujours avec une rapidité prodi-

gietuse, remontant la berge de la rivière, et rasant le précipice formé par les rochers au-dessus de l'eau.

Cependant le péril que courait l'amazone doubla les forces de Gontran, et en quelques minutes il eut atteint le ravisseur qu'il saisit d'une main vigoureuse.

— Elle est à moi ! murmurait le fou, à moi ! J'ai les cent écus !

La jeune fille se débattait dans les bras du géant et criait à Gontran : — Sauvez-moi... sauvez-moi des mains de ce misérable fou...

Le marquis Gontran de Lacy, lorsqu'il servait, passait pour un des officiers les plus robustes et les plus adroits à tous les exercices du corps, malgré sa stature moyenne et sa taille délicate et frêle comme celle d'une femme. Bien que le géant eût la tête de plus que lui, et qu'à première vue on eût pu croire que son adversaire serait dans l'impossibilité de lui faire lâcher sa victime, Nicou reçut un si vigoureux coup de poing sur la tête, que, tout étourdi, il ouvrit les bras et laissa glisser à terre la jeune fille, qui heureusement avait conservé un reste de présence d'esprit et qui s'enfuit aussitôt à quelques pas. Alors ces deux hommes se mesurèrent du regard. La colère et la passion doublerent la force herculéenne du fou, et il se rua sur Gontran avec l'impétuosité sauvage de la bête fauve.

— Elle est à moi ! hurlait-il, elle est à moi !

Gontran évita le choc en bondissant comme un tigre, et, s'élançant à son tour sur le géant, il l'enlaça comme

un reptile et essaya de le renverser. Ce fut alors une lutte homérique que celle de ces deux hommes confondant leur haleine, réunissant leurs membres en une étreinte de fer et cherchant mutuellement à s'étouffer, lutte où la raison essayait de vaincre la force, l'adresse et le sang-froid de triompher de la force bestiale, lutte terrible livrée à la cime d'un roc, au-dessus d'une rivière bouillonnante, aux flots écumeux, au milieu d'un site désolé, au bruit de l'ouragan, à la lueur de la foudre et sous le déluge d'une pluie d'orage qui lavait et rendait glissante et polie cette étroite arène de rochers où ils se débattaient avec furie.

L'amazone, glacée d'épouvante, n'avait plus la force de faire un pas, de jeter un cri; elle assistait à ce combat, oubliant le danger qu'elle courait elle-même, si le fou triomphait, pour ne songer qu'au danger plus grand qui menaçait son libérateur qu'étreignaient les robustes bras de son adversaire; elle s'était agenouillée et faisait pour lui des vœux ardents... Combien dura cette lutte! Un siècle pour la jeune fille, son unique témoin; quelques minutes en réalité. L'adresse et la raison triomphèrent enfin de la fureur affolée; Gontran amena graduellement son adversaire au bord des rochers, se dégagea brusquement, et le précipita dans la rivière, qui, en cet endroit, coulait à une trentaine de pieds de profondeur. L'idiot jeta un cri, disparut sous le flot, puis on le vit reparaitre au milieu du courant, contre lequel il lutta avec énergie.

— Il va revenir... il va revenir... murmura la jeune

filles dont l'effroi, un moment dissipé par la défaite du fou, commençait à se réveiller.

— Oh ! ne craignez rien maintenant, dit Gontran la prenant dans ses bras à son tour, ne craignez rien.

Et, aussi robuste que l'idiot, il se prit à courir, emportant l'amazone vers la grotte, où il la fit asseoir sur la bruyère desséchée, après l'avoir enveloppée de son manteau.

Alors M. de Lacy mit la main sur les fontes de sa selle, car le cheval était toujours attaché dans la grotte, y prit ses pistolets, les arma, et, se plaçant auprès de la jeune fille : — Voici maintenant, dit-il, de quoi le recevoir.

— Oh ! ne le tuez pas... dit-elle avec un sentiment mêlé de compassion et d'épouvante.

— Ceci ne dépend plus de moi, dit Gontran.

En ce moment le fou, parvenu à gagner la rive, escadait résolûment la muraille de rocher et vint apparaître à vingt pas de la grotte. Mais le froid de l'eau avait calmé ses sens, et il venait de s'apercevoir que, pendant la lutte, ses vêtements s'étaient déchirés et qu'il avait laissé son escarcelle au fond de l'eau. Il s'était fait aussitôt chez le fou une réaction bizarre. Maître un instant de cette somme que, dans sa folie, il jugeait nécessaire et suffisante pour avoir le droit d'épouser la prétendue princesse, il se sentait de nouveau indigne d'elle en s'apercevant que les cent écus n'étaient plus en son pouvoir ; et de même que, quelques minutes auparavant, il s'était estimé si fort que rien ne devait lui résister, de même, obéissant à ces brus-

ques transitions auxquelles la folie est sujette, il se jugea faible et sans défense autant qu'un enfant, et il se prit à pleurer en murmurant :

— J'ai perdu mon trésor... je l'ai perdu...

Il se traîna sur les genoux jusqu'à l'entrée de la grotte, pleurant et gémissant toujours, et Gontran, qui s'appêtait à faire feu s'il essayait de nouveau de s'emparer de la jeune fille, Gontran jugea que le pauvre fou n'était plus dangereux, quand il l'entendit murmurer en sanglotant :

— Il va falloir que je recommence à mendier... et mendier pendant bien longtemps... avant de pouvoir épouser la princesse... mon Dieu ! mon Dieu !

— Pauvre homme ! fit-elle d'une voix remplie de compassion.

— Adieu... lui cria le fou d'une voix lamentable, adieu, aimez-moi toujours...

Et il se leva et s'en alla tristement, remontant le cours de la rivière, laissant échapper parfois une douloureuse exclamation, parfois aussi poussant un rauque éclat de rire.

Puis il s'élança dans l'eau et nagea vers l'autre rive, où bientôt les deux hôtes de la grotte le virent disparaître sous les arbres de la forêt.

Alors Gontran et la jeune fille se regardèrent en silence, et peut-être que tous deux, quoique respirant plus librement, sentirent leurs deux cœurs palpiter sous le poids d'une émotion nouvelle et inconnue.

XXI

Un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, que son cœur soit libre ou non, ne se trouve point assis, pendant une nuit d'orage, en un lieu désert, auprès d'une jeune fille aussi belle que l'était l'amazone, et qu'il vient d'arracher au plus terrible des dangers, sans éprouver une de ces émotions suaves qui trahissent la faiblesse humaine.

Gontran avait quitté Paris aimant encore Léona; mais, dans cette situation indécise où, sur les cendres tièdes d'un amour prêt à s'éteindre, il est si facile de greffer un nouvel amour, peut-être, il le croyait du moins, en portant secours à l'amazone et la sauvant de la brutale fureur de l'idiot, n'avait-il obéi qu'aux nobles et loyaux instincts de sa nature chevaleresque; mais peut-être aussi cette beauté merveilleuse de la jeune fille, entrevue l'espace d'une seconde, avait doublé ses forces et assuré son triomphe. Il y a, du reste, un charme si grand dans l'inconnu! — et l'inconnu, pour lui, n'était-ce pas cette jeune fille dont les paroles incohérentes d'un fou lui avaient d'abord appris l'existence, qu'il avait vue passer tout à l'heure à cheval, suivie de ses deux lévriers, comme une héroïne de Walter Scott, qu'ensuite il avait sauvée du déshonneur, comme le fou l'avait sauvée de la mort, dont

enfin il ignorait le nom et que sans doute il voyait pour la première et la dernière fois ?...

Quant à la jeune fille, elle était faite de ce limon d'où sortent toutes les femmes, et, comme elles, elle était prompte à s'enthousiasmer pour la force, le courage, les splendeurs d'une nuit d'orage, et cette âpre et poignante poésie du mystère qui semblait vouloir jeter son voile impénétrable sur les événements qui venaient de s'accomplir.

D'ailleurs, le marquis Gontran de Lacy était beau, lui aussi, de cette beauté énergique et fière qu'on dirait être l'apanage exclusif des races aristocratiques. Ils demeurèrent un moment silencieux et le cœur oppressé, écoutant les dernières rumeurs de l'orage qui commençait à s'apaiser, le clapotement de la rivière sur son lit de cailloux et le bruit monotone de la pluie tombant à gouttes larges et pressées sur le roc.

Gontran rompit le premier le silence.

— Mademoiselle, dit-il, et sa voix tremblait légèrement, je remercie la Providence de m'avoir amené à votre secours.

— Ah ! monsieur, dit-elle frissonnant et d'un accent où de nouvelles terreurs semblaient se trahir, je n'aurais jamais cru à tant d'audace de sa part.

— Mais comment, à pareille heure et par un temps pareil ?...

— Ah ! dit la jeune fille essayant de sourire, vous ne

vous expliquiez pas ma présence dans les bois au milieu de la nuit.

Et, comme si elle eût craint de laisser à Gontran le plus léger doute sur sa position en ce monde, la jeune fille qui se sentait rougir, se hâta d'ajouter :

— J'habite avec mon père le château des Portes, une propriété qui est à deux lieues d'ici, en aval de l'Yonne et sur l'autre rive ; de ce côté-ci et à la lisière méridionale de cette forêt d'où vous m'avez vue sortir, est le château d'une de mes tantes chez laquelle j'étais allée ce matin. Dans nos pays, monsieur, car sans doute vous êtes étranger...

— Oui, mademoiselle.

— Dans nos pays, continua-t-elle, les chemins sont sûrs à toute heure, et le baron mon père ne voit aucun inconvénient à me laisser partir toute seule, à cheval, suivie de mes lévriers, pour aller des Portes à la Bégüe, qui est le château de ma tante. La pauvre bête qui vient de périr dans l'Yonne était un vaillant cheval de race limousine qui franchissait en deux heures les sept lieues qui séparent les deux habitations. Le matin, mon père est monté à cheval pour aller chasser avec un de ses voisins, et il m'a permis d'aller passer la journée à la Bégüe. Il avait plu beaucoup la nuit dernière, cependant la rivière était guéable quand je l'ai passée, et au moment où j'ai touché la rive opposée j'ai rencontré l'idiot à qui j'ai fait l'aumône.

— Je sais cela, dit Gontran en souriant, il me l'a dit en route.

— Ah ! fit-elle avec surprise. Puis continuant son récit :
— Dans la journée, il a plu encore, mais j'avais promis à mon père de revenir ce soir aux Portes, et malgré les instances de ma tante qui voulait me garder, redoutant l'orage, je me suis mise en route au sortir du dîner. Car, ajouta la jeune fille avec un brin de hardiesse qui lui seyait à ravir et qui enchanta Gontran, je ne suis ni peureuse ni douillette, monsieur, je crains peu l'orage et je n'ai pas peur des revenants. Maintenant, acheva-t-elle en souriant, vous savez le reste.

— Mais, demanda le marquis, dont l'oreille était charmée par cette voix mélodieuse et fraîche, me trouveriez-vous bien indiscret, mademoiselle, si je vous faisais une question encore?...

— Parlez, monsieur.

— Ce fou, cet horrible idiot,...

— Ah ! je comprends, dit-elle, maîtrisant un reste d'effroi. Vous voulez savoir l'histoire de sa folie?

— J'avoue qu'elle est fort singulière.

— Nicou, reprit la jeune fille, est devenu fou par amour de moi. Oh ! monsieur, fit-elle d'un air triste, j'en suis bien malheureuse, allez ! et, si je pouvais le guérir...

Gontran entendit soupirer la jeune fille qui, peut-être, essuya une larme dans l'ombre.

— Figurez-vous, continua-t-elle, que c'était un pauvre paysan qui revenait du service. Son père avait été longtemps fermier chez le mien. Dans sa jeunesse, Nicou braconnait et passait pour un habile chasseur. Mon père

le prit au château en qualité de garde-chasse, et nous étions loin de nous attendre à la singulière passion que le pauvre diable conçut un jour pour moi. Cette passion, que le respect le forçait à dissimuler au plus profond de son cœur, se développa et grandit insensiblement. Un jour mon père chassait précisément dans ces bois que vous voyez de l'autre côté de la rivière. Le sanglier passa l'eau. Je suivais la chasse. Mon cheval s'élança à la suite des chiens, et j'arrivai la première à l'hallali. Le sanglier, qui se défendait en désespéré, donna à mon cheval un coup de boutoir qui le renversa. J'étais perdue si Nicou ne fût arrivé à temps pour l'étendre raidé mort d'un coup de feu et me sauver. Alors le pauvre diable, qui était baigné de sueur, me prit sur ses épaules et traversa de nouveau la rivière, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le saisissement détermina chez lui une fièvre violente, il se mit au lit le soir même, et on le crut perdu. Nos soins le sauvèrent, mais la folie se déclara. Il se figura que mon père était prince et que lui-même était de noble race. Un matin, nous le vîmes entrer dans la salle à manger à l'heure du déjeuner, aller à mon père et lui dire : — Monseigneur, je me suis présenté chez vous comme un simple piqueur, et vous m'avez pris pour un homme de médiocre condition, mais la vérité est que je suis un prince. •

Et comme nous éclations de rire, il poursuivit sans se déconcerter : — Je suis un prince dépouillé de son héritage, mais j'ai l'espoir de le reconquérir un jour. J'aime

la princesse votre fille, et, si vous me la voulez donner en mariage...

— Eh bien ! prince, répondit mon père, qui voyait bien que le pauvre garçon était fou, quand vous serez redevenu riche... nous verrons.

Depuis lors, monsieur, le pauvre fou s'en va alternativement à Auxerre et à Clamecy, se figurant que cent écus constituent une dot énorme et que, cette somme amassée, il pourra m'épouser...

Tandis que la jeune fille racontait à Gontran cette singulière histoire, la nuit s'écoulait rapidement et l'orage s'éloignait.

— Mademoiselle, dit alors Gontran, la pluie cesse ; laissez-moi mettre mon cheval à votre disposition, soit pour retourner chez madame votre tante, soit pour chercher un pont en amont ou en aval de la rivière, et permettez-moi d'être votre chevalier jusqu'au jour.

— Soit, monsieur, dit-elle après une légère hésitation, mais j'y mets une condition...

— Dites un ordre, mademoiselle.

— Vous m'accompagnerez jusqu'aux Portes, où mon père vous remerciera lui-même.

— Mademoiselle...

— Mais, reprit-elle vivement, peut-être êtes-vous pressé vous-même...

— Je me rends à Saint-Pierre, répondit Gontran. J'ai demandé un guide à Clamecy, où j'ai laissé ma chaise de poste, et l'on n'a pu me donner que l'idiot.

— Ah! dit-elle en souriant, je comprends à présent comment vous vous êtes trouvé là...

— Mais, se hâta d'ajouter Gontran, je n'ai aucun motif d'arriver plus tôt ou plus tard.

— Si la rivière n'était point ainsi grossie et qu'on pût la traverser là où d'ordinaire il existe un gué, dit-elle, nous traverserions Saint-Pierre en allant aux Portes ; mais à présent il nous faut remonter la berge l'espace d'une grande lieue pour trouver un pont. Du reste, monsieur, ajouta l'amazone en souriant, des Portes à Saint-Pierre il n'y a qu'une demi-lieue, et il vous sera loisible de vous y rendre après le déjeuner du château, que vous serez bien aimable d'accepter.

— J'accepte, dit Gontran, ravi de ce babil charmant de jeune fille.

Un vent du nord assez violent qui venait de succéder à la pluie balayait les nuages, et bientôt les deux hôtes de la grotte virent apparaître un coin du ciel bleu, et un rayon de lune s'en détacha et vint glisser sur les deux rives de la rivière qu'il éclaira de sa tremblante lueur.

Alors les yeux de Gontran cherchèrent de nouveau le charmant visage de sa compagne de voyage, et il l'enveloppa du regard. Elle était belle à charmer les anges, et un sourire à demi rêveur qui glissait sur ses lèvres avait succédé à cette expression d'effroi qui attristait cette figure mutine au moment où Gontran l'avait aperçue pour la première fois. Comme les paladins d'autrefois, il lui fit

un marchepied de son genou qu'elle effleura à peine, et elle sauta lestement en selle.

— Diane et Jupiter, dit-elle en parlant de ses deux léryriers, ont été plus heureux que mon pauvre Vulcain, ils ont passé l'eau et ils sont aux Portes à cette heure ; et bien certainement, ajouta-t-elle avec inquiétude, ils auront semé l'alarme. Mon pauvre père va croire que je suis noyée.

— Hâtons-nous donc alors de l'aller rassurer, dit Gontran.

Et il prit son cheval par la bride et se mit à cheminer à côté de la jeune écuyère, qui lui indiqua du doigt la route à suivre.

Ce fut une course délicieuse de deux heures que fit le marquis de Lacy en compagnie de cette séduisante créature qui gazouillait comme un oiseau et jetait à la brise de nuit les bouffées étincelantes d'un esprit si naturel et si gai, qu'il était impossible de ne point reconnaître en elle sur-le-champ la jeune fille élevée à Paris et ne passant à la campagne que l'aristocratique saison d'automne.

En moins d'une heure le ciel était redevenu calme et pur ; une brise embaumée du parfum des bruyères inclinait mollement la cime des arbres chargés de pluie ; la nuit était tiède comme une nuit d'été, bien qu'on ne fût encore alors qu'à la fin d'avril, et M. de Lacy oublia si bien le monde entier, qu'il se demanda si jamais il avait été aussi heureux.

L'amazone avait eu le tact exquis de n'adresser à Gon-

tran aucune de ces questions indiscrètes qui caractérisent si bien l'humeur curieuse et les petitessees de la province. Bien que Saint-Pierre, le lieu où il se rendait, ne fût distant des Portes que d'une demi-lieue, et qu'à Saint-Pierre il n'y eût que des paysans, elle n'avait point jugé convenable de lui demander quel motif l'y amenait, question qu'une petite provinciale n'aurait certes pas manqué de lui faire. De même, elle avait omis à dessein le nom de son père. Ce qui fit que, durant ces deux heures qui s'écoulèrent tandis que les deux voyageurs gagnaient le pont jeté sur l'Yonne, Gontran et la jeune fille causèrent de Paris, des derniers bals, des derniers concerts, maintenant la conversation sur ce terrain neutre des généralités où les Parisiens seuls sont à l'aise.

Le petit jour les atteignit au moment où ils traversaient l'Yonne.

— Voilà les Portes, dit la jeune fille en étendant sa main vers le nord, — ce qui prouva à Gontran qu'ils avaient, pour trouver le pont, doublé le chemin qu'il aurait eu à faire pour atteindre Saint-Pierre.

Le marquis s'arrêta alors émerveillé à l'entrée d'une vallée au milieu de laquelle s'élevait un joli castel de structure féodale, mais récemment restauré.

Bien que le Nivernais ne soit déjà plus un pays de vignobles, la vallée dont nous parlons voyait s'étager au flanc de ses deux chaînes de collines, dont le sommet était couronné de grand bois, de belles vignes aux pampres verts, jaunes ou d'un rouge violet. Deux jolis vil-

lages étaient assis en face l'un de l'autre aux deux bords de l'Yonne, qui déroulait son sillon bleuâtre au milieu de la vallée ; çà et là un moulin faisait une saignée à la rivière et mêlait au clapotement de l'eau le tic-tac monotone de son blutoir ; de loin en loin une ferme blanche et bien tenue apparaissait dans la plaine ceinte d'une double haie de peupliers qui projetaient leur ombre régulière sur une prairie où paissaient ces grandes vaches rousses ou tachetées de blanc et de noir qui font l'orgueil de tout fermier bien né, entre Nevers et Clamecy. Un parc de trente arpents entourait les Portes, qui montrait ses toits d'ardoises et ses blanchies poivrières par-dessus le feuillage de ses ormeaux et de ses chênes séculaires.

— Voilà Saint-Pierre, ajouta l'amazone en montrant au delà du manoir le petit village blanc et coquet assis au bord de la rivière.

— Ah ! fit Gontran distrait.

— Mais, reprit-elle en souriant et tandis que le marquis l'admirait, tenez, voici un cavalier qui sort du château et vient à notre rencontre. C'est le chevalier. Mon père l'envoie sans doute à la Bégüe savoir ce que je suis devenue hier.

Gontran tressaillit à ce nom de chevalier, et il attachait un regard ardent sur le cavalier qui arrivait au galop vers eux, et il sentit son sang se figer, tandis que son cœur battait à rompre, lorsque, le cavalier n'étant plus qu'à vingt pas, il eut reconnu M. d'Asti, le lieutenant du redoutable chef de l'association. Le chevalier poussa un

cri de surprise à la vue de l'amazone s'avancant en compagnie de Gontran.

— Ah ! par la sambleu ! dit-il, voilà qui est plus que bizarre.

— Chevalier...

— Marquis...

— Comment ! dit l'amazone en souriant, vous vous connaissez ?

— Nous sommes amis intimes, dit le chevalier, sur le visage duquel s'était peinte une satisfaction diabolique.

— Eh bien ! dit la jeune fille, en ce cas, chevalier, remerciez monsieur du service qu'il m'a rendu. J'étais perdue sans lui...

— Ma cousine, dit alors le chevalier sans interroger la jeune fille sur la nature du danger qu'elle avait couru, permettez-moi de vous présenter mon ami le marquis Gontran de Lacy.

— Comment ! s'écria l'amazone, c'est monsieur que nous attendions tous les jours...

Et, comme la surprise de Gontran était à son comble, le chevalier ajouta : — Mon cher ami, je connaissais ton naturel un peu sauvage ; je savais que depuis deux ou trois ans, et cela, Dieu sait pourquoi, tu avais juré de vivre loin du monde, et j'étais persuadé que, si je t'écrivais naïvement de venir me rejoindre chez le baron de Pons, mon oncle, pour y chasser pendant une quinzaine, tu me refuserais. J'ai donc préféré, mon bon ami, t'écrire que j'habitais tout seul un ermitage de chasseur à Saint-

Pierre, certain que tu accepterais mon invitation, et me réservant, du reste, de vaincre tes scrupules.

— Ils sont vaincus, dit courtoisement le marquis en saluant la jeune fille.

L'amazone mit alors pied à terre, prit le bras de son cousin, et, dans le court trajet qui lui restait à faire pour atteindre le château, elle lui raconta les dramatiques événements de la nuit. Gontran les suivait à quelques pas, redevenu sombre et pensif, car il se souvenait que le chevalier d'Asti aimait sa cousine, mademoiselle de Pons, et il devinait quelque sombre rôle que l'association lui allait confier dans ce drame gigantesque qu'elle avait entrepris.

XXII

M. le baron de Pons, avec qui nous ferons bientôt plus ample connaissance, s'était mis au lit la veille, persuadé que sa fille était demeurée à la Bégûe, chez la vicomtesse d'Oisy, sa sœur ; il avait recommandé au chevalier d'Asti de monter à cheval au point du jour pour aller au-devant de sa cousine. Aussi, quand le chevalier, mademoiselle de Pons et Gontran arrivèrent aux Portes, le baron dormait-il encore, fatigué d'une longue journée de chasse, et sa fille, jugeant convenable de ne le point faire éveiller,

se retira dans sa chambre, laissant ensemble le chevalier et Gontran.

M. d'Asti prit alors le marquis par le bras et, l'entraînant dans le parc : — Je vous demande pardon, mon cher, lui dit-il, de vous avoir tutoyé tout à l'heure devant ma cousine, mais il était nécessaire de laisser croire à une longue intimité entre nous pour expliquer votre arrivée ici.

— Il est certain, murmura le marquis, que cette arrivée est assez étrange ; mais vous m'expliquerez...

— Soyez tranquille.

— Le colonel, continua Gontran d'une voix mal assurée, m'a ordonné — et il appuya sur ce mot avec un sourire ironique — de venir ici...

— Chut ! dit le chevalier, vous saurez tout, et vous verrez que ce que l'association attend de vous n'est pas très-difficile.

M. d'Asti offrit un cigare à Gontran et le fit asseoir sur un banc de gazon. En cet endroit, il était impossible que leur conversation fût surprise.

— Mon cher, reprit le chevalier, avant tout, permettez-moi de vous faire... comment dirais-je ? voyons... comme un petit cours de morale... de philosophie pratique, si vous le préférez...

Gontran regarda le chevalier avec étonnement. Le chevalier prit une attitude commode, et, regardant son interlocuteur en souriant : — Quel âge avez-vous ? lui demanda-t-il.

— Vingt-huit ans, chevalier.

— C'est l'âge où un homme devient ou ne sera jamais un homme fort.

— Que voulez-vous dire ?

Le chevalier secoua du doigt la cendre blanche de son cigare et reprit : — Écoutez ma théorie : nous vivons dans un siècle où tout va rapidement, y compris la vieillesse. Nos pères étaient jeunes à cinquante ans, nous sommes usés à quarante. Pour *vivre*, c'est-à-dire pour jouir de la vie, il faut être riche à trente ans, blasé à trente-cinq, impitoyable à quarante. L'existence se compose d'un fait et de quelques grands mots. Les grands mots sont mis en avant et masquent le fait, comme dans un siège les travaux du génie masquent la batterie d'artillerie qui doit vomir la mort. Les grands mots, mon cher, s'appellent humanité, famille, société, amitié, chevalerie, abnégation, dévouement, patriotisme, que sais-je encore ? Le fait a nom l'égoïsme. L'égoïsme, mon bon ami, est la pierre philosophale des chercheurs d'or, le génie des chercheurs de gloire, la gloire des gens qui courent après le génie, la noblesse des roturiers et la roture de la noblesse.

Gontran regarda le chevalier d'un air stupéfait.

— Il y a trop souvent, poursuivit M. d'Asti, un calcul au fond d'une action sublime, et ce calcul se traduit d'ordinaire par un lingot dont l'épaisseur varie selon l'appétit du calculateur. L'égoïsme est donc le souverain maître, le tyran antique de notre monde ; son âme, sa

vie, son intelligence et son nerf, c'est l'argent ! L'homme qui n'est pas égoïste est un grand enfant, un pensionnaire de Charenton ou un lunatique ; — l'égoïste qui ne fait pas fortune est un vaia que j'appellerais volontiers un chiffre impair dans cette addition gigantesque de l'humanité. L'égoïste devenu riche est un homme fort ; l'homme fort a le droit d'être généreux et dévoué à ses heures, bon enfant quand il lui plaît, vertueux et inoffensif sans danger, de même qu'un jockey devenu riche pourrait monter à cheval pour son plaisir.

Gontran écoutait le chevalier avec cet âpre et curieux étonnement de l'homme aux oreilles et aux yeux de qui on déroule pour la première fois la syntaxe bizarre d'une langue encore inconnue.

— Le cœur, mon bon ami, est une pièce fausse, les scrupules sont de la mauvaise monnaie de billon. Songeons à nous d'abord, nous verrons ensuite. Or, cher marquis, je vous vois avec peine vous cabrer et hennir de douleur en présence des travaux dont notre association nous fait un devoir.

Gontran arrêta son compagnon d'un geste et lui dit avec mélancolie : — Ainsi donc vous ne regrettez point le serment qui nous lie les uns aux autres ?

— Nullement.

— Et si c'était à refaire ?...

— Mais, mon cher, vous oubliez que je suis ruiné, que je veux épouser une héritière et redorer l'écusson des d'Asti.

— Moi, dit tristement Gontran, je n'ai accepté les terribles offres du colonel que parce que j'aimais Léona avec furie. A présent je la hais.

— Vous oubliez, mon cher, que votre oncle vous dés-
héritait. Grâce à nous...

— Soit ! mais je suis payé d'avance, et voilà peut-être pourquoi, murmura le marquis avec mélancolie, je manque de cœur à l'ouvrage.

Le chevalier haussa les épaules.

— Marquis, dit-il, avec votre nom, votre titre, votre âge, vingt mille livres de rente sont la misère. Quand notre association vous en aura donné cent mille, le cœur vous reviendra.

Ces paroles rendirent Gontran tout pensif, et il ne répondit pas.

— J'en reviens à ma théorie, continua M. d'Asti. Quand on est en route, on n'a pas le droit de s'arrêter çà et là, de tourner la tête de droite à gauche. Il faut arriver. Les premiers pas sont durs peut-être, mais on se fait à la marche. A la troisième mission qu'on vous donnera, vous cheminerez la tête haute et le cœur gaillard.

— Quel âge avez-vous ? demanda Gontran à son tour.

— Trente-cinq ans, je suis centenaire auprès de vous. Gontran tressaillait en voyant sourire ce roué sans cœur ni âme.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il.

— A ceci, répondit le chevalier : quand le but est sé-

rieux, les moyens importent peu. Nous vous avons servi, à vous de nous servir à votre tour.

— Vous allez donc enfin me dire ce qu'on attend de moi ?

— Pardieu !

— Le colonel m'a donné sa parole qu'il n'était nullement question de duel.

— Il a eu raison.

Gontran frissonna malgré lui en voyant se dessiner sur les lèvres du chevalier ce sourire méphistophélique des hommes qui ne reculent devant aucune extrémité.

— Comment trouvez-vous ma cousine, mon cher marquis ?

— Charmante ! murmura Gontran.

— Eh bien ! en ce cas, votre besogne sera facile.

— Que voulez-vous dire ?

— Avez-vous entendu parler du marquis de Flars-Montgory ?

— Le père d'adoption d'Emmanuel Chalambel ?

— Précisément.

— Le parent du malheureux général de Ruvigny ?

Un nuage, à ce nom, passa sur le front de Gontran.

— C'est cela même.

— Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Parce que le marquis de Montgory a demandé la main de mademoiselle Marguerite de Pons, ma cousine.

Gontran tressaillit et sentit tout son sang affluer à son cœur.

— Et mon oncle le baron de Pons la lui a accordée.

Gontran pâlit.

— Or, dit froidement le chevalier, si ce mariage avait lieu, Emmanuel serait déshérité et ne porterait jamais le noble nom de Flars-Montgory.

— Eh bien ? fit Gontran anxieux.

— L'association a compté sur vous pour vous faire aimer de Marguerite, le fasciner, l'enlever au besoin...

Gontran frémit sous le poids d'une émotion inconnue.

— Que voulez-vous, mon cher ? acheva le chevalier d'Asti avec un calme parfait, j'aime depuis longtemps ma cousine, mais elle ne m'aime point, et d'ailleurs mon oncle ne saurait entendre parler de moi pour gendre.

— Ce sera donc moi... fit Gontran d'une voix mal assurée.

— Ah ! cher, vous allez bien vite. Faites-vous aimer d'abord...

Un sourire infernal passa sur les lèvres du chevalier, et M. de Lacy frissonna jusqu'à la moelle des os et sentit ce sourire lui pénétrer au fond du cœur comme la lame glacée d'un stylet napolitain.

XXII

Qu'on nous permette, avant d'aller plus loin, de faire un pas en arrière et d'expliquer par quelle série d'événements M. le chevalier d'Asti se trouvait aux Portes.

Du haut de la plus haute tour des Portes, au delà de la vallée, un œil perçant aurait pu découvrir un édifice de sombre apparence, à demi perché sur un roc, surplombant la rivière en cet endroit resserrée dans un lit de roches granitiques, et entouré par un paysage aussi morne, aussi sévère d'aspect que celui qui environne les Portes est coquet et gracieux.

Cet édifice est Montgory. Vieille demeure féodale, bâtie au retour de la première croisade, suspendue comme l'aire d'un aigle entre la terre et le ciel, flanquée de tours massives et crénelées, percée de fenêtres découpées en ogives et garnies de vitraux colorés, Montgory a dédaigné de se moderniser comme les Portes, et il est demeuré le sombre castel des premiers barons.

L'intérieur seul a subi de siècle en siècle quelques rares métamorphoses d'ameublement et de tentures. Cette fière race des Flars, divisée en deux branches, les Montgory et les Ruvigny, aimait peu le luxe moderne et s'était toujours trouvée arriérée de deux règnes à chaque ère nouvelle de la monarchie. Les Flars s'étaient montrés à la cour de Henri IV avec le pourpoint à crevés et la toque à plumes du règne de François I^{er}, et on les avait vus paraître à Versailles, sous Louis XIV, avec la fraise et le justaucorps du temps de Henri IV. Race militaire habituée à vivre sous la tente, quand les Flars rentraient dans leur manoir, c'était pour y soutenir un siège, et non pour y remplacer les tentures fanées par de nouvelles.

Le dernier marquis de Flars-Montgory était, comme

ses pères, reculé d'au moins deux siècles, sinon pour le costume, bien qu'il eût conservé la culotte et la poudre, au moins pour les idées. Écuyer de S. A. R. le prince de Condé durant l'émigration, aide de camp des rois Louis XVIII et Charles X, M. de Montgory était rentré dans son manoir du Nivernais après vingt-cinq ans d'absence, s'était contenté de rétablir ses armes sur le portail et les tours, de reprendre possession de ses terres dans toute l'acception féodale du mot, puis il était retourné à Paris où le retenait sa charge auprès du roi.

L'hôtel de Flars, à Paris, situé dans la rue Mademoiselle, était une demeure tout aussi grandiose, tout aussi triste que Montgory. Le style, l'ameublement, les tentures de chaque pièce, remontaient au règne de Louis XIV. L'hôtel fut respecté tout comme le manoir.

M. de Montgory ne s'était jamais marié. Un violent chagrin d'amour qu'il avait éprouvé dans sa première jeunesse, lui avait fait prendre le mariage en horreur, et il se reposait par avance sur la branche cadette de sa famille pour continuer la maison de Flars. Depuis la révolution de Juillet, M. de Montgory s'était retiré en Nivernais et y passait toute l'année, imité en cela par son vieux voisin le baron de Pons, qui ne consentait à partir pour Paris à la mi-décembre qu'à la condition de revenir aux Portes dès les premiers jours d'avril.

M. de Pons était veuf, et la somme de ses affections était reportée tout entière sur ses deux enfants, son fils le chevalier, enseigne de vaisseau, et sa fille Marguerite-

Armande de Pons, charmante enfant de dix-neuf à vingt ans, d'une éblouissante beauté et qui avait inspiré une violente passion à son cousin le chevalier d'Asti.

M. de Flars-Montgory se trouvait donc en Nivernais lorsqu'il y reçut la visite du colonel Léon. Le marquis attendait avec impatience des nouvelles de son fils adoptif, Emmanuel Chalambel. D'où provenait cette affection presque paternelle qu'il avait vouée au jeune avocat, et comment, avec ses idées aristocratiques, M. de Flars-Montgory avait-il pu faire un testament en sa faveur, dépouillant ainsi la branche cadette de sa race ? C'était là ce que nul n'aurait pu dire, à Pons comme en Nivernais.

Emmanuel était de naissance médiocre, mais son père avait, disait-on, rendu un service important au marquis pendant la Révolution. Quelques médisants prétendaient que le marquis avait beaucoup connu madame Chalambel, la mère, qui avait été une fort jolie femme en sa primeur, et alors l'affection du marquis pour le fils devenait assez explicable... Mais enfin tous ces bruits étaient plus ou moins vagues, et l'on ne savait de positif qu'une chose, c'est qu'à l'exception du manoir de Montgory, berceau des Flars, qui devait retourner à la branche cadette, la fortune entière du marquis passerait à Emmanuel.

Les plaisirs du monde, le soin de sa réputation naissante au barreau, retenaient à Paris le jeune avocat. Il venait rarement, trop rarement au gré de son protecteur, passer quelques jours dans le vieux manoir, et lorsqu'il

était absent, M. de Flars attendait ses lettres avec la plus vive impatience. Or, un matin, vers huit ou neuf heures, M. le marquis de Flars-Montgory, en bottes à l'écuyère, son fouet de chasse à la main, sa trompe sur l'épaule, descendit dans la cour de son vieux manoir où ses équipages l'attendaient.

Une vingtaine de ces grands chiens de Vendée, au poil long et rude, les meilleurs rapprocheurs qu'il soit, couples deux par deux, hurlaient d'impatience sous le fouet des piqueurs; un magnifique cheval de race anglaise piaffait aux mains d'un valet en attendant son cavalier, et se prit à hennir de joie lorsqu'il le vit apparaître.

M. de Montgory était un superbe vieillard de soixante-cinq ans, et dont la fière et belle prestance disait éloquemment quel sang généreux avait coulé dans les veines de cette race héroïque dont il était un des derniers rejetons.

Le marquis avait cinq pieds neuf pouces. Il avait cette carrure d'épaules, cette apparence vigoureuse des muscles, cette taille fortement cambrée, bien qu'un peu chargée d'embonpoint, que les historiens s'accordent à donner à la plupart des gentilshommes du moyen âge qui passaient leur vie au milieu des plus violents exercices du corps.

La force de M. Montgory était herculéenne, malgré la maturité de son âge, et plus d'un jeune homme n'aurait pu comme lui passer de longues journées à cheval, chasser à pied du matin au soir et accomplir comme lui quelques-uns de ces tours de force dont les hommes de la

génération qui précède la nôtre semblent devoir emporter le secret dans la tombe.

M. de Montgory portait une forêt de cheveux blancs taillés en brosse ; sa barbe également blanche et qu'il avait assez longue, encadrait une des plus nobles, des plus calmes, des plus majestueuses figures qu'on puisse imaginer.

Lèvre autrichienne, nez aquilin et de courbe bourbonnienne, large front, œil fier et doux, tout en lui annonçait la race franque, la transmission directe du sang des conquérants des Gaules dans toute sa pureté, sans alliage et sans mélange de celui des vaincus.

M. de Montgory, en plein dix-neuvième siècle, résumait le type correct et complet du Franc au temps de Pharamond et de Clovis.

Le marquis, d'un geste amical, répondit au salut de respectueux attachement de ses gens, s'approcha de son cheval et avant de mettre le pied à l'étrier, caressa de la main l'encolure lustrée du bel animal.

— Bonjour, Attila, bonjour... disait-il en souriant, tandis que le noble animal attachait sur lui ses grands yeux pétillants de fierté et d'intelligence.

En ce moment, le pas d'un cheval retentit au dehors sur le roc luisant et sonore dans lequel on avait taillé un sentier pour monter du fond de la vallée au manoir, et M. de Montgory, tournant la tête, vit apparaître sous le cintre de la vieille porte écussonnée de Montgory un cavalier couvert de poussière et dont la monture, crottée

jusqu'au ventre et blanche d'écume, paraissait avoir fourni une longue course.

— D'Asti ! s'écria le marquis en courant au chevalier, car c'était lui, et il avait reconnu sur-le-champ le neveu de son vieil ami M. de Pons.

— Moi-même, monsieur le marquis, répondit le cavalier en mettant pied à terre.

Le chevalier d'Asti, que le marquis avait connu enfant et qu'il tutoyait, avait empreint son visage d'une tristesse solennelle qui frappa M. de Montgory.

— Mon Dieu, chevalier, lui dit-il, qu'as-tu donc et d'où viens-tu ? on dirait que tu as fait vingt-cinq lieues à cheval.

— Trente depuis hier, répondit M. d'Asti.

— D'où viens-tu donc ?

— De Marseille, et tout exprès pour vous voir.

M. de Montgory tressaillit ; il crut que le chevalier venait lui apprendre quelque malheur touchant son fils d'adoption.

— Emmanuel ? dit-il vivement.

— Je l'ai laissé à Paris, il y a quinze jours, se portant à merveille.

Le marquis respira.

— Mais, reprit le chevalier, il faut que j'aie avec vous, monsieur le marquis, un entretien sans témoins...

Et le visage du chevalier était de plus en plus triste et solennel.

M. de Montgory en fut frappé, et, prenant le chevalier

par la main, il lui fit gravir le grand escalier de pierre à balustre de fer qui s'élevait en rampes majestueuses de la base au faite du vieux manoir, poussa une porte devant lui, au premier étage, lui fit traverser une enfilade de ces vastes salles à l'aspect séculaire et triste où le passé semblait revivre, et l'introduisit enfin dans ce qu'il appelait son oratoire, pour conserver la langue chevaleresque. C'était une vaste pièce tendue en tapisserie des Gobelins, dont les murs étaient surchargés de trophées d'armes et de trophées de chasse, dont les meubles en chêne noirci dataient de la Renaissance, et au milieu de laquelle on voyait un grand lit placé sur une estrade, à colonnes torses, à rideaux de serge, à fronton écussonné, derniers vestiges de ce siècle où tout semblait revêtir d'homériques proportions.

Un prie-Dieu, à marches recouvertes de brocart, était placé entre les deux croisées au-dessous d'une glace de Venise biseautée, et un livre d'heures aux estampes coloriées, tout ouvert sur le pupitre, attestait qu'en chrétien fervent et fidèle, M. de Montgory y lisait ses prières soir et matin.

Le marquis s'assit dans son large fauteuil à clous d'or, indiqua un siège au chevalier et parut attendre en gardant le silence, que celui-ci lui expliquât le but de sa visite.

— Monsieur le marquis, dit alors le chevalier, j'ai quitté Paris, il y a quinze jours, pour aller en Italie. Je me suis arrêté à Marseille, et le hasard a voulu que je descendisse dans le même hôtel où précisément venait

d'arriver le général baron de Flars - Ruvigny, votre cousin.

A ce nom, le marquis tressaillit et son visage exprima un mécontentement visible, tandis qu'un pli dédaigneux se formait au coin de ses lèvres.

— Je ne pense pas, chevalier, dit-il, que mon honorable cousin Ruvigny t'ait chargé d'aucune mission pour moi. La révolution de Juillet nous a séparés sans retour ; il y a un abîme entre nous...

— Pardon, répliqua le chevalier, dont la parole lente et grave paraissait timbrée d'une mélancolie profonde, cela est cependant ainsi, monsieur le marquis, et si vous voulez m'écouter...

— Parle, dit le marquis sifflotant une ariette.

— Le général arrivait d'Afrique, reprit le chevalier, nous nous serrâmes la main et dînâmes ensemble. J'étais brisé de fatigue, j'allai me mettre au lit de bonne heure. Le général, au contraire, à qui, du reste, je trouvais un visage soucieux, lui dont le caractère était fort gai d'ordinaire, le général, dis-je, prétexta le besoin de prendre l'air et sortit. Après une promenade d'une heure sur le port, il entra au grand théâtre. Trois heures après, il revint, entra dans ma chambre et me réveilla en sursaut.

Le chevalier s'arrêta et regarda le marquis. M. de Montgory écoutait son récit avec une curieuse attention et d'un geste il le pria de continuer.

— Le général était pâle ; ses traits bouleversés, son œil brillant d'une irritation fiévreuse, m'effrayèrent.

— Mon Dieu, lui dis-je, qu'avez-vous ?

— J'ai, me dit-il, que j'ai été insulté dans mon honneur le plus cher, insulté si gravement qu'il faut que je tue cet homme.

— Son nom ? demandai-je.

Il me mit sous les yeux une carte et je lus : « Le capitaine Lambert. » Ce nom m'était inconnu. Je voulus questionner le général, mais il m'arrêta brusquement : — « Dieu seul, me dit-il, doit savoir la parole infâme que cet homme a jetée sur mon honneur ; je me bats demain, au point du jour, et vous serez mon témoin. »

Le chevalier s'arrêta encore. M. de Montgory écoutait et son cœur commençait à battre sous le poids d'une anxieuse émotion. Cependant tel était l'orgueil de race de cet homme que la pensée qu'un Flars pouvait succomber dans une rencontre ne lui était point venue encore.

— Le lendemain, poursuivit le chevalier, nous quitâmes l'hôtel avant le jour et nous nous dirigeâmes vers le lieu du rendez-vous ; nos adversaires s'y trouvaient avant nous. Le capitaine Lambert, qui était un jeune homme, était assisté par un homme de cinquante ans environ. Après les salutations d'usage, nous tirâmes les épées au sort, elles furent mesurées, et les deux adversaires tombèrent en garde...

Le chevalier s'arrêta encore. M. de Montgory s'était levé tout debout, et il était pâle comme un spectre.

— Après, dit-il, après ?...

— Le général, qui tirait à merveille, rencontrait un

adversaire digne de lui ; il perdit son sang-froid et attaqua son adversaire avec furie. Le capitaine rompit, rompit encore, puis j'entendis un cri... Le général avait laissé tomber son épée et appuyé sa main gauche sur sa poitrine. Je le reçus dans mes bras : « J'ai froid,.. me dit-il. Je suis mort... Courez à Montgory, voyez-y Flars, et dites-lui : « Ruvigny est mort, Montgory n'a pas d'enfants : Flars s'éteindra-t-il donc ?... »

Le chevalier s'arrêta et regarda le marquis.

Comme un chêne gigantesque qu'un torrent a déraciné en creusant le sol sous ses racines, et qui demeure debout et oscille quelques secondes dans l'espace avant de s'abattre tout de son long sur la terre, M. de Flars-Montgory chancela une minute sur lui-même, et le chevalier fut alors le témoin d'une douleur sans éclat et sans larmes, morne, terrible. Si le général eût eu un fils, M. de Montgory eût donné à ce cousin, qui avait démérité à ses yeux, une larme de convenance, et tout eût été dit. Mais le général mourait sans enfants.

Le marquis chancela, oscilla sur la base carrée de ses larges pieds ; puis le chevalier le vit tomber sur les genoux en poussant un grand cri, et dans ce vieillard courbé tout à coup comme l'arbre déraciné par la tempête, les mains levées vers le ciel, il crut voir la personification, l'âme incarnée de toute une race héroïque, se révoltant à la pensée que son heure dernière sonnait sans retour. Il demeura longtemps à genoux, les mains jointes, l'œil tourné vers les cadres noircis de ces portraits de fa-

mille de la grande race des Flars qui garnissaient les murs de l'oratoire, oubliant le chevalier, oubliant le monde, l'univers, pour ne se souvenir que d'une chose, pensée terrible et mortelle : sa race s'éteignait !

Longtemps le vieux Franc, immobile et agenouillé, sembla s'entretenir avec ces muets aïeux descendus un à un dans la tombe, le poing sur la hanche, comme des preux qu'ils étaient, une prière aux lèvres, en soldats chrétiens, l'œil tourné vers l'avenir lointain où ils avaient cru voir leur race se perpétuer et grandir !

Et puis, tout à coup, il se redressa de toute sa hauteur et s'écria : — Mon Dieu, vous que mes pères ont servi, vous pour qui le premier baron de mon nom est allé mourir aux croisades, ne ferez-vous pas un miracle, et ne permettrez-vous point que le dernier marquis des Flars, ce vieillard de soixante-cinq ans prêt à mourir sans rejeton, se marie au seuil de la tombe, qu'il ait un fils de son sang, un enfant qui se nommera Flars comme lui et continuera sa lignée !

Et comme si une voix secrète, voix descendue du ciel ou montée de la tombe entr'ouverte de ses pères, voix prophétique et solennelle, lui eût répondu affirmativement, le Franc leva son fier regard, et la tête rejetée noblement en arrière, l'œil étincelant de tout l'orgueil de sa race, il s'écria : — Ne craignez rien ; Flars ne s'éteindra pas.

XXIV

Or, à peu près à la même heure où le chevalier d'Asti entraît couvert de poussière dans la cour du manoir de Montgory, et suivait le marquis dans son oratoire, pour lui apprendre à sa façon, car on a dû remarquer l'infidélité de son récit, la fin tragique du baron de Ruvigny, son parent, une voiture de chasse roulait, au grand trot de deux vigoureux chevaux normands, sur la route qui longe la rivière et conduit des Portes au vieux manoir des Flars.

Cette voiture, de la forme de celles qu'on nomme breacks, était conduite par un homme de cinquante-cinq ans environ, dont la toilette annonçait un gentilhomme campagnard en habit de chasse, et qui, malgré ses cheveux grisonnants, avait cette apparence robuste et cet air de santé florissante qui sont le résultat de la vie des champs.

Une douzaine de chiens étaient installés dans le fourgon de la voiture; un piqueur à cheval, trottant à côté, sur le bord de la route, tenait en main une superbe jument limousine, monture de chasse par excellence, à la tête petite et busquée, à l'œil ardent, aux jambes nerveuses et sèches, au manteau gris de fer, et qui devait faire

merveille un jour de laisser courre à travers les halliers et les grandes futaies du Nivernais.

Le vieux gentilhomme fouettait d'une main vigoureuse son attelage, qui allait bon train et arriva en moins d'une heure à la lisière d'une forêt qui s'étendait entre les Portes et Montgory et se prolongeait à l'est sur une étendue de plusieurs lieues, couvrant la chaîne de collines qui formait la rive droite de l'Yonne.

En cet endroit, la forêt était percée d'une de ces grandes lignes de chasse comme on en trouve de distance en distance dans les bois bien aménagés pour la vénerie, et cette ligne était à mi-chemin des Portes à Montgory.

— Oh! oh! dit le gentilhomme en rendant les rênes de son breack au domestique assis auprès de lui, je suis le premier au rendez-vous, et c'est assez extraordinaire, car l'heure est sonnée depuis longtemps.

Il consulta sa montre : — Onze heures! dit-il; le rendez-vous était pour dix. Montgory serait-il entré sous bois sans m'attendre? ce sont ses piqueurs qui ont fait le bois aujourd'hui.

Le baron de Pons, car c'était lui, chassait tous les jours avec M. de Flars-Montgory, et il pouvait, à bon droit, s'étonner de ce manque d'exactitude, car le marquis était, en matière de vénerie, d'une ponctualité rigide, surtout lorsque ses gens faisaient le bois.

Le baron prit sa trompe et sonna gaillardement l'appel au rendez-vous. Aucune trompe ne lui donna la reprise, mais il vit apparaître presque aussitôt, à travers les gau-

lis, deux hommes à la livrée de chasse du marquis : son piqueur et un valet de chiens tenant en laisse le limier qui avait servi à faire le bois.

— Voici le rapport, dit le baron en mettant le pied à l'étrier et montant la belle jument limousine. Qu'arrive-t-il donc à Montgory?

Il sonna de nouveau ; point de réponse !

— Hé ! Brocardeau, cria le baron au piqueur du marquis, l'heure du rendez-vous est-elle donc changée ?

— Non, monsieur le baron. Il y a une heure que nous attendons M. le marquis. Nous avons au rapport un cerf dix cors jeunement, et la journée sera chaude, car nous devons essayer les bâtards quart-de-sang anglais que M. le marquis a reçus hier du Poitou, et qui rapprochent, dit-on, merveilleusement.

— C'est bizarre ! pensa M. de Pons, Montgory est toujours exact.

Une troisième fois il entonna un vigoureux appel, appel qu'à la rigueur on pouvait entendre de Montgory ; et comme l'écho seul lui donna la reprise, le baron, justement alarmé, pensa que M. de Montgory était peut-être malade, et il piqua des deux vers le manoir de son voisin.

Miss Arabelle, c'était le nom de la belle jument, partit au galop et franchit en un quart d'heure la grande lieue qui séparait le rendez-vous du manoir ; elle gravit au grand trot la rampe abrupte et raide qui conduisait à la plate-forme de rocher et ne s'arrêta que dans la cour

intérieure de l'édifice féodal où M. de Pons aperçut les chiens couplés et tenus en mains, le cheval du marquis tout sellé et piaffant d'impatience, puis dans un angle de la cour un autre cheval, monture étrangère, inconnue au baron, ruisselante d'écume et les jambes crottées jusqu'au ventre, signes évidents de la longue course qu'elle avait fournie.

La vue de ce cheval impressionna étrangement le baron.

— Où donc est ton maître? demanda-t-il vivement à l'un des valets de chiens.

— Monsieur le marquis, répondit le valet, avait déjà le pied à l'étrier et nous allions partir, lorsqu'un étranger est arrivé.

Le valet indiqua du doigt le cheval.

— Quel est-il?

— Je ne le connais pas, répondit le valet qui, depuis peu au service du marquis, n'avait jamais vu M. d'Asti. M. le marquis est monté avec lui à son oratoire, où il s'est enfermé, et il n'en est plus ressorti. Nous l'attendons.

Agité d'un pressentiment douloureux, M. de Pons jeta la bride au valet, monta rapidement l'escalier et pénétra brusquement dans l'oratoire, précisément à l'instant même où, en proie à son exaltation chevaleresque, M. de Flars-Montgory jurait à ses pères de continuer leur lignée.

L'étonnement du baron fut grand à la vue de son neveu qu'il croyait à Paris et qu'il retrouvait muet, immobile, et dans un costume qui témoignait d'une longue route,

debout en un coin de l'oratoire, et conservant ce visage triste et solennel qu'il avait jugé de circonstance.

— Toi ici ! s'écria-t-il.

M. de Pons vivait en assez mauvaise intelligence avec son neveu, qu'il savait ruiné, surtout depuis que le chevalier lui avait demandé la main de sa cousine, qu'il s'était empressé de lui refuser. Par conséquent, il s'attendait si peu à sa visite qu'il poussa l'exclamation de surprise la plus désagréable du monde.

— Mon cher oncle, dit le chevalier avec calme et dignité, je viens de remplir une bien triste et bien pénible mission auprès de M. le marquis de Montgory. Je lui ai apporté les derniers adieux de son cousin le général baron de Ruvigny, mort dans mes bras.

— Mort ! s'écria M. de Pons, foudroyé par cette nouvelle.

— Tué en duel.

Le baron regarda son ami le vieux marquis de Montgory.

Le marquis avait repris cette attitude calme, solennelle, douloureusement fière, de ceux qui, ébranlés un moment par l'ouragan de la fatalité, se redressent et le défient du regard. Il prit la main de M. de Pons et lui dit : — Ruvigny avait eu des torts, et je ne les lui eusse jamais pardonnés, mais il était Flars comme moi et il devait continuer la race.

M. de Pons courba le front et comprit le désespoir du marquis.

— Ruvigny est mort, reprit le marquis lentement, et

si Montgory mourait aujourd'hui, avec lui s'éteindrait notre nom.

M. de Pons se taisait.

— Eh bien ! reprit M. de Montgory, cela ne se peut, cela ne sera pas.

L'œil étonné du baron alla chercher le regard du marquis et sembla lui demander l'explication de ces derniers mots.

M. de Montgory continua : — Je suis vieux, mais j'ai six millions de fortune ; je trouverai bien une demoiselle de bonne roche, qui consentira à m'épouser.

Un nuage passa sur les yeux du baron ; en même temps une pensée lumineuse et bizarre lui traversa le cerveau, pensée où le vieux gentilhomme oublia que la jeunesse est sacrifiée impitoyablement quand on lui donne la vieillesse pour compagne, ne se souvenant que des trente années d'amitié qui l'unissait à M. de Montgory, et il lui dit vivement : — Marquis, un mot !

— Parlez, baron.

— Les Pons sont moins nobles peut-être que les Flars, mais ils datent des croisades et depuis lors ne se sont jamais mésalliés. Marguerite-Armande de Pons, ma fille, a dix-neuf ans, elle est belle, elle aura cinquante mille livres de rente le jour de son mariage. Voulez-vous, mon ami, me faire l'honneur d'accepter sa main. ?

M. de Flars-Montgory eut un éblouissement et crut faire un rêve.

La veille encore, le vieux gentilhomme regardait M u -

guerite avec un sourire d'admiration presque paternelle et lui disait : — Sais-tu bien, ma petite, que tu es belle à désespérer Vénus elle-même, et que si j'avais trente ans au lieu de soixante-cinq, je voudrais conquérir le monde pour le mettre à tes pieds et t'en faire la reine ?

Mais l'âge des passions avait fui pour le marquis ; il ne songeait point au mariage et il eût ri au nez, deux jours auparavant, de celui qui aurait pu lui conseiller d'épouser Marguerite de Pons.

Eh bien ! à cette heure, à la proposition du baron, M. de Montgory crut voir passer devant lui comme le plus beau des sylphes cette jeune fille éclatante de jeunesse et de beauté, cet ange au regard si chaste, si noble et si pur, et l'homme de vingt-cinq ans renaquit soudain de ses cendres, le sang attiédi du vieillard brûla tout à coup, il frissonna de la tête aux pieds, comme s'il eût été mis en contact avec une machine électrique, et ce fut l'œil brillant d'une fièvre étrange qu'il dit au baron : — J'accepte, mon cher, j'accepte !

Le chevalier d'Asti, toujours immobile dans un coin de l'oratoire, était pétrifié de ce qu'il venait de voir et d'entendre, et il crut un moment se trouver en proie à quelque horrible cauchemar. Mais M. d'Asti était un de ces hommes forts qui sont habitués à lutter jour et nuit avec la fortune ennemie, et que le coup le plus violent laisse debout et prêts à la riposte.

Le chevalier se dit d'abord : — Voici que l'association a fait une belle besogne, en vérité ! Pour sauver Hector

Lemblin, elle a tué le général; en tuant le général, elle déshérite Emmanuel et m'enlève celle que je regardais comme ma femme dans l'avenir.

Puis il se répondit sur-le-champ : — Puisque l'association a brouillé les cartes, elle les débrouillera. J'y perdrai mon nom ou Marguerite sera ma femme, et non celle de ce bonhomme, qui songe si sérieusement, en plein dix-neuvième siècle, à éterniser sa race. Le beau malheur, vraiment, que les Flars vinssent à s'éteindre.

Ces réflexions faites, en quelques secondes, la pâleur du chevalier disparut, le calme revint en son âme, et il regarda son oncle de l'air le plus naïf et le plus satisfait du monde : — En vérité, lui dit-il, je suis heureux, monsieur mon oncle, que vous m'ayez refusé la main de ma cousine, car je n'aurais jamais pu faire à notre famille l'honneur que lui fait M. le marquis de Flars-Montgory en recherchant son alliance.

Les ressentiments secrets du baron tombèrent devant ces paroles pleines d'humilité de son neveu.

— Bien parlé! lui dit-il, et pour te dédommager, mon pauvre ami, nous te chercherons une héritière.

— Ah! dit le chevalier, qui voulait à tout prix paraître sincère dans son abnégation, payez seulement mes dettes, mon cher oncle, une bagatelle, quelque vingt-cinq ou trente mille francs.

— Accordé! dit le marquis, prévenant ainsi la réponse du baron, qui approuva d'un signe de tête.

— Eh puis... fit le chevalier.

— Qu'est-ce encore ? demanda M. de Pons avec inquiétude, car il se défiait fort de son neveu.

— Invitez-moi aux noces de ma cousine, fit M. d'Asti en riant.

Un sourire revint aux lèvres du baron.

— Mon bel ami, dit-il à son neveu, tu sais que ma maison sera toujours la tienne, par conséquent, profite de l'avis.

Et le baron se tourna vers son vieil ami : — Marquis, dit-il, la violente et pénible émotion que vous venez d'éprouver nécessite pour vous le grand air. Nous devons chasser pour notre plaisir, chassons pour votre santé.

— Soit ! fit le marquis d'un signe.

— Demain, continua le baron, vous viendrez aux Portes me demander officiellement la main de mademoiselle Marguerite-Armande de Pons, ma fille ; alors seulement, je l'instruirai de ma volonté.

En parlant ainsi, M. de Pons paraissait peu se soucier de prendre au préalable l'avis de sa fille sur cette union.

— Quant à toi, mon bel ami, ajouta le baron en s'adressant au chevalier, si tu m'en crois, tu remonteras à cheval, tu iras aux Portes saluer ta cousine et changer de costume, et tu t'installeras comme tu l'entendras.

— Vous êtes mille fois trop bon, mon oncle, répondit le chevalier d'un ton pénétré.

Une heure après, le chevalier arrivait aux Portes, apprenait que mademoiselle de Pons était sortie à cheval en compagnie de ses deux lévriers, s'installait au coin du

feu dans l'appartement qu'il occupait jadis au château, et, attablé devant un guéridon, écrivait la lettre suivante :

« *A M. le colonel Léon, à Paris.*

» Mon cher colonel,

» Vous avez eu quelque raison de me nommer votre lieutenant. Je suis, je le crois, la plus forte tête, après vous, de notre honorable association, et la façon dont j'ai assisté ce pauvre général a dû vous le prouver.

» Vous savez que le général m'avait, en mourant, confié une mission délicate. Je m'en suis acquitté avec empressement, espérant ainsi faire ma paix avec mon oncle et m'introduire de nouveau auprès de ma chère cousine, laquelle, je le crains, continuera de m'accabler de son dédain.

» Mais voici, mon cher colonel, que les beaux exploits que nous avons accomplis tournent contre nous de la plus déplorable façon. Le vieux marquis perd la tête ; lui, qui haïssait son parent et le taxait d'apostasie, pleure des larmes de sang (style romantique), sur l'extinction de sa race, et il veut se remarier. Or, qui veut-il épouser ? ma cousine !

» Voilà donc l'héritage de notre ami Emmanuel qui s'évanouit, votre serviteur qui assiste à la ruine de ses plus chères espérances, et tout cela est le résultat de ce petit service que nous avons rendu à notre autre ami

Hector Lemblin, qui épousera dans dix mois madame la baronne de Ruvigny.

» Cependant, mon cher colonel, comme il n'y a que les niais qui jettent le manche après la cognée à la suite d'une première défaite, je me suis gravement consulté, et le fruit de mes réflexions, le voici : l'association aidant, Chalambel s'appellera Montgory, et le chevalier d'Asti épousera un jour ou l'autre mademoiselle de Pons sa cousine. Fiez-vous-en à moi, si vous m'envoyez l'auxiliaire dont j'ai besoin.

» Notre ami Gontran de Lacy est beau comme l'Antinoüs antique. En songeant à lui, j'ai trouvé un fort joli plan de bataille. Envoyez-le-moi. Je sais bien que le cher marquis a encore plus d'un scrupule, mais raison de plus pour l'aguerrir en lui confiant les missions délicates. Faites-le monter en chaise de poste sur-le-champ, avec mission de se rendre en Nivernais et de s'y arrêter dans un village du nom de Saint-Pierre où il attendra ma visite. S'il se cabrait par hasard, assurez-le qu'il n'aura personne à tuer, et que ce qu'on attend de lui est infiniment agréable à accomplir.

» Sur ce, mon cher colonel, accordez-nous, à lui et à moi, un congé illimité, brûlez ma lettre et prenez ma main.

» Chevalier d'ASTI. »

Le soir, en fumant son cigare dans le parc, au bras de son oncle, le chevalier lui dit : — Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que votre maison était redevenue la mienne ?

— Oui, mon cher enfant.

— Auriez-vous quelque répugnance à y recevoir un mien ami que j'aime comme un frère et qui est un chasseur passionné ?

— Son nom ? interrogea le baron.

— Le marquis Gontran de Lacy.

— Pardieu ! dit le baron, j'ai connu son père ; il porte un des meilleurs noms de l'Ouest.

— Il est veneur passionné.

— Tant mieux !

— Ainsi, je puis l'inviter ?

— Sur-le-champ.

— Merci ! mon oncle, répondit le chevalier ; je vais lui écrire dès demain, et nous aurons en lui le meilleur frère en saint Hubert que j'aie connu. « Beau coup de trompe et beau coup de coudel » comme dit le proverbe ; sonnant bien et buvant frais.

Et le chevalier se prit à sourire.

XXV

Le lendemain du jour où M. de Pons avait offert la main de sa fille au marquis de Flars-Montgory, mademoiselle de Pons était chez elle, dans l'appartement qu'elle occupait aux Portes et qu'elle s'était plu à décorer avec une coquetterie tout artistique, sentant d'une lieue sa Parisienne. Qu'on nous permette de tracer en quelques

lignes l'histoire de cette charmante fille, destinée par son père à aller finir ses jours dans ce vieux manoir de Montgory, auprès d'un mari sexagénaire, qui considérait simplement le mariage comme le moyen de perpétuer une noble race.

Marguerite avait perdu sa mère au berceau, et sa première enfance fut confiée aux soins d'une tante, sœur de M. de Pons, la vicomtesse d'Oisy.

La vicomtesse, veuve de bonne heure, avait été la femme la plus excentrique de son temps. Née pendant la Révolution et plus âgée que le baron, son frère, madame d'Oisy avait passé sa jeunesse au fond d'un vieux manoir du Poitou et y avait lu force romans de chevalerie, qui n'avaient pas peu contribué à exalter chez elle une imagination déjà fort vive.

Madame d'Oisy était une de ces femmes qui s'éprennent aisément des choses les plus bizarres, les plus excentriques du monde, regrettent les paladins et les chevaliers errants, les tournois et les carrousels, et passent leur vie à chercher une passion romanesque.

L'éducation qu'elle avait donnée à sa nièce s'était un peu ressentie des idées de la vicomtesse. Marguerite apprit à monter à cheval, elle aima les chiens, les chevaux, la chasse et tous les exercices violents. Chez Marguerite, le moral se ressentit de cette éducation physique : de bonne heure, la jeune fille eut un caractère indépendant et fier, et témoigna même une certaine répugnance pour le mariage.

Cependant, l'existence parisienne, le tourbillon du monde, l'enivrement de ces fêtes où elle brillait entre les plus belles et qui se renouvelaient chaque jour, modifièrent bientôt les goûts de mademoiselle de Pons.

Marguerite aimait les arts, le luxe; elle admirait fort naïvement toutes les belles choses de ce monde, et elle avait compris que la seule existence réellement heureuse qu'une femme puisse rêver réside dans le mariage. Mais comme toutes les femmes intelligentes, lorsque le cœur est libre encore de toute inclination, elle était ambitieuse pour cet inconnu, dont elle porterait un jour le nom, la seule manière qu'aient les femmes d'être ambitieuses.

Une grande fortune, un noble nom, une haute position dans l'armée ou la diplomatie, il fallait tout cela à celui que mademoiselle de Pons consentirait à prendre pour mari; et si son père ne se fût chargé d'évincer son cousin, le chevalier d'Asti, Marguerite lui eût très-catégoriquement refusé sa main.

Certaines jeunes filles font, durant leur adolescence, un joli rêve d'amour: c'est un mari jeune, beau, à la gaillarde moustache, à l'épée querelleuse, pauvre comme beaucoup d'amoureux bien nés.

D'autres, — et Marguerite fut du nombre, — rêvent tout le contraire. Jeune ou vieux, beau ou laid, peu importe, si ce mari a un nom sonore, un vieil hôtel aux lourdes dorures, un carrosse armorié, et qu'il jouisse de la respectueuse admiration du monde.

Marguerite n'avait jamais rencontré un homme qui eût

fait battre son cœur ; elle éprouvait même un certain dédain pour les jeunes fats qu'elle voyait papillonner autour d'elle dans les salons parisiens, et dont son cousin le chevalier résumait assez bien le type complet.

Peut-être y avait-il dans cette ambition de la jeune fille un peu de ces désirs naturels aux femmes supérieures qui leur font souhaiter une domination absolue. Marguerite rêvait de rencontrer un de ces hommes forts, devant la volonté desquels tout s'incline, dont on admire la force et la puissance, pour le dominer à son tour, imposer à cette volonté de fer sa volonté d'enfant, faire plier cette force et cette puissance avec un sourire tombé de ses lèvres ou un regard de ses beaux yeux.

Jusqu'alors mademoiselle de Pons n'avait pas encore trouvé, mais elle attendait philosophiquement, et, ce jour-là, vers dix heures du matin, elle était à sa toilette, dans son boudoir, jetant à son miroir une œillade interrogative et essayant une amazone qu'elle avait reçue de Paris. Le boudoir de Marguerite était un chef-d'œuvre de bon goût et de luxueuse simplicité. Jamais colombe aux ailes blanches n'avait eu un plus joli nid, — jamais un amant poète et millionnaire, — un prodige ! — n'aurait imaginé pour la femme qu'il aimerait une plus suave retraite. Les murs étaient tendus d'une étoffe gris tendre, à reflets dorés et moelleux, sur les plis de laquelle se jouaient les premiers rayons du soleil.

Une croisée fermée par une glace sans tain et à demeure surmontait la cheminée en marbre blanc, si bien

que le matin Marguerite pouvait jeter les yeux dans le parc où les premiers bourgeons des arbres poussaient au souffle des brises printanières.

La matinée était splendide et lumineuse comme le sont les matinées de printemps dans le centre de la France. Déjà cette petite brume bleue et transparente qui ressemble à un voile de gaze, et qui est l'avant-courrière des beaux jours, flottait indécise aux flancs des coteaux lointains. Les arbres déjà verts tréflaient, avec les rayons du soleil glissant à travers leur naissant feuillage, l'herbe encore jaunie du grand parc. Quelques gouttelettes de rosée frangeaient le bord des feuilles entr'ouvertes étincelant comme des diamants. Les oiseaux chantaient leur plus joyeux refrain. Marguerite se sentit si heureuse ce jour-là qu'elle eut comme un vague pressentiment que le mari rêvé depuis si longtemps allait surgir de quelque part, — ce mari si riche et si fort qui plierait comme un enfant devant ses moindres caprices. Deux coups discrets frappés à la porte du boudoir la firent tressaillir.

— Entrez, dit-elle.

La porte s'ouvrit, et Marguerite étonnée vit devant elle le marquis de Montgory souriant et dans ses habits de gala.

M. de Montgory avait coupé sa grande barbe, et ainsi rajeuni, il portait bien quinze années de moins, tant sa taille était droite et gaillarde et son visage plein et coloré.

Son costume, un peu arriéré de forme, avait cependant une haute élégance et qui seyait à son âge mûr. Il

portait encore le pantalon gris perle dans la botte plissée et montante, terminée par un gland de soie. A la boutonnière de son habit bleu s'épanouissait la rosette multicolore des ordres nombreux dont il était décoré. M. de Montgory avait été ambassadeur et général de cavalerie.

Le marquis prit Marguerite par la main, la conduisit sur le tête-à-tête du boudoir et s'y assit auprès d'elle.

— Ma mie, dit le marquis à Marguerite, cessant de la tutoyer, je viens vous demander un conseil.

— A moi ! fit Marguerite en fixant sur le vieillard un regard profond et pénétrant.

— A vous, ma mie.

Marguerite ne parut point choquée du *vous*, et, posant son menton à fossette dans sa jolie main, elle écouta la confidence qui lui était annoncée.

— Me trouvez-vous bien vieux ? demanda le marquis en jetant à la jeune fille une œillade fort jeune, accompagnée d'un sourire des plus galants.

— Mais non, dit Marguerite qui joua la naïveté.

— Je voudrais me marier...

— Bah !

La jeune fille laissa échapper cette exclamation d'un air candide auquel M. de Montgory fut pris.

— Elle ne devine absolument rien, pensa-t-il.

— Vous marier ! reprit-elle ; mais, au fait, pourquoi pas ?

Le marquis tressaillit d'aise et trouva mademoiselle de Pons plus éblouissante que jamais.

— Car, poursuivit-elle, vous devez fort vous ennuyer tout seul, en votre manoir de Montgory.

— A mourir ! dit le vieillard. Mais j'ai la soixantaine, ma mie, et, bien que j'aie trois cent mille livres de rentes, que mon nom soit un des plus nobles du faubourg Saint-Germain, et que j'aie occupé de hautes positions sous la monarchie... qui sait si une jeune femme ?...

Le vieillard s'arrêta ; mademoiselle de Pons garda le silence.

Marguerite avait deviné sur-le-champ que, si M. de Montgory pensait sérieusement à prendre femme, la femme à laquelle il songeait n'était autre qu'elle-même. Puis, avec cette rapidité merveilleuse de conception et d'exécution que les femmes apportent dans les choses sérieuses de la vie, cette blonde et naïve fille de dix-neuf ans se posa nettement la question : « Épouserait-elle ou n'épouserait-elle pas le marquis ? » envisagea le pour et le contre, et, tout en jouant un embarras fort grand, prit une décision à l'instant même.

— Qui cherché-je ? s'était-elle dit : un mari riche, de grand nom, d'un haut caractère, et occupant une de ces positions élevées qui placent une femme au premier rang dans le monde. M. de Montgory a trois cent mille livres de rentes, il est marquis, il a été ambassadeur ; vienne un revirement politique, il sera ministre ; — voilà bien des arguments pour faire excuser son âge. D'ailleurs, ajouta-t-elle mentalement, en enveloppant d'un coup d'œil ce robuste et beau vieillard, il a noble mine et

grand air, et ne ressemble point à ces petits jeunes gens asthmatiques qui passent leur vie dans les écuries, et jouent au lansquement ou au baccarat de leur club la dot de leur femme.

— Eh bien ! ma mie ? fit le marquis, voyant que Marguerite se taisait.

Elle leva sur lui un regard ingénu.

— Mais, dit-elle, une femme, je crois, serait bien difficile.

— Vous croyez ?

Marguerite avait pris un air si ingénu, qu'elle ne paraissait point se douter que le marquis lui demandait autre chose qu'un conseil.

— Ainsi vous ne me trouvez pas trop vieux, ma mie ? Vous croyez qu'une jeune femme se plairait à Montgory ?

— L'été, dit résolument Marguerite.

Mademoiselle de Pons posait ainsi le premier article de sa constitution conjugale.

— Ah ! fit M. de Montgory, prêt d'avance à toutes les concessions, il est certain que je n'enterrerais point tout l'hiver une jeune femme à Montgory.

— Tiens ! fit Marguerite le plus ingénument du monde, madame la marquise de Montgory pourra-t-elle se dispenser d'ouvrir ses salons l'hiver, d'avoir une loge à l'Opéra et à la Comédie-Française, d'être dame patronesse de quelques œuvres de bienfaisance, et de se montrer à Longchamps quelquefois ?

Mademoiselle de Pons accompagna ce deuxième article

de son code conjugal d'un sourire si éblouissant, que M. de Montgory eut le vertige. Il comprit qu'il serait forcé d'abdiquer le sceptre du commandement dès la première heure, mais les fourches caudines étaient si jolies...

— Par conséquent, dit-il, vous me conseillez de me marier ?

— Mais... pourquoi pas ?

— Votre père est de votre avis.

— Mon père ?

— Je le quitte à l'instant.

— Chassez-vous avec lui ce matin ?

— Nullement.

L'expression de candeur qui régnait sur le visage de mademoiselle de Pons ne s'était point encore démentie.

— Ah ! fit-elle, vous venez de voir mon père ?

— Oui, ma mie ; précisément il m'a fait une confidence.

— Vraiment ! dit-elle jouant la surprise.

— Il songe à vous marier.

— Moi ! Ah ! quelle folie !

— Bon ! auriez-vous déjà passé l'âge ? demanda M. de Montgory avec un fin sourire.

— Oh ! dit-elle, je suis vieille, marquis, aussi vieille qu'une chronique... Je vais avoir vingt ans !

Le sourire et l'œillade qui accompagnèrent ces mots eussent été dignes de Célimène. M. de Montgory se mit fort galamment aux genoux de Marguerite, qui le laissa faire ; prit une de ses mains qu'elle lui abandonna, la porta à ses lèvres et ne rencontra aucune résistance...

— Consentiriez-vous donc, lui demanda-t-il, à vous appeler la marquise de Montgory ?

— Peut-être, répondit-elle en baissant modestement les yeux.

.

Mademoiselle de Pons avait perdu, il y avait environ deux mois, une parente éloignée, dont elle portait le deuil en lilas et en violet. Il fut donc convenu que le mariage n'aurait lieu qu'à l'expiration de ce deuil qui était de trois mois.

Cette décision fut prise sur l'observation de M. le chevalier d'Asti, qui était un fidèle observateur des convenances.

Le chevalier avait donc un mois devant lui, et lorsque le marquis Gontran de Lacy arriva de Paris, il y avait dix jours que la main de mademoiselle de Pons avait été accordée à M. le marquis de Flars-Montgory.

La veille de cette arrivée, le chevalier dit à sa cousine d'un ton hypocrite :

— Le marquis de Flars se porte à merveille.

— Vous trouvez ? fit-elle.

— Il a soixante-cinq ans, mais il en porte cinquante à peine.

— C'est juste.

Et mademoiselle de Pons regarda son cousin, essayant de deviner sa pensée.

— Un homme de cette trempe, continua le chevalier,

meurt d'une attaque d'apoplexie foudroyante ou devient centenaire.

Marguerite tressaillit.

— Si vous l'épousez...

— Mais, dit-elle, c'est presque fait.

— Bah ! en fait de mariage, il n'y a rien de fait avant la messe nuptiale.

— Soit ! Eh bien ! si je l'épouse ?...

— Vous courez le risque de vieillir avec lui ; il mourra en berçant ses petits-enfants.

Mademoiselle de Pons se mordit les lèvres et jeta à la dérobée un regard de haine à son cousin. Le chevalier semblait lui dire qu'elle avait établi sur l'âge avancé du marquis un calcul sordide.

— Mais, se hâta-t-il d'ajouter, qui sait ? On ne sait pas... On n'a jamais pu savoir... La sagesse humaine et le mot énigmatique de votre mariage sont dans ces trois mots, ma chère cousine.

Et le chevalier eut un sourire si railleur sur ses lèvres minces, que mademoiselle de Pons en tressaillit et eut le frisson.

Reprenons maintenant notre récit au point où nous l'avons interrompu lors de l'arrivée aux Portes de mademoiselle de Pons en compagnie de M. de Lacy, que nous avons laissé peu après dans le parc causant avec le chevalier, lequel lui laissait entendre à demi mot ce qu'attendait de lui la terrible association des Compagnons de l'épée.

XXVI

Le chevalier d'Asti au colonel Léon, à Paris.

« Mon cher colonel,

» Gontran est ici depuis huit jours ; merci de me l'avoir envoyé sur-le-champ, merci surtout, bien que vous ayez dû deviner à moitié mon plan au sens de ma première lettre, de ne lui avoir rien dévoilé. Gontran, mon cher colonel, trompera décidément nos plus belles espérances. Il ne sera jamais qu'un tiède serviteur de notre œuvre, un compagnon timoré qui hésitera et reculera d'abord devant toute chose, quitte à marcher ensuite sous l'impérieuse injonction du devoir.

» Cet homme a été un brillant officier, un lion ne reculant devant rien, un duelliste tirant l'épée pour un mot, un fou qui eût égorgé le monde pour plaire à une femme, un blasé impitoyable avec son fatal amour pour Léona. Avec de tels antécédents, nous devions espérer mieux du marquis. Eh bien ! mon cher, nous nous sommes trompés : Gontran, qui tuait un homme d'un coup d'épée pour un *oui* ou un *non*, qui entassait, à l'endroit des femmes, trahison sur trahison, criera miséricorde et s'affublera de grands mots et de beaux senti-

ments lorsqu'il s'agira de la perte d'une pensionnaire insignifiante.

» Gontran n'a pas le sentiment de l'association, voilà le mal.

» Mais enfin, mon cher colonel, et quoi qu'il en soit, il faut bien que je me serve de lui tel qu'il est. Seulement, il ne saura le premier mot du drame qu'il joue que lorsque le drame sera joué. De cette façon, je craindrai peu les reculades et les faiblesses de son caractère.

» Ce que j'avais prévu est arrivé : Gontran est aimé de ma cousine, mademoiselle de Pons. Il l'a rencontrée la nuit, l'a sauvée de je ne sais quel péril, et, en jeune fille bien élevée et reconnaissante, Marguerite a laissé battre un peu son cœur.

» Cependant, jusqu'à ce jour, le mal n'est pas grand. Marguerite est une femme de tête chez qui la raison domine le cœur. Elle a de l'ambition plein son cerveau entêté, et elle y a logé l'idée de devenir marquise de Flars-Montgory. Si j'avais trois cent mille livres de rente et que j'eusse été ambassadeur, elle songerait pareillement à m'épouser, sans m'aimer plus que le marquis, sans renoncer à aimer Gontran.

» Marguerite est une fille d'esprit. Cet amour naissant, à peine éclos, n'est point encore partagé d'une façon absolue. Gontran est, en amour comme en toutes choses, l'homme irrésolu. Marguerite lui plaît, il en était très-sérieusement épris dès la première heure, mais je lui ai appris qu'elle devait épouser le marquis, et voici que

notre homme s'est imposé sur-le-champ un beau rôle de froideur et d'abnégation.

» Ce rôle, pourtant, ne m'effraye point. Marguerite est trop belle pour qu'on lui résiste longtemps, et Gontran lui opposera vainement le souvenir de Léona.

» A propos de Léona, mon cher colonel, il est fort possible que j'aie besoin d'elle, et je vous écrirai à nouveau, dans ce cas.

» Sur ce, prenez ma main, et au revoir.

» Chevalier d'ASTI. »

Marguerite de Pons à madame de Lerme.

« Ma chère Octavie,

» Puisque te voilà devenue baronne, tu dois savoir sur le bout du doigt une foule de choses que je ne devine qu'imparfaitement, et tu me renseigneras.

» Te souviens-tu, à deux années de distance, de notre pension ? — Cette pension, située rue de Clichy, où nous avions un vaste jardin et de grands arbres, sous lesquels, les soirs d'été, nous arrangions si bien l'avenir à notre guise ?

» Pour les femmes, il paraît, l'avenir, c'est le mariage. Les hommes, qui font les lois, l'ont décidé ainsi. Il faut que, tôt ou tard, forcément ou de plein gré, une femme se marie, c'est-à-dire qu'elle se choisisse ou se laisse choisir un compagnon, un homme, un maître, quelque chose comme un régisseur de sa fortune, dont elle portera le

nom, et qui lui fera une situation dans le monde. C'est triste ! En instituant le mariage, l'homme a consacré la perpétuelle minorité de la femme. Te souviens-tu donc, ma chère Octavie, que chacune de nous envisageait à sa manière ce grand sacrifice ?

» Tu as toujours été un peu romanesque et tu rêvais un beau cavalier au teint brun, à la taille élégante, quelque chose comme un héros de roman espagnol ; tu tenais fort peu à la fortune, tu me disais même à ce sujet que l'amour n'était réellement à l'aise que dans une chaumière. Ton rêve, ce dernier chapitre excepté, s'est réalisé, je crois : M. de Lerme a trente ans, il est fort beau, il t'aime, dit-on, à la folie, mais il est riche... et cela doit te le dépoétiser bien fort.

» Qu'en dis-tu ?

» Peut-être vas-tu me taxer de raillerie, ma bonne petite, mais tu te tromperais, ma lettre est très-sérieuse, et je t'écris pour savoir bien réellement à quoi m'en tenir. L'amour dans le mariage est-il possible ? est-il nécessaire ?

» Et d'abord, l'amour existe-t-il ?

» Tu vas me trouver bien sceptique, mais que veux-tu ? le côté railleur de mon caractère est le dominant, et si cela n'était, je n'oserais jamais te faire le double aveu que voici : d'abord, j'ai un mari en perspective ; ensuite, j'ai un amoureux.

» Le premier, ma chère, résume assez bien ce mari que j'avais toujours rêvé. Age mûr, grande fortune ter-

ritoriale, la seule fortune qui sente son aristocratie, vieux nom, couronne de marquis, souvenirs glorieux laissés dans l'armée et la diplomatie. Un homme qui a eu jadis des duels, des aventures, pour lequel deux femmes se sont battues au pistolet, en plein bois de Boulogne, qui est amoureux de moi, et que je ferai cheminer fort droit, mon éventail à la main, en guise de baguette.

» Maintenant, laisse-moi te parler de mon amoureux. Il est tel que tu l'eusses rêvé pour mari, si tu n'avais rencontré M. de Lerme. Vingt-sept ou vingt-huit ans, taille moyenne et bien prise, figure charmante, qui serait peut-être trop féminine, tant les traits en sont réguliers et délicats, si elle n'était ombragée de cette fine moustache noire qui apparaissait dans tous tes rêves de pensionnaire ; œil mélancolique et doux, qui peut, à la rigueur, lancer des éclairs.

» Mon amoureux a été officier : aujourd'hui il se contente d'être marquis, d'avoir vingt pauvres mille livres de rente, et d'attendre je ne sais quel héritage. C'est un ami d'Hippolyte, mon cousin le chevalier d'Asti, ce fat qui avait songé à m'épouser et qui eut l'audace de demander ma main ; eh bien ! le chevalier est aux Portes, il y a présenté M. de Lacy, — c'est le nom de mon amoureux, — et M. de Lacy est mon cavalier depuis huit jours après avoir été mon sauveur.

» Ma foi ! je ne puis y résister, il faut que je te conte cette histoire, peut-être te permettra-t-elle de voir un peu plus clair que moi au fond de mon petit cœur. »

Ici, mademoiselle de Pons racontait à madame de Lerme les événements de cette nuit d'orage où Gontran l'avait arrachée à la brutalité de l'idiot ; puis la jeune fille continuait :

« Tu comprends, ma petite ! A moins d'être une matrone ou une duègne, et si peu romanesque, si positive qu'on soit, alors même qu'on va épouser par raison et sans le moindre éloignement, la tête haute et souriante, un mari de soixante-cinq ans, on ne passe pas toute une nuit dans une caverne, au bord d'une rivière déchaînée, au bruit de l'orage, à la lueur des éclairs, auprès d'un beau jeune homme qui vous a sauvée, et qui demeure dans les limites rigoureuses du plus profond respect, sans être quelque peu émue.

» Je crois que mon émotion a été partagée. Pendant ce voyage nocturne que nous avons accompli après l'orage, j'ai cru, bien souvent, qu'il allait se mettre à genoux et me faire une déclaration dans toutes les règles. Fonce le sourcil, si bon te semble ! mais je ne me serais point fâchée. Il n'en a rien été. Mon amoureux n'a point cessé d'être respectueux. Cependant, ses yeux l'ont été moins que son langage, et je crois qu'il s'est estimé fort heureux d'apprendre mon nom et de savoir qu'il allait vivre sous le même toit que moi. Hippolyte en crève de dépit... J'en suis ravie !

» Maintenant, ma bonne Octavie, toi qui es une femme mariée, dis-moi donc s'il y a le moindre mal à encourager de loin en loin mon amoureux d'un regard. Je

crois que je l'aime un peu. Bah ! il sera toujours temps de couper court à cet enfantillage. Cependant, voici que je suis inquiète. Si, lorsque je serai marquise, j'allais m'en repentir ! Si j'allais me souvenir de mon amoureux... l'aimer !... Donne-moi donc un conseil.

» Ta MARGUERITE. »

Cette lettre fut adressée à madame de Lerme, environ trois jours avant que le chevalier d'Asti n'écrivit au colonel.

Trois jours après, mademoiselle de Pons écrivit de nouveau à son amie :

« Ma chère Octavie,

» Il est vraiment insupportable que la poste ait de semblables lenteurs. Si j'avais ta réponse, peut-être serais-je plus rassurée et moins colère.

» Oui, ma belle, je suis en colère, en furie. Je meurs de dépit, j'enrage, et je crois que, si cela continue, je deviendrai méchante !

» M. de Lacy n'est point un homme, c'est un monstre ! ce n'est point un gentilhomme, c'est un hypocrite, un barbare, un homme sans cœur et sans délicatesse.

» Figure-toi... Ah ! je suis tellement désolée que je ne sais par où commencer. Bon ! m'y voici. Figure-toi qu'il semblait me faire la cour tout d'abord. J'ai cru qu'il était amoureux de moi dès le premier jour. Il me regardait à la dérobée, il soupirait... Quand je levais les yeux sur

lui, il me semblait le voir tressaillir... et j'ai cru qu'il m'aimait.

» Les femmes sont folles, ma pauvre Octavie, elles croient à l'amour des hommes. En le voyant triste, mélancolique, je me sentais prise de pitié pour lui : « Pauvre » garçon, me disais-je, il m'aime... et il songe que je » vais épouser le marquis. » Et je me prenais fort sérieusement à avoir pitié de lui, ma chère, et mon pauvre cœur était tout gros, et j'avais pour lui des regards bien doux...

» Pauvre niaise que j'étais ! il a pris bravement son parti, il allait m'aimer, il s'est arrêté en beau chemin, et a renoncé à moi avec l'abnégation la plus héroïque. Il est devenu aussi froid, aussi indifférent que possible, en apprenant que j'allais épouser M. de Montgory.

» Décidément, vois-tu, je veux me venger ! je veux l'humilier, le torturer... J'ai envie de faire avancer mon mariage, de façon qu'il y assiste. Oh ! comme je vais le railler...

» M. de Montgory nous a tous invités à dîner pour jeudi prochain à son manoir, à *notre manoir*, dirais-je, si j'étais moins en colère. — M. de Lacy y viendra. Je vais être pour mon futur mari d'une coquetterie achevée. Il enragera ! Plus que jamais, ma bonne Octavie, j'ai un grand besoin de tes conseils, et si tu ne viens à mon aide, je suis capable de perdre la tête. Écris-moi vite, bien vite

» MARGUERITE. »

Le jour même où cette lettre partait pour Paris, le chevalier reçut du colonel Léon les lignes suivantes :

« Mon cher chevalier,

» Léona est à nous, et elle nous servira les yeux fermés et le cœur ouvert. Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas, que Gontran a quitté Paris sans la revoir. Une simple lettre de deux lignes avertissant Léona qu'il s'absentait pour quelques jours, c'est tout ce que je lui ai permis. Je suis donc allé voir Léona au reçu de votre lettre, car je crois vous deviner. Ariane était désolée.

» — Gontran est parti, m'a-t-elle dit.

» — Je le sais.

» — Alors peut-être savez-vous où il est allé ?

» — Oui.

» Elle s'est mise à mes genoux pour me faire parler.

» — Ma petite, lui ai-je dit, Gontran ne vous aime plus.

» A ces mots, j'ai cru voir se dresser devant moi une furie.

» — Vous mentez ! s'est-elle écriée.

» — Je vous jure le contraire.

» — Oh ! si vous disiez vrai !

» — Je vous en donnerai la preuve.

» — Quand ?

» — Dans huit jours.

» — Pourquoi pas à l'instant ?

» — C'est impossible.

» — Ainsi donc... il me trompe ? m'a-t-elle demandé d'une voix où grondaient les tempêtes.

» — Oui.

» — Il en aime une autre.

» — Peut-être.

» Cette fille, mon cher, est bien décidément le génie du mal dans toute sa splendide horreur.

» — Ah ! m'a-t-elle dit avec une expression de physionomie, une voix, un regard étranges, moi qui avais fini par l'aimer... moi qui l'aime à présent !

» — Eh bien ! mon enfant, il faut en faire votre deuil.

» — Vous croyez ?

» Et elle ricanait en prononçant ces deux mots.

» — Il faut renoncer à lui.

» — Jamais !

» J'ai haussé les épaules.

» — Vous n'êtes pas sa femme, lui ai-je dit.

» — Eh bien ! s'est-elle écriée, je reviendrai, s'il le faut, la Léona d'autrefois, mais Gontran ne m'abandonnera point... Il n'en aimera point une autre... je le tuerai plutôt.

» J'étais ravi de l'entendre parler ainsi, et j'ai compris sur-le-champ que Léona pourrait, l'occasion s'en présentant, nous être excessivement utile.

» — Vraiment ! ai-je repris, vous seriez femme à vous venger !

» Un éclair de ses yeux m'a répondu.

» — Écoutez, je vais vous dire la vérité. Gontran est

sur le point de se marier, ai-je continué; il fait un sot mariage qui chagrine tous ses amis; si vous voulez acquérir la reconnaissance de tous ceux qui l'aiment, vous empêcherez ce mariage.

» — Oh! je vous le jure... Mais où est-il?

» — Je ne puis vous le dire encore.

» — Pourquoi?

» — C'est mon secret.

» — Ne me trompez-vous point? m'a-t-elle dit en me regardant avec défiance.

» — Tenez, ai-je répondu, je ne reviendrai ici qu'avec les preuves de ce que j'avance; mais alors...

» — Alors?

» Et elle m'a regardé fixement.

» — Alors vous m'obéirez, n'est-ce pas? et, quelque démarche que je vous conseille, vous la ferez?

» — Je vous le jure.

» — En ce cas, adieu, à bientôt.

» Elle m'a tendu la main, et j'ai lu dans ses yeux qu'elle serait mon esclave, au besoin, si Gontran doit être le prix de son esclavage. Quand ces femmes-là, mon cher, se mettent en tête d'aimer, elles ressemblent aux lionnes du désert.

» Ainsi, Léona est à nous, parfaitement à nous, et j'attends vos ordres pour la faire agir.

» En attendant, mon cher lieutenant, ne vous endor-

mez point et songez que les Compagnons de l'épée sont à vous comme vous êtes à eux.

» Mes deux mains dans les vôtres.

» Colonel LÉON. »

Le chevalier lut cette lettre attentivement, puis un sourire glissa sur ses lèvres.

— Nous n'avons point encore besoin de Léona, murmura-t-il, mais cela viendra. A nous deux, ma belle et dédaigneuse Marguerite !

Si mademoiselle de Pons eût pu voir son cousin tandis qu'il parlait ainsi, elle en eût involontairement frissonné.

XXVII

Ainsi qu'on a pu le voir par les lettres qui précèdent, il y avait donc plusieurs jours déjà que M. de Lacy était aux Portes, où il avait reçu du baron le plus cordial accueil. Le chevalier gardait avec lui le plus profond silence sur ses ténébreux projets, et Gontran se laissait aller à admirer et à aimer la belle Marguerite de Pons. Cependant, un soir, M. d'Asti le prit par le bras : — Venez donc, lui dit-il, fumer un cigare dans votre chambre, j'ai à vous entretenir pendant quelques instants.

Cette invitation cachait un ordre, un ordre de l'association dont le colonel était l'âme et le chevalier le bras. Gontran le devina et le suivit sans répondre.

— Mon bel ami, dit alors le chevalier, vous allez bien... très-bien...

— Que voulez-vous dire?

— Mais je vous observe depuis quelques jours, et je suis enchanté de vous.

Et le chevalier eut un mauvais sourire.

— Expliquez-vous... balbutia Gontran.

— C'est facile. Vous aimez ma cousine.

Gontran rougit comme un écolier.

— Bon! dit le chevalier, je n'y vois aucun inconvénient, puisque vous êtes venu de Paris tout exprès pour cela; mais je vous ferai sagement observer que, qui veut la fin, veut les moyens.

— Qu'entendez-vous par ces mots?

— Hé! mon cher, dit le chevalier, vous allez me comprendre. Le meilleur moyen de se faire aimer d'une femme, c'est de ne pas y tenir et de la regarder à peine.

Gontran tressaillit.

— Adorez une femme, poursuivit le chevalier, mettez-vous à ses genoux et environnez-la de soins et d'amour, vous aurez réussi tout juste à vous attirer son indifférence et quelquefois son mépris.

— Mais, dit Gontran, je ne suis point aux genoux de mademoiselle de Pons.

— Cela est vrai, en effet, mais vos yeux lui débitent du matin au soir la plus éloquente des déclarations. Vous soupirez si elle prend votre bras, vous accueillez avec bonheur la giboulée qui vous surprend à la chasse et vous

oblige à rentrer de meilleure heure. Enfin, mon cher, vous êtes sérieusement amoureux, ce qui est un tort.

Gontran ne répondit pas.

— Car enfin, mon cher, continua le chevalier, aimez ma cousine tant que vous voudrez ; si elle ne vous aime pas, elle épousera M. de Montgory. C'est clair comme le jour.

— Que faut-il donc faire pour être aimé ?

— Tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à ce jour. Les femmes, mon cher, demandent à être menées haut la main. (Pardon de l'expression.) Si on écoute leurs névralgies et leurs migraines, elles nous laisseront, l'occasion venue, mourir sur la roue, leur plus joli sourire aux lèvres. Vous voulez être aimé de Marguerite, ne l'aimez pas ou feignez de ne pas l'aimer ; chassez du matin au soir, parlez peu, couchez-vous de bonne heure, ne l'accompagnez au piano que si elle vous en supplie, et laissez même échapper quelque compliment bien naïf sur la verdure et la belle mine de son vieux fiancé, vous serez aimé avant huit jours.

— Et alors ? demanda Gontran.

— Alors, dit le chevalier, je ne prétends point qu'elle vous offrira sa main.

— Plaît-il ! fit M. de Lacy, qui ne comprit pas.

— D'ailleurs, vous l'offrirait-elle, son père vous la refuserait.

— Pourquoi ? si elle m'aimait !

— Allons donc ! Ne croyez-vous pas qu'un bonhomme

comme mon oncle sait ce que c'est que l'amour ? Il a engagé sa parole au marquis, il la tiendra.

— Alors, interrompit Gontran, qui cherchait à pénétrer le tissu d'infamies que le chevalier roulait sans doute dans sa tête, alors à quoi bon me faire aimer ?

— Ah ça ! fit le chevalier, mais vous êtes d'une naïveté qui sent son paradis terrestre. M. de Pons, mon oncle, est décidé à tenir sa parole, mais si sa fille prend la fuite avec un ravisseur...

— En ce cas, reprit Gontran, il faudra bien que je l'épouse.

— Nullement.

— Ah ! chevalier... vous oubliez que c'est de votre sang que vous parlez ainsi.

— Mon cher, répliqua le chevalier avec un sang-froid suprême, je sais ce que je dois à ma famille dans les occasions solennelles. Si ma chère cousine, mademoiselle de Pons, venait à être enlevée, je me mettrais à la poursuite du ravisseur...

— Vous plaisantez, il me semble ?...

— Pas le moins du monde. Et, le ravisseur atteint, je lui enlèverais ma cousine.

— Eh bien ? fit Gontran stupéfait.

— Et pour réparer notre vieil honneur, je l'épouserai, elle et ses cinquante mille livres de rentes, et mon oncle serait trop heureux alors de m'avoir pour gendre.

Et il pirouetta sur ses talons et laissa Gontran tout étourdi encore de ce qu'il venait d'entendre.

A partir de ce jour, M. de Lacy, devinant à moitié les infâmes projets du chevalier, voulut extirper de son cœur cet amour naissant qu'il ressentait pour Marguerite, et, oubliant la leçon qu'il avait reçue dans le parc, il s'imagina qu'une froideur soutenue éloignerait à jamais de lui mademoiselle de Pons. Il suivit donc à la lettre les conseils du chevalier, non pour se faire aimer d'elle, mais au contraire pour s'attirer son indifférence et même son aversion. La loyale nature de Gontran répugnait à devenir ce séducteur infâme qui s'enfuit nuitamment de la maison où il a été reçu comme un hôte et dont il emmène avec lui le bonheur et la joie.

La lettre de Marguerite à madame de Lerme nous a appris combien Gontran avait mal réussi. La coquette jeune fille s'était trouvée blessée de la froideur de Gontran succédant tout à coup à ses soins'empressés, et du dépit à l'amour il n'y a qu'un pas...

Une série d'événements insignifiants en apparence devaient faire faire ce pas à mademoiselle de Pons.

— « Le marquis de Montgory, disait le chevalier dans sa lettre au colonel, nous a invités à dîner pour jeudi prochain. »

En effet, le jeudi arriva, et les hôtes des Portes partirent après le déjeuner pour se rendre au vieux manoir des Flars.

Comme tous les pères peu clairvoyants, M. de Pons se méfiait toujours de la prétendue résignation de son neveu, et il évitait avec soin toutes les occasions de le laisser en

tête-à-tête avec sa fille, tandis que, au contraire, il n'éprouvait aucune répugnance à la voir s'appuyer sur le bras de Gontran. Aussi, à l'heure du départ, comme Marguerite manifestait le désir d'aller à cheval à Montgory et demandait si son cousin ne l'accompagnerait pas, M. de Pons se hâta de répondre :

— D'Asti va monter en tilbury avec moi. Je veux lui faire conduire mon cheval anglais, qui est trop fougueux pour moi ; — mais si M. de Lacy veut le remplacer...

Et il adressa un sourire plein de bonhomie à Gontran, sans remarquer l'incarnat qui monta soudain au front de Marguerite. Si le chevalier eût présidé aux préparatifs du départ, il n'eût certes pas mieux fait.

Deux routes conduisaient à Montgory : l'une carrossable et bien frayée, longeait la rivière ; l'autre, abrupte, escarpée, courait le long des rochers, s'enfonçait au milieu des bois, et dominait constamment les plus jolis paysages et les plus admirables lointains. Marguerite choisit cette dernière, tandis que son père et le chevalier étaient condamnés à l'autre par la nature même de leur moyen de locomotion. Le sentier des côtes était impraticable aux voitures.

M. de Lacy éprouva, en montant à cheval pour accompagner la jeune fille, cette appréhension vague qui s'empare de ceux qui essayent de résister à leurs passions et que la fatalité entraîne malgré eux dans le courant.

— Le sort en est jeté, pensa-t-il ; tôt ou tard, je deviendrai éperdument amoureux de Marguerite.

Quant à mademoiselle de Pons, elle avait accueilli avec joie et dépit en même temps cet arrangement de son père qui lui donnait ainsi Gontran pour compagnon. Avec joie d'abord, car si forte que soit une femme, elle ne lit pas toujours bien distinctement au fond de son cœur ; puis avec dépit, car elle redoutait autant cette froide indifférence que Gontran semblait se plaisir à lui témoigner qu'elle eût craint les plus brûlants aveux. Et M. de Lacy, en mettant le pied à l'étrier, avait un visage si calme, si insouciant, qu'elle en éprouva une sorte d'irritation fiévreuse et fouetta sa monture d'une main convulsive. Le cheval hennit de douleur, se cabra, bondit et s'élança rapide comme la foudre, emportant son écuyère. Soit terreur involontaire, soit désir de la suivre, Gontran poussa son cheval et essaya de la rejoindre ; mais Marguerite volait avec la rapidité de l'éclair à la crête des rocs, souriant au précipice et activant son cheval avec cette témérité qui distingue les femmes dans leurs moments de surexcitation mentale.

Marguerite était furieuse de la froideur de M. de Lacy. Elle galopait avec frénésie, essayant de lui prouver ainsi qu'elle se souciait peu de sa compagnie, et en même temps voulant lui inspirer une certaine crainte pour elle à la vue de cette course désordonnée, sur une route semée de périls. Le cœur de la jeune fille battit d'émotion, lorsqu'elle entendit derrière elle le galop du cheval de Gontran ; elle tourna la tête à demi, le regarda du coin de l'œil, comprit qu'il voulait la rejoindre à tout prix, et,

quelque joie qu'elle en éprouvât, elle hâta sa course pour lui échapper, obéissant à cet esprit de contradiction qui est inné chez la femme.

Le cheval de Marguerite avait sur celui du marquis une supériorité de sang incontestable, et quelques efforts que ce dernier eût pu faire pour atteindre la jeune fille, il n'y fût point parvenu, si Marguerite n'eût arrêté court et brusquement le bel animal, qui se cabra à demi. Gontran devina qu'un accident survenait à la jeune fille, et il pressa son cheval si bien qu'il fut auprès d'elle en quelques minutes.

Marguerite, raide et immobile sur sa selle, sa cravache étendue vers le sillon blanc de la route qui, à quelques centaines de mètres s'enfonçait dans les bois, paraissait en proie à une subite et violente émotion ; et Gontran, jetant les yeux sur le chemin, aperçut un homme d'une taille élevée qui s'avavançait vers eux en chantant un refrain morvandiau et agitant ses bras au-dessus de sa tête d'une façon grotesque et bizarre. Il reconnut Nicou, l'idiot de Châtel-Censoir. Et, sur-le-champ, il comprit l'effroi subit de Marguerite, qui se souvenait sans doute de cette terrible nuit d'où il l'avait sauvée, lui Gontran, des mains de ce fou.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il, je suis là.

Elle se retourna vivement et poussa un cri en lui jetant un clair regard, et dans ce regard le dépit ne brillait plus et elle semblait lui dire : — Merci ! merci ! d'accourir à mon aide...

Gontran poussa son cheval et le rangea côte à côte de celui de Marguerite.

— Je n'ai d'autre arme que ma cravache, lui dit-il, mais s'il est furieux, je le renverserai sous les pieds de mon cheval, ne craignez rien.

L'idiot gambadait et chantait en venant à eux ; puis tout à coup il s'arrêta à leur vue, et alors il passa la main sur son front comme pour se souvenir... Gontran s'était placé devant Marguerite prêt à le fouler aux pieds de sa monture, s'il prenait une attitude hostile. Mais l'idiot le regardait avec une curiosité naïve, et il finit par lui dire : — Il y avait de l'eau, n'est-ce pas ? beaucoup d'eau...

Le pauvre diable se souvenait du bain un peu froid que le marquis lui avait fait prendre, et il se demandait sans doute en quelle occasion et pourquoi, lorsqu'il aperçut Marguerite que Gontran et son cheval masquaient à moitié : — Ah ! la princesse... la princesse !... dit-il.

Et il se reprit à danser et à chanter, manifestant une grande joie. Puis encore, obéissant à l'habitude, il arrondit ses deux mains en forme de sébille et l'implora du regard. La jeune fille laissa tomber une pièce d'or et, profitant du moment de joie qu'éprouvait le mendiant, poussa son cheval qui repartit au galop. Gontran l'imita.

Le mendiant demeura un instant comme étourdi de ce brusque départ, puis il baissa la tête, une larme roula dans ses yeux et il s'en alla tristement en disant : — La princesse ne m'aime plus !

Marguerite galopa jusqu'à ce qu'elle eût mis une certaine distance entre elle et l'idiot, puis elle ralentit le pas de sa monture, et se tournant vers Gontran : — Ah ! j'ai eu bien peur, lui dit-elle.

Elle le regarda et s'aperçut qu'il était pâle ; et cette pâleur qui trahissait chez lui une émotion, enchantait la jeune fille dont le cœur se reprit à battre. Et une fois encore, comme le jour où ils cheminaient tous deux vers les Portes, les deux jeunes gens s'oublièrent à chevaucher lentement, à petits pas, aspirant les âcres parfums des bruyères, écoutant les mille bruits harmonieux qui montaient de la terre vers le ciel, oubliant l'heure qui fuyait, le lieu du rendez-vous et son but, et si recueillis en eux-mêmes qu'ils n'osaient échanger un mot ou un regard.

— Peut-être m'aime-t-il ?... pensait Marguerite de Pons.

Et ils firent ainsi près de deux lieues, et ne revinrent au sentiment de la vie réelle qu'en apercevant tout à coup derrière les arbres les tourelles de Montgory.

— Ah ! dit Marguerite, nous voilà arrivés.

Gontran tressaillit.

— Et bien certainement nous n'arriverons pas les premiers.

— Vous croyez ? demanda le marquis dont la pensée était ailleurs.

— Oh ! dit Marguerite, bien que le sentier soit plus court que la route d'une demi-lieue, nous sommes allés si lentement que mon père et mon cousin nous ont précédés.

Et soudain Marguerite rougit et baissa les yeux.

— Monsieur de Montgory est peut-être inquiet déjà, balbutia-t-elle.

A ce nom Gontran tressaillit, sentit un flot de sang lui monter au cœur et l'étouffer; Marguerite le vit pâlir et murmurer d'une voix étranglée : — Ah! pardon, mademoiselle, j'oubliais que vous allez devenir bientôt la marquise de Flars-Montgory.

Marguerite eut peur de ce trouble, de cette pâleur subite; elle comprit que Gontran l'aimait avec fureur et désespoir; et Gontran oublia quel rôle infâme lui destinait le chevalier et la froide réserve qu'en vain il s'était imposée, et il jeta sur la jeune fille un regard ardent et profond qui, plus éloquemment que les plus brûlantes paroles, lui disait quel immense amour elle lui avait inspiré. L'ombre néfaste de Léona s'effaçait enfin du cœur de M. de Lacy.

XXVIII

Marguerite de Pons à la marquise de Lerme.

« Ma chère amie,

« En vain ai-je attendu une réponse aux lettres que je t'ai écrites. Tu gardes avec moi un silence obstiné. Quelle en est la cause? je l'ignore, et cependant j'ai bien besoin

de tes conseils, car ta petite Marguerite, qui se croyait si forte et si railleuse à l'endroit de toutes choses, s'aperçoit qu'elle est d'une faiblesse extrême.

» Par où commencer, j'ai tant à te dire, tant d'événements à te raconter ?

» Je t'écris à minuit. Je ne sais pas si c'est l'heure des fantômes et des criminels, mais à coup sûr, c'est celle des amoureux.

» Nous avons dîné à Montgory aujourd'hui... Ah ! chère, l'affreux séjour !

» Jusqu'ici je n'étais allée que rarement chez mon futur époux ; et puis alors il n'avait point cette majestueuse qualité, et comme je ne voyais en lui qu'un ami de mon père, je trouvais tout naturel que cet homme d'un autre âge s'entourât des souvenirs du passé, habitât un vieux manoir et jouât lui-même le rôle d'un de ces portraits de famille momentanément descendu de son cadre. Mais aujourd'hui... ah ! chère, plains-moi, car j'ai eu froid au cœur en passant sous le plein cintre de cette grande porte au fronton écussonné et qui donne accès dans ce que l'on appelait jadis la cour d'honneur.

» Vieille demeure et vieux mari, voilà ma destinée.

» Si tu savais comme il est triste, vermoulu, comme il sent le moisi, ce manoir féodal où le dernier des Montgory étale son orgueil de race et ses parchemins ! Il y a des tentures de haute lisse qui sont aussi fanées qu'une pelouse en novembre ; des parquets disjoints où l'on fait de nombreux faux pas, des corridors humides où pleure

la bise, des galeries obscures qui parlent de revenants.

» S'il me faut vivre là, j'y mourrai de peur et d'ennui en six mois.

» Figure-toi que cet excellent marquis a voulu éblouir sa jeune femme, oui, ma chère, par toute la majesté du passé unie à tout l'ennui du présent. Le dîner, — un dîner de midi, était servi dans la salle d'honneur, une vaste pièce où les Montgory défunts s'épanouissent dans leurs vieux cadres avec leurs cuirasses ou leurs habits chamarrés en voyant manger leurs descendants. Le plus jeune des laquais qui nous servait était au moins de l'âge de son maître. Peu s'en est fallu que le seigneur suzerain de Montgory ne fit venir un troubadour ou un ménestrel, pour nous chanter un virelay. Mon père, qui est atteint de nobiliomanie, trouvait tout cela charmant.

» Mais je ris, folle que je suis et j'ai le cœur gros... gros comme une montagne, ma belle Octavie, car depuis quelques heures...

» Oh ! je te dirai tout, — depuis quelques heures je me suis devinée et comprise, j'ai lu clairement au fond de mon âme... je l'aime ! oui, j'aime M. de Lacy follement, ardemment, comme on ne devrait pas aimer... et — le sang afflue à mon cœur à cet aveu, il m'aime aussi... je l'ai deviné !

» J'ai vu luire dans ses yeux un éclair de jalousie terrible quand mon vieux fiancé m'a donné un baiser sur le front... Que faire ? que faire ?

» Mon père m'adore, mais il est esclave de sa parole et de son amitié. Il sera inflexible.

» Console-moi, Octavie, écris-moi vite. Cette fois ta Marguerite est en danger. »

XXIX

Goutran et Marguerite s'aimaient et n'osaient se le dire encore, bien que leurs regards et le ton ému de leur voix fussent le plus éloquent des aveux. Caché en un coin du tableau, le chevalier d'Asti observait les progrès rapides de leur amour et veillait à ce que le baron de Pons ne s'en aperçût pas. En même temps, dans son vieux manoir, M. le marquis de Flars-Montgory faisait ses préparatifs conjugaux.

Au portrait que nous avons tracé de lui, on a dû comprendre que pour M. de Montgory tout acte dans la vie avait sa solennité. Le marquis était un de ces hommes qui reportent sans cesse le présent au passé et n'agissent que par tradition. Feu le marquis de Flars-Montgory, son père, s'était marié, il y avait alors trois quarts de siècles, dans ce même vieux manoir. Le marquis actuel voulait imiter son père et se marier à Montgory. Comme jadis, la messe nuptiale serait célébrée dans la chapelle

du château, et la cérémonie serait suivie d'une fête splendide à laquelle seraient conviés tous les gentilshommes des environs.

Le marquis avait écrit un mot à la duchesse douairière d'A..., qui était pour lui une amie de quarante ans, et il l'avait priée de lui envoyer toute préparée la corbeille de mariage. Puis il avait fait venir secrètement une vingtaine d'ouvriers pour restaurer, rajeunir, meubler à la moderne une aile du château qui serait habitée par madame. Et le vieillard, devenu subitement amoureux, s'était pris à compter les jours qui le séparaient encore de son bonheur, et ces jours passaient trop lentement à son gré, trop vite pour Marguerite et pour Gontran.

Plusieurs fois Gontran s'était demandé s'il ne provoquerait pas follement, pour le tuer ensuite, ce vieillard qui semblait se faire la part du lion. Mais chaque fois il sentait l'œil calme et moqueur du chevalier peser sur lui, et ce regard le remplissait d'une secrète épouvante. Alors, ce n'était plus le mariage de Marguerite qu'il redoutait, c'étaient les ténébreux projets de cet homme, dont la cynique franchise dissimulait quelque sinistre trahison. Mille desseins insensés lui passèrent alors par la tête. Un soir, en revenant de Montgory, à dix heures, Marguerite, pour obéir à son père, était montée à côté de lui dans le breack, confiant son cheval à M. d'Asti, placé à gauche de la voiture, tandis que Gontran chevauchait à sa droite. Au bout de vingt minutes, les deux cavaliers se trouvaient en arrière de la voiture.

— Eh bien ! marquis, dit alors le chevalier, à quoi rêvez-vous ?

Gontran tressaillit.

— Moi, dit-il, à rien.

— Bon ! fit M. d'Asti en riant, je gage que si je faisais la même question à ma cousine Marguerite, elle me répondrait exactement comme vous.

M. de Lacy eut froid au cœur et ne répondit pas.

— Vous aimez Marguerite, poursuivit le chevalier, vous l'aimez, marquis, et elle vous aime...

— Moi ? fit-il d'une voix émue.

— Parbleu ! c'est aisé à voir.

Gontran haussa les épaules.

— Mon cher, poursuivit le chevalier, vous savez bien que si cela est, — je veux bien, pour vous plaire, émettre l'ombre d'un doute — que si cela est, dis-je, j'en serai fort aise.

Gontran regarda fixement le chevalier. :

— Ah ! dit-il, donnant à ce seul mot une signification étrange.

— Votre amour est un obstacle au mariage de Marguerite avec M. de Montgory, poursuivit M. d'Asti : par conséquent je dois être satisfait, puisque le mariage du marquis ruinerait notre ami Emmanuel.

— Je comprends, dit Gontran, et c'est là votre unique désir.

— Pardon ! répliqua le chevalier ; je vous ai déjà dit

que si M. de Montgory n'épousait pas ma cousine, ce serait moi...

L'accent du chevalier était si calme, si froid, si assuré, que M. de Lacy fut pris d'une sorte de furie subite et que sa main chercha dans les fontes de sa selle le pommeau d'un pistolet pour brûler la cervelle à cet homme qui osait affirmer qu'il épouserait Marguerite.

— Mon cher, dit-il enfin d'une voix où l'ironie et la colère se mêlaient, convenez que vous me faites là, et depuis huit jours, une singulière et bizarre plaisanterie...

— Bah ! voyons...

— Vous prétendez que j'aime mademoiselle de Pons...

— Oui.

— Et qu'elle m'aime...

— C'est incontestable.

— Eh bien ! et si cela était ?

— Je vous l'ai dit, j'en serais ravi...

— Mais alors ce serait moi qui l'épouserais ?

— Vous ? non.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Mais, dit tranquillement le chevalier, parce que je veux l'épouser, et que vous devez me servir comme je vous ai servi moi-même. Ne sommes-nous pas les uns aux autres ?

Les dents de Gontran claquaient de colère.

— Mais enfin, dit-il, si elle m'aime assez pour ne point épouser le marquis, elle m'aimera tout autant pour repousser votre main.

— Tarare ! fredonna le chevalier. On revient si vite d'un premier amour ! S'il le faut, j'attendrai...

A ces mots le marquis, comme un sanglier qui, las de courir, se retourne et fait tête aux chiens à son tour, regarda M. d'Asti en face, et ce dernier vit briller dans ses yeux une telle énergie, une résolution si ferme, qu'il tressaillit involontairement.

— Monsieur, dit le marquis dont l'accent froid et mesuré semblait démentir l'irritation intérieure, seriez-vous assez bon pour me répondre ? Pensez-vous que M. de Pons, votre oncle, me refusât la main de sa fille, si je la demandais ?...

— Incontestablement. Mon oncle est d'abord esclave de sa parole envers M. de Montgory. Ensuite il tient à une grande fortune, et vous n'êtes plus riche.

— Cependant, monsieur, reprit Gontran, je viens de mettre dans ma tête que j'épouserai mademoiselle de Pons.

Le chevalier haussa les épaules.

— C'est un projet impossible à réaliser, et vous y renoncerez, dit-il.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que Marguerite n'a que dix-neuf ans, qu'elle a deux années à attendre pour être majeure, et que, d'ici à deux ans, il se passera probablement bien des choses...

— Ensuite ? demanda Gontran que le calme du chevalier irritait au plus haut point.

— Ensuite, poursuivit celui-ci, vous savez bien que moi aussi j'ai mis dans ma tête que je l'épouserai.

— Voilà ce qui ne sera pas, dit Gontran à son tour.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'aime Marguerite.

— En ce cas, enlevez-la. C'est le seul parti à prendre pour empêcher son mariage avec M. de Montgory.

Cette dernière phrase, que le chevalier avait laissée dédaigneusement tomber de ses lèvres, fit tressaillir Gontran.

— Mon cher, continua M. d'Asti, vous savez que la cérémonie est fixée à huit jours d'ici, vous n'avez pas de temps à perdre.

On entra au château; Gontran et Marguerite furent plus silencieux qu'à l'ordinaire; mais M. de Pons ne s'en aperçut pas, captivé qu'il était par un récit cynégétique narré par le chevalier.

Marguerite se retira chez elle en sortant de table, et, en passant près de Gontran, elle l'entendit murmurer ces mots : — Au nom de votre bonheur, de ma vie, à dix heures, dans la serre!

On se couchait de fort bonne heure aux Portes. M. de Pons donnait l'exemple en se mettant au lit dès neuf heures; puis les serviteurs en faisaient autant, suivant la salubre coutume de la campagne, afin d'être sur pied dès le point du jour. Il ne restait guère au salon, dans les premiers temps du séjour de Gontran aux Portes, que Marguerite, le chevalier et lui. Mais, depuis quelques jours, Marguerite se retirait aussitôt après son père, et

Gontran allait dans le parc quelquefois avec M. d'Asti, seul le plus souvent.

Ce soir-là, M. d'Asti se plaignit d'un violent mal de tête et rentra chez lui, si bien que, lorsque Gontran revint de sa promenade vers neuf heures et demie, il ne vit plus de lumière aux fenêtres du chevalier.

M. de Lacy connaissait parfaitement les êtres de la maison, et il fût allé, les yeux fermés, du premier au dernier étage. La serre était un bâtiment isolé, réuni au corps de logis principal par un corridor à l'extrémité duquel se trouvait un petit escalier tournant. Cet escalier, de construction récente, avait été bâti pour satisfaire un caprice de mademoiselle de Pons, qui aimait et cultivait les fleurs, et passait souvent dans la serre les brumeuses matinées d'automne. Grâce à cet escalier, Marguerite n'était plus obligée de descendre dans la cour et de la traverser dans toute sa longueur pour entrer dans la serre.

M. de Lacy traversa le corridor, puis il gravit l'escalier dérobé, descendit à la serre et s'y blottit derrière une caisse d'oranger. La porte qui mettait la serre en communication avec le château demeurait ouverte nuit et jour.

Tout le monde dormait déjà au château, quand l'horloge du vestibule sonna dix heures. Immobile, retenant son haleine, Gontran attendait Marguerite, et, à mesure que les minutes s'écoulaient, son cœur battait avec violence. Il craignait qu'elle ne vint pas.

Mais bientôt un léger bruit se fit entendre dans l'escalier, et la jeune fille parut.

Les deux amants se prirent la main et se contemplèrent, silencieux et émus, pendant quelques secondes.

— Me voilà, dit enfin Marguerite.

— Vous êtes venue, merci... répondit Gontran, qui imprima respectueusement ses lèvres sur sa main.

— Monsieur..., continua la jeune fille qui essayait vainement de dompter son émotion, vous aviez quelque chose de bien sérieux à me dire, n'est-ce pas?

— Marguerite..., murmura M. de Lacy, avez-vous songé à l'avenir?

Elle tressaillit.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

— Je parle de cet avenir prochain qui vous attend... de ce mariage...

— Ah! jamais! Dès demain je verrai mon père... je me jetterai à ses genoux... je le supplierai...

— Votre père sera inflexible.

— Eh bien? je me révolterai... je refuserai M. de Montgory...

— Marguerite, reprit Gontran, il est un seul moyen d'échapper au malheur qui vous menace.

— Quel est-il? demanda-t-elle.

— La fuite.

Ce mot terrible fut un coup de foudre. Pour une jeune fille du meilleur monde, élevée dans les principes les plus austères, lui dire de fuir la maison paternelle, le foyer de famille où s'écoula son enfance, le berceau où

elle naquit; lui dire : « Vous allez partir... cette nuit... sans recevoir les adieux de ces serviteurs qui vous ont vue naître, sans déposer un baiser sur les cheveux blancs de ce père dont vous êtes la joie et l'orgueil, l'espoir d'avenir, le bâton de vieillesse... Vous allez fuir, effaçant la trace de vos pas et ne vous reposant ni jour ni nuit que vous n'ayez atteint cette terre étrangère où les ravisseurs sont à l'abri des lois..., » n'était-ce point, d'un seul mot, révolter cette haute probité de la femme qui rougit de tous les moyens ténébreux, de toutes les actions qui se cachent dans l'ombre ?

Gontran comprit quel bouleversement il venait de porter dans l'âme de Marguerite ; se jetant à ses genoux :

— Marguerite, murmura-t-il, je vous aime, et je serais le plus fortuné des hommes, si vous consentiez à accepter mon nom... Dites, le voulez-vous ?

— Oui... dit-elle tout bas.

— Eh bien ! venez alors... fuyons... reprit-il avec feu, car ici notre bonheur est impossible... trop d'ennemis nous menacent... nous passerons en Angleterre.

— Mon père est bon, murmura Marguerite, et il ne voudra point le malheur de son enfant.

— Oh ! votre père n'est point l'unique obstacle.

— Je n'en connais pas d'autre, dit-elle ingénument.

Gontran tressaillit; il eut peur que le secret de l'association ne vint à lui échapper.

— Marguerite, dit-il, croyez-vous que je sois un homme d'honneur ?

— Je le crois, répondit-elle.

— Si je vous affirme quelque chose, ajouterez-vous foi à ma parole ?

— Je vous le jure.

— Eh bien ! écoutez-moi... un grand danger nous menace tous deux, vous plus que moi... Si nous restons ici... notre bonheur est à jamais détruit, notre amour sera brisé comme un brin d'herbe.

— Mais enfin, demanda Marguerite, quels sont donc ces ennemis, ces dangers ?...

— Hélas ! murmura Gontran, je ne puis vous le dire. C'est un secret entre Dieu et moi, Marguerite, et ce secret ne m'appartient point...

Et, comme elle laissait échapper un geste et un cri d'étonnement, il appuya la main sur son cœur et lui dit :

— Croyez-moi... je vous aime et je dis vrai...

— Fuir ! murmurait Marguerite éperdue... Fuir mon père... est-ce possible ? Oh ! non, jamais...

— Alors, dit-il avec tristesse, adieu, Marguerite ; je partirai dès demain... moi... car je ne veux pas être l'instrument de vos malheurs à venir...

— Mais que dites-vous donc ? s'écria-t-elle.

— Épousez M. de Montgory, continua le marquis, peut-être serez-vous heureuse...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je deviens folle..., exclama la jeune fille hors d'elle-même.

— Adieu... Marguerite... répéta Gontran qui fit un pas de retraite.

— Gontran... dit-elle... et toute son âme passa dans ce seul mot. Parlez... ordonnez... je vous aime...

— Eh bien ! dit Gontran, il faut fuir... fuir dès demain...

— Mais comment ?

— Demain au soir, à minuit... tout sera prêt...

Marguerite s'enfuit, étouffant un soupir ; l'amour l'avait emporté chez elle sur la piété filiale...

Quant à Gontran, il redevint sur-le-champ l'homme d'action qui attaque de front les obstacles et se fraye un chemin pour arriver à ses fins. Marguerite lui avait promis de le suivre, il n'avait donc plus qu'un but à atteindre : assurer sa fuite.

XXX

On déjeunait à huit heures et demie aux Portes, les jours de chasse à courre, et à dix les autres jours. Or, comme le baron chassait, il n'était que huit heures et demie.

— Mon oncle, dit M. d'Asti en entrant dans la salle à manger donnant le bras à Gontran, voici notre ami qui nous quitte pour quarante-huit heures.

— Comment cela ? fit le baron étonné.

Marguerite, qui entra en ce moment, laissa échapper un geste de surprise. La jeune fille était fort pâle, et ses

yeux battus, ses lèvres décolorées semblaient révéler ses terribles émotions de la nuit précédente.

— Comment! vous nous quittez, monsieur? dit-elle d'une voix dont l'altération n'échappa point au chevalier.

— Oui, dit celui-ci, mon ami de Lacy va voir le château de Follein, et, bien certainement, il y demandera l'hospitalité ce soir. Je lui conseille même de pousser jusqu'à Chastellux, une autre merveille archéologique.

— Peut-être... dit Gontran.

En même temps il regardait Marguerite, et son regard signifiait : « Je mens... c'est pour assurer notre fuite... ».

M. de Pons trouva l'excursion projetée par Gontran fort naturelle, se mit gaiement à table et entretint ses convives du prochain mariage de Marguerite.

— Ah ça! mon oncle, demanda hypocritement M. d'Asti, ceci est donc irrévocablement décidé? Marguerite sera marquise de Flars-Montgory?

— Comment! décidé? s'écria M. de Pons; mais le roi lui-même n'y pourrait rien changer.

— Bah!

— Monsieur mon neveu, dit sévèrement le baron, quand un homme comme moi a donné sa parole, Dieu lui-même ne saurait l'empêcher de la tenir.

Gontran et Marguerite échangèrent un regard qui semblait dire : — Il n'y a plus à hésiter.

Quant au chevalier, il avait compté sur cette réponse du baron, qu'il venait de provoquer, pour achever de vaincre l'irrésolution de Marguerite qu'il avait devinée.

M. de Pons déjenna en hâte. Il était déjà botté et éperonné : — Viens-tu ? demanda-t-il au chevalier.

— Volontiers, mon oncle.

— Nous avons un temps superbe. — A cheval, marquis, ajouta le baron, la route de Follein est, pendant une demi-lieue, celle de Montgory, partez avec nous.

Puis M. de Pons baisa sa fille au front.

— Et toi, lui dit-il, vas-tu donc rester toute seule ?

— Moi, dit Marguerite, je monterai également à cheval et j'irai voir ma tante à C...

Gontran avait eu le temps, pendant que le chevalier et M. de Pons sortaient de la salle, de se pencher vers la jeune fille et de lui dire :

— Ce soir... à dix heures... au bout du parc... j'aurai veillé à tout...

Marguerite pâlit, mais elle fit un signe d'assentiment, et Gontran suivit le chevalier et le baron.

Une heure après, les trois cavaliers atteignaient la bifurcation du chemin où ils devaient se séparer. M. de Pons et son neveu prirent à gauche, Gontran tourna sur la droite et disparut bientôt sous le couvert, car la route de Follein s'enfonçait aussitôt dans les bois. Mais, quand il eut mis un quart de lieue entre ses compagnons et lui, le marquis rebroussa chemin sur-le-champ, piqua des deux, et revint au bord de l'Yonne qu'il traversa au gué ; puis, tournant le dos au chemin du Morvan, il prit la route de Nevers et galopa jusqu'à Clamecy, où il arriva vers deux heures après midi. Naturellement, il se dirigea

vers l'auberge où il avait pris un guide et un cheval à son passage.

Le plan de Gontran n'était point encore bien arrêté, mais il était décidé à trouver à prix d'or une chaise de poste et des chevaux pour fuir le soir même et mettre trente lieues entre les Portes et lui avant que le baron eût pris l'alarme.

Précisément, à la porte de l'hôtellerie, se tenait assis sur un banc, les jambes croisées, un grand gaillard de laquais dont la tournure parisienne, la mine insolente et la physionomie de mauvais aloi frappèrent M. de Lacy. En même temps, Gontran aperçut sous la remise une belle et forte berline dont les roues crottées attestaient les récents services. Le laquais, vêtu d'une livrée de voyage, semblait avoir écrit sur sa figure : « Je suis à louer ou à vendre, » et la façon dont il regarda le marquis décida celui-ci à l'aborder sur-le-champ : — Hé ! l'ami ! lui dit-il, cette voiture est-elle à vous ?

Le laquais salua en homme qui est habitué à comprendre beaucoup ~~en~~ peu de mots.

— Pas précisément, répondit-il, mais c'est tout comme...

L'œil de Gontran devint très-significatif et s'arrêta fixement sur le laquais.

— Monsieur, dit celui-ci, je suis le valet de chambre d'une dame qui se rend dans ses terres à cinq lieues d'ici ; j'ai ordre de ramener la berline de voyage à Paris dès demain au soir...

— Demain au soir, pensa Gontran, c'est bien tard. Mais n'importe !

Puis il reprit à mi-voix : — Aimeriez-vous à gagner cinquante louis ?

— Dam ! fit le valet d'un signe de tête, que faut-il faire pour cela ?

— D'abord vous trouver demain soir, à la tombée de la nuit, en un lieu que je vous désignerai, et m'y attendre avec cette voiture.

— Bon ! après ?

— Après, dit Gontran, vous nous conduirez jusqu'à Paris, comme si la berline était vide.

Le laquais se prit à sourire en homme qui a déjà tout compris.

En ce moment, les rideaux soigneusement tirés d'une des fenêtres du premier étage de l'auberge s'écartèrent imperceptiblement, et un œil curieux, un œil de femme, examina M. de Lacy, tandis qu'il mettait pied à terre et que le valet s'empressait de prendre la bride de son cheval. Le rideau se referma. Gontran n'avait point levé la tête encore. Il entra dans l'hôtellerie et questionna adroitement l'aubergiste sur la voyageuse qui se rendait dans ses terres.

— C'est une bien belle femme, lui répondit ce dernier ; une dame toute vêtue de noir, qui se rend je ne sais où ; elle n'a point voulu dire son nom. Elle ne se montre même pas depuis hier au soir qu'elle est arrivée, et se fait servir dans sa chambre.

— Et vous ignorez son nom ?

— Oui, monsieur. Mais, ajouta l'hôte en clignant de l'œil, ça me fait un peu l'effet d'une femme qui a quitté son mari.

— Au fait, pensa M. de Lacy, que m'importe ?

Pendant son séjour aux Portes, Gontran s'était parfois écarté dans les bois qui s'étendent de l'autre côté de l'Yonne, dans la direction de Clamecy ; il se souvint qu'à l'extrême lisière de ces forêts il avait remarqué une cabane de bûcheron. Il se rappelait la physionomie cauteleuse et les airs serviles d'un homme qui se tenait sur le seuil de cette cabane, et d'une femme déjà vieille, bien qu'elle eût un enfant à la mamelle, déguenillée comme son mari, et comme lui demandant l'aumône d'un œil suppliant. M. de Pons, qui était avec Gontran, jeta cent sous dans le chapeau de l'homme, et passa en détournant la tête avec dégoût.

— Ces gens-là, dit-il à Gontran, lorsqu'ils se furent éloignés, ne méritent pas la charité qu'on leur fait. Ce sont deux misérables : l'homme sort de prison ; la femme après avoir donné le scandale à toute la contrée, a fini, de chute en chute, par épouser ce malfaiteur. Ils viennent aux Portes quand ils ont besoin de quelque chose, mais ils mettraient le feu au château pour cent sous.

Gontran se souvint de tout cela ; en ce moment, il se remémora aussi qu'à deux cents pas de la hutte il y avait une route carrossable qui conduit de P... à Clamecy. Sa résolution prise, le marquis revint au laquais et lui dit :

— Demain au soir tu prendras la route qui conduit de Clamecy à P..., et tu t'arrêteras à l'entrée des bois, à deux cents mètres d'une hutte de charbonnier, qu'on appelle la Cabane du Galérien.

— Bien ! fit le laquais d'un signe de tête, j'ai compris : tout sera prêt.

Le marquis n'avait plus rien à faire à Clamecy ; il remonta à cheval et partit. Il avait cinq lieues à faire pour arriver aux Portes.

Au moment où Gontran mit le pied à l'étrier, les rideaux du premier étage s'écartèrent de nouveau, et la même tête de femme apparut derrière les vitres et échangea un regard significatif avec le laquais. M. de Lacy partit au galop, et deux heures après il atteignait la lisière des grandes forêts du Morvan. Au moment où il entraît sous bois, un chant monotone et bizarre frappa son oreille ; puis, dans l'éloignement, il vit se dessiner comme une forme gigantesque marchant d'un pas alerte à travers les arbres, et il reconnut Nicou l'innocent, qui s'en retournait à Châtel-Censoir, répétant son refrain favori. Le fou, entendant le galop d'un cheval derrière lui, s'arrêta et demeura immobile pour laisser passer le cavalier.

— Hé ! hé ! ricana-t-il avec son rire bruyant, c'est le prince...

Il ôta son chapeau et le tendit à Gontran en guise de sébile.

Gontran y jeta un écu et continua son chemin. Alors le fou se remit en marche, puis, obéissant à ce vague instinct

de curiosité qui est dominant chez les fous, il doubla le pas et suivit le marquis pour savoir où il allait. Gontran se dirigeait vers la cabane du galérien et venait de quitter le chemin battu. La curiosité de Nicou augmenta et développa en lui cette prudence maligne et cauteleuse qui est le privilège des fous. Dès lors il ne chanta plus, et, au lieu de marcher de son pas habituel et retentissant, il s'accroupit à la façon des singes et se prit à suivre le marquis en se glissant à travers les arbres, tantôt rampant comme une couleuvre, tantôt bondissant comme un singe, mais toujours prêt à demeurer immobile et blotti derrière une broussaille si le cavalier s'arrêtait ou se retournait. Le marquis fit halte à la porte du bûcheron ; le fou se cacha dans la broussaille et s'y mit à plat ventre, souriant de son sourire hébété.

Au bruit du cheval, le bûcheron et sa femme, qui prenaient leur repas du soir, sortirent précipitamment, aperçurent Gontran et le saluèrent avec leur obséquiosité accoutumée.

— Êtes-vous seuls ? dit le marquis en mettant pied à terre et en entrant dans la hutte.

— Oui, fit le couple hideux d'un signe de tête simultané.

Gontran ferma la porte, puis il attacha sur le bûcheron ce regard clair et dominateur qui descend toujours au fond des consciences timorées.

— Vous avez subi une détention, dit-il brièvement. Vous avez le mépris public contre vous, personne ne vous

emploie qu'à vil prix, et si vous le pouviez, n'est-ce pas ? c'est-à-dire si vous aviez de l'argent, vous quitteriez le pays sur-le-champ.

— Oui, monsieur, dit le bûcheron, mais nous sommes si pauvres !

— L'argent qui vous manque, reprit Gontran, je puis vous le donner.

Les yeux de l'homme s'allumèrent, et Gontran comprit que, loin de se repentir, il était prêt à reprendre, pour un peu d'or, sa vie criminelle.

— Rassurez-vous, lui dit-il : en échange de vingt-cinq louis que je vous offre, je ne vous demande qu'un léger service.

— Pour gagner vingt-cinq louis, répondit le bûcheron, je ferai tout ce qu'on voudra.

— Très-bien, dit Gontran, je reviendrai ici dans quelques heures, et vous saurez ce que j'attends de vous.

Puis, sautant en selle, il dit au galérien en lui montrant les fontes de sa selle. d'où sortaient à demi ses pistolets :

— Si tu me trahis...

— Je préfère les vingt-cinq louis, murmura le bûcheron.

Gontran se remit en route. Alors le fou, qui s'était tenu coi derrière sa broussaille, se releva, bondit avec la légèreté d'un chat, et suivit de nouveau le marquis.

La nuit était venue, une nuit sombre et sans lune, une nuit d'été au ciel bleu foncé semé d'étoiles d'or ; aucun souffle de vent ne passait dans les arbres, la forêt était

silencieuse, et l'on percevait au loin le moindre bruit, chant d'un pâtre attardé ou cri d'une bête fauve au fond d'un taillis. M. de Lacy observait sa route avec une minutieuse attention afin de s'y reconnaître au retour, et il se dirigeait instinctivement vers le parc, à l'extrémité duquel il avait donné rendez-vous à Marguerite.

Dix heures allaient sonner à l'horloge des Portes au moment où il en atteignit la clôture. Cette clôture, formée d'une haie vive, était percée de brèches nombreuses, œuvre du gibier ou des hommes.

Gontran attacha son cheval à un arbre, puis il se glissa par une de ces brèches dans le parc, se dirigea vers le banc de verdure où la veille il était tombé aux pieds de Marguerite, et attendit la jeune fille dans la plus profonde anxiété.

XXXI

La journée avait été mortelle pour mademoiselle de Pons, pleine de remords, d'hésitations et de terreurs. Partir, c'était jouer le bonheur de sa vie entière, foudroyer ce père à cheveux blancs qu'elle aimait avec tendresse, oublier toutes les pudeurs naïves de la femme pour les entraînements de la passion. Mais refuser de suivre Gontran, son Gontran bien-aimé, n'était-ce point aussi le perdre à jamais et devenir forcément, par l'effet d'une

volonté de fer, la femme de ce vieillard qui la confinerait à tout jamais dans ce manoir où chaque bruit trouverait un lugubre écho, où le chant le plus gai se convertirait en chant funèbre?... Et puis elle avait juré... elle avait promis... Et à mesure que la journée s'écoulait, tandis que le soleil s'inclinait vers l'horizon, Marguerite se sentait frissonner d'épouvante et d'angoisse... Que faire? Elle aurait voulu que son père et son cousin revinssent... Mais ils devaient coucher à Montgory, et Gontran serait à dix heures au bout du parc.

La nuit vint, Marguerite crut qu'elle allait mourir... Elle s'assit devant un pupitre et écrivit à son père une longue lettre, qu'elle arrosa de ses larmes. Dans cette lettre elle demandait pardon à ce père qu'elle fuyait; elle lui avouait son amour et ses douleurs, l'aversion secrète que lui inspirait M. de Montgory; elle suppliait M. de Pons de ne la point maudire; elle lui demandait à deux genoux cet époux de son choix et de son cœur, qu'elle aimait plus que la vie. Et l'heure passait tandis qu'elle écrivait, et aucun bruit de voix ou de pas ne retentissait dans le château, et le baron ne revenait pas...

Ah! tandis qu'elle baignait de ses pleurs cette lettre d'adieu, s'il était revenu, ce père adoré, comme elle se fût précipitée dans ses bras, comme elle l'eût enlacé en lui disant : — Gardez-moi, protégez-moi contre moi-même...

Mais la lettre fut terminée, et M. de Pons ne parut point. Alors Marguerite se résigna à faire... l'image de

l'homme aimé se dressa devant elle, l'image du père absent s'effaça...

Le sort en était jeté... Marguerite devait suivre Gontran.

Tout à coup dix heures sonnèrent. Elle étouffa un cri, comme si elle eût été frappée au cœur...

— Il m'attend ! murmura-t-elle.

Et elle se leva, obéissant à une force inconnue qui semblait l'attirer vers son ravisseur. Elle jeta un châle sur ses épaules, et laissa toute ouverte sur la cheminée cette lettre qu'elle écrivait à son père. En quittant son boudoir, Marguerite traversa cette grande salle qu'on nommait aux Portes la salle des Ancêtres et où étaient appendus les portraits de famille. La jeune fille jeta un regard plein d'effroi et de prière à ces images de ses pères, et il lui sembla, tant elle était émue et troublée, que ces toiles muettes s'agitaient dans leurs cadres, que les yeux étincelaient de colère, que les lèvres remuaient pour formuler une malédiction... Et elle s'enfuit éperdue.

Peut-être eût-elle hésité encore, si, sur sa route, elle eût rencontré quelqu'un de ces vieux serviteurs à tête blanche qui font partie intégrante de la famille et ont presque le droit de rappeler au devoir par un blâme affectueux et sévère leurs jeunes maîtres, quand ces derniers viennent à s'oublier... Mais l'escalier, le vestibule, la cour extérieure, étaient déserts, et la grille du parc tout ouverte. Marguerite se crut folle et perdit la conscience de son existence et de ses actions. Elle courut, guidée par

l'attraction mystérieuse, mais sans plus savoir au juste où elle allait et ce qu'elle cherchait... Tout à coup un cri de joie se fit entendre, deux bras l'enlacèrent, l'enlevèrent de terre ; elle sentit un cœur palpiter contre son cœur... Et Gontran la porta comme un enfant hors du parc et s'élança à cheval... Marguerite ferma les yeux et crut faire un rêve horrible.

M. de Lacy enfonça l'éperon aux flancs de sa monture ; l'animal, hennissant de douleur, bondit en avant et partit au galop emportant le ravisseur et sa proie... Marguerite s'était évanouie.

Quand mademoiselle de Pons revint à elle, l'air frais de la nuit fouettait son visage et le cheval galopait toujours à travers les halliers, comme ce coursier de la ballade allemande qui portait Lénore et son amant trépassé... Une petite lumière brillait dans l'éloignement, à travers les arbres, et cette lumière semblait être le phare qui guidait le ravisseur. Marguerite ouvrit les yeux, reconnut le visage de Gontran, penché sur elle avec une expression d'amour indicible, et se souvint.

— Mon père, mon pauvre père ! murmura-t-elle.

— Nous lui reviendrons plus tard, répondit Gontran la serrant dans ses bras avec passion... nous lui reviendrons... et il bénira notre bonheur et notre union.

Marguerite étouffa un soupir, et deux larmes roulèrent sur sa joue.

Le cheval continuait à galoper : bientôt il s'arrêta à la porte d'une cabane. Les deux bûcherons parurent sur le

seuil, échangèrent un regard d'intelligence à la vue de la jeune fille, puis, sur un signe de Gontran, ils s'éloignèrent. M. de Lacy voulait épargner à Marguerite la honte de rougir devant de tels misérables.

— Pardonnez-moi de vous avoir conduite ici, mais il faut absolument que nous y demeurions jusqu'à demain au soir, il le faut ! et ce n'est que demain, à la nuit, qu'une chaise de poste nous attendra au bord du bois et nous conduira à Paris.

Mademoiselle de Pons contemplait avec stupeur cet intérieur misérable remplaçant tout à coup pour elle ce joli boudoir bleu et blanc où elle passait les journées pluvieuses aux Portes, et ses yeux s'emplissaient de larmes. Mais Gontran était à genoux, Gontran priait et suppliait, il parlait un langage de feu, il la regardait avec une indicible expression d'amour... D'ailleurs, n'était-il pas déjà trop tard pour rebrousser chemin ?

— Marguerite, dit enfin Gontran, vous êtes un ange et vous demeurerez ange jusqu'à l'heure où Dieu, par les mains d'un prêtre, aura fait de vous ma femme : regardez-moi comme votre frère.

Et M. de Lacy laissa la jeune fille seule dans cette pauvre chambre, et se coucha tout vêtu sur un banc, tandis que les deux bûcherons s'accommodaient d'un misérable grabat de feuilles sèches et de paille foulée.

XXXII

Tandis que mademoiselle de Pons et son ravisseur, cachés dans la maison du bûcheron, voyaient avec une mortelle anxiété s'écouler la nuit et le jour qui devaient précéder leur départ définitif, le baron et son neveu le chevalier d'Asti avaient couché à Montgory. Le premier, harassé par une journée de chasse et l'esprit en repos autant que peut l'avoir un homme complètement heureux, s'était endormi de ce lourd et paisible sommeil qui suit les grandes lassitudes du corps. Le second, au contraire, au lieu de dormir, s'était esquivé par une petite porte du manoir donnant accès sur la forêt qui dominait Montgory au levant.

Il était alors minuit, tout le monde était couché au château, et M. d'Asti était bien certain qu'on ne s'apercevrait point de son absence. Il prit donc ce qu'on appelait le chemin du bois, c'est-à-dire cette route qui conduisait des Portes à Montgory par les hauteurs, et que nous avons vu suivre un jour à M. de Lacy et à Marguerite. Après avoir cheminé d'un pas rapide pendant une heure environ, le chevalier s'arrêta, et, posant deux doigts sur sa bouche, il siffla d'une façon particulière et assez semblable à celle qu'employaient les chouans durant les guerres de Vendée. Quelques secondes après, du fond de la vallée,

un coup de sifflet identique répondit à ce signal. Alors M. d'Asti s'assit sur une pierre posée à la lisière du chemin en guise de garde-fou et attendit.

L'endroit de la route où il se trouvait rasait le bord des rochers assez élevés en ce lieu et surplombant le cours de l'Yonne. Au milieu de ces rochers existait un petit sentier frayé par les bûcherons et les pâtres. Bientôt, par ce sentier, le chevalier vit monter, aussi rapidement que le permettait son inclinaison presque à pic, un homme qui sifflottait un air de chasse entre ses dents.

— Julien ! appela M. d'Asti.

— Me voilà, c'est moi, répondit le nouvel arrivant, qui sauta d'un bond sur la route et se trouva auprès du chevalier.

Si M. de Lacy eût été là, il eût reconnu son laquais de Clamecy qui devait le lendemain mettre à sa disposition la mystérieuse chaise de poste.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda M. d'Asti.

— Oui, monsieur.

— Quoi ?

— J'arrive de Clamecy au galop.

— L'as-tu vu ?

— Sans doute. Il m'a promis cinquante louis, si je lui procurais la berline.

— Quand ?

— Demain soir.

— Où dois-tu l'attendre ?

— A l'entrée des bois qui avoisinent la route de P... à Clamecy.

— Ah ! parfait ! murmura le chevalier, je joue de bonheur, tout se réalise selon mes prévisions !

Un méchant sourire passa sur les lèvres du chevalier.

— Et elle ? demanda-t-il.

— Elle attend le signal pour se montrer au château.

— Très-bien : demain au matin, à neuf heures précises, elle peut arriver.

— Il est minuit, dit le laquais, je ne serai à Clamecy qu'au point du jour. J'ai le temps tout juste.

— Va, et hâte-toi.

Le laquais salua, redescendit le rapide sentier, et le chevalier, qui avait repris le chemin du château, entendit bientôt le galop d'un cheval s'éloigner dans l'espace.

— Ah ! mon cher marquis, murmura ironiquement M. d'Asti, je tiens ma femme malgré votre amour. Pauvre fou ! vous n'êtes réellement pas de force à lutter avec moi autrement que l'épée à la main, et, en vérité, je ne crains point cette dernière alternative, car vous appartenez à l'association, et les loups ne se mangent pas entre eux...

Le chevalier rentra sans bruit au château. Or, tandis que M. de Pons dormait tranquillement et que son neveu caressait déjà le million que Marguerite apporterait en dot à son époux, l'insomnie veillait au chevet du vieux marquis de Flars-Montgory.

Les passions qui s'éveillent au déclin de l'âge sont plus terribles que celles qui traversent la jeunesse. Pendant quarante années, M. de Montgory avait vécu avec la haine du mariage et avait fait peu de cas des femmes. Mais, aujourd'hui, il avait pris au sérieux son rôle de mari ; il s'était mis à aimer Marguerite avec passion, avec délire ; il était devenu jaloux par avance, jaloux de son ombre, et il comptait les nuits et les jours qui le séparaient de son bonheur, comme le prisonnier compte les heures qui le séparent de celle de sa délivrance. C'était pour cela que M. de Montgory ne dormait pas et s'abandonnait à tous les rêves, à toutes les illusions de la jeunesse. Cependant, vers quatre heures du matin, après avoir longtemps savouré la perspective de ses félicités futures, M. de Montgory céda à une sorte de torpeur fiévreuse et s'endormit. Mais son sommeil agité, au lieu de continuer les douces rêveries de la veille, lui offrit au contraire les plus funestes images. Dans ses songes, l'amoureux vieillard se revit cassé et goutteux auprès de sa femme rayonnante de beauté et de jeunesse. Dans ce triste maroir où il était venu cacher son trésor à tous les yeux, il se revit seul, abandonné, au coin de son foyer solitaire, le front incliné, la rage et la honte au cœur... Elle avait fui... fui pour toujours, suivant un beau séducteur au langage doré, sans regret de ce toit conjugal où il se mourait de désespoir. A cette dernière image, M. de Montgory s'éveilla frissonnant, les cheveux hérissés, le front baigné de sueur. Le jour naissait, déjà de vagues rumeurs re-

tentissaient dans le château, et les piqueurs faisaient les préparatifs du départ.

M. de Montgory se leva, ouvrit sa fenêtre et plongea sa tête brûlante dans l'air du matin, tout en faisant sa toilette de chasse.

— J'ai fait un rêve affreux — murmura-t-il. — Heureusement, ajouta-t-il en se rassurant peu à peu, Marguerite est aussi sage que belle... et je serai le plus heureux des époux.

Comme il devait déjeuner avec sa fiancée, M. de Montgory apporta à sa toilette un soin tout particulier. Il chaussa bien la botte forte à l'écuyère du veneur, mais il demanda à son valet de chambre son justaucorps grenat qu'il avait fait venir d'Angleterre. Ce justaucorps de chasse, sorti des mains du plus habile coupeur de Londres, avait fait l'admiration de toute la société de Rallie-Bourgogne, dont M. de Montgory faisait partie.

Le vieux veneur passa en outre sa blanche culotte de peau de daim, fit donner un coup de fer à sa chevelure grisonnante, teindre en noir sa moustache. Ainsi sous les armes, M. de Montgory alla rejoindre ses hôtes, qui étaient déjà prêts et l'attendaient dans la cour où on amenait les chevaux tout sellés.

Le chevalier, dont tout le monde au château ignorait la promenade nocturne, prétendait avoir dormi comme un loir et se montrait d'une gaieté folle. Le baron était soucieux.

— Qu'avez-vous donc, mon oncle? lui demanda M. d'Asti au moment où le marquis les rejoignait.

— Je ne sais, répondit M. de Pons, mais j'ai le cœur barbouillé et l'esprit tout en noir... On dirait qu'il va m'arriver un malheur...

M. de Montgory tressaillit involontairement et ne dit mot.

— Allons donc ! fit le chevalier d'un ton léger, vous, mon oncle, vous êtes le plus fortuné des hommes, et je ne vois pas trop ce qui pourrait vous arriver de fâcheux.

— C'est égal, murmura le baron ; allons aux Portes, je ne sais... mais j'ai rêvé de Marguerite.

Le marquis tressaillit encore.

— Et, continua le baron, dans mon rêve, je la cherchais en vain et ne la trouvais plus...

M. de Montgory éprouva un frisson bizarre et sauta en selle avec une impatience toute juvénile.

— Oh ! oh ! pensait M. d'Asti, voici qui me semble justifier un peu la théorie des pressentiments.

Les trois cavaliers prirent au galop le chemin des Portes, où ils arrivèrent en moins d'une heure. A la porte du château, M. de Pons aperçut en tressaillant, accroupi sur la dernière marche du perron, passant les mains dans sa chevelure rousse, longue et emmêlée, Nicou l'idiot, qui le regarda lui et ses compagnons, et se prit à rire de son rire formidable.

— Hé ! hé ! hé ! dit-il, les voilà, les princes... le père et les amoureux de la princesse... les voilà ! Mais ils ne l'auront pas... ni l'un ni l'autre... non, non !

Et l'idiot prit dans sa poche un sac de cuir où résonnaient quelques pièces de cuivre.

— Ni moi non plus... ajouta-t-il avec tristesse, c'est l'autre...

— Pauvre fou ! murmura M. de Montgory.

— Pas autant que vous le pensez, dit le chevalier.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit le chevalier en riant, il a compris que pour épouser une femme; paysanne ou princesse, il fallait avoir de l'argent.

Et ils passèrent, laissant tomber deux écus dans le chapeau du mendiant.

Pour expliquer la présence de Nicou aux Portes à cette heure matinale, il faut se souvenir que la veille il avait suivi Gontran depuis son départ de la cabane du bûcheron jusqu'à l'entrée du parc où M. de Lacy avait attaché son cheval. Alors, pour la seconde fois, le mendiant s'était blotti à quelques pas et avait attendu... Quelques minutes après, il avait vu revenir Gontran, portant quelque chose de blanc dans ses bras ; il l'avait vu sauter en selle et s'éloigner au grand galop...

Et alors une lueur de raison s'était faite dans le cerveau du pauvre fou, il avait tout deviné, tout compris... Et il avait voulu crier au rapt, — mais aucun son n'avait pu jaillir de ses lèvres ; — il avait voulu courir après le ravisseur, — mais ses jambes avaient refusé de le servir, et il était demeuré immobile, sans voix, cloué au sol par l'émotion. Puis la folie était revenue ; — avec la folie, il avait perdu la conscience de l'événement qui venait de s'accomplir sous ses yeux, et, retrouvant ses forces, il

avait pris tranquillement le chemin du château, entonnant sa bizarre chanson à tue-tête.

Il s'était dirigé vers les cuisines où on lui avait donné à souper, et, soit lueur de raison vague, soit retour de la vie idéale vers la vie réelle, le pauvre diable, en se retrouvant dans cette demeure dont il avait longtemps été le commensal, au lieu de s'en aller sur-le-champ, comme c'était son habitude quand on l'avait fait boire, s'était assis au coin du feu des cuisines, puis sur le seuil de la porte, et il s'y était oublié plusieurs heures au lieu de reprendre la route de Châtel-Censoir. Les marmitons avaient profité de cet accès de mélancolie qui s'emparait de l'innocent pour le griser, ce qui était peu difficile ; si bien qu'à la folie s'était jointe l'ivresse, et qu'il avait été dans l'impossibilité de continuer son chemin et de tenir sur ses jambes.

— Il couchera ici, avait dit l'intendant du baron. On l'enverra au chenil.

Et Nicou avait couché près des chiens, dans une soupenne destinée aux valets de chenil, et le lendemain, dégrisé, il s'était assis, avant de reprendre la route de son village, sur les marches du perron, cherchant à se souvenir de ce qui s'était passé la veille, et il se souvenait sans doute, puisqu'il avait salué le chevalier et M. de Montgory par cette raillerie mélancolique :

— Ils ne l'auront pas... ni l'un ni l'autre, ni moi non plus..,

XXXIII

En entrant dans le vestibule des Portes, M. de Pons, que ses vagues pressentiments n'avaient point abandonné, se sentit le cœur étrangement serré et dit brusquement au premier laquais qu'il rencontra :

— Mademoiselle est-elle levée ?

— Non, monsieur le baron, nous ne l'avons point vue ce matin.

Le baron fronça le sourcil et murmura :

— Serait-elle malade ? elle est toujours sur pied à huit heures, et il en est neuf...

La femme de chambre de Marguerite passait en ce moment.

— Mademoiselle n'a point sonné encore, dit-elle.

M. de Pons, agité par de cruelles appréhensions, laissa son neveu conduire M. de Montgory au salon et monta rapidement à la chambre de sa fille. Il frappa et n'obtint point de réponse. Un frisson parcourut les veines du pauvre père, qui semblait redouter un malheur, et, trouvant la clef sur la porte, il entra. La chambre était vide... le lit intact.

— Marguerite ! s'écria-t-il, où es-tu ?

Il poussa la porte du boudoir, ce joli boudoir qui ressemblait à un nid de colombe... Le boudoir était pareille-

ment désert. Seulement il y avait sur la cheminée un papier dont M. de Pons s'empara, sur lequel il jeta un œil avide et qui lui échappa des mains...

Le baron demeura un moment immobile, foudroyé, l'œil rivé à cette lettre d'adieu de son enfant qui gisait sur le parquet, puis un cri lui échappa... le cri de la lionne à qui l'on a ravi ses petits et qui trouve son repaire désert. A ce cri qui retentit comme une malédiction à travers le château, les serviteurs accoururent et derrière eux le marquis de Flars-Montgory et le chevalier.

Tous s'arrêtèrent sur le seuil. frappés de stupeur à la vue du vieillard immobile, l'œil hagard, les mains jointes, jetant un regard désolé à ce nid de colombe dont la colombe s'était envolée. Le chevalier d'Asti, le seul qui comprit la douleur qui foudroyait M. de Pons, s'élança vers lui en s'écriant : — Mon Dieu ! mon oncle... qu'avez-vous ?

Sa voix était émue, palpitante... et il était pâle comme s'il eût adoré cet oncle dont il avait lentement préparé le coup mortel.

— Tiens, lis... murmura le vieillard en lui tendant la lettre qu'il avait ramassée et sur laquelle il attachait de nouveau son regard atone... Le chevalier s'empara de la lettre, la lut et poussa un cri : — Oh ! infamie !...

M. de Montgory, qui ne comprenait rien encore à cette scène, arracha la lettre des mains du chevalier et la parcourut à son tour.

M. le marquis de Flars-Mongory était un de ces hommes

qui, après avoir affronté le destin sous toutes ses faces adverses, sont réservés à une mort violente. A peine avait-il jeté les yeux sur cette lettre où Marguerite, avouant son amour pour Gontran et son aversion pour ce vieillard qu'elle avait cru d'abord pouvoir épouser, disait à son père un solennel adieu, qu'il comprit tout... Marguerite qu'il aimait était perdue pour lui; Marguerite serait la femme d'un autre... Et Flars s'éteindrait sans rejeton!

Le visage du vieillard, d'abord pâle et mat comme celui d'un cadavre, passa tout à coup à un rouge violacé; les veines des tempes se gonflèrent, les yeux roulèrent dans leur orbite et prirent tout à coup une fixité effrayante; le marquis fit un pas en arrière, étendit les bras, poussa un cri étouffé et tomba à la renverse sur le parquet... M. le marquis de Flars-Montgory, le dernier d'une race héroïque, était mort frappé d'apoplexie foudroyante... mort sous les yeux de ce vieil ami dont il avait aimé la fille, et qui, lui-même, ressemblait à une de ces statues mornes et désolées que les anciens plaçaient à la porte des temples voués aux dieux infernaux.

Tandis qu'on s'empressait autour du marquis dont la mort avait été si instantanée que nul ne voulait encore y croire, M. d'Asti saisit la main de M. de Pons et lui dit : — Mon oncle... mon oncle... Gontran est noble, Gontran est riche, Gontran est gentilhomme... il faudra bien qu'il épouse Marguerite... et, vive Dieu! notre honneur sera sauf!

Mais en ce moment, et comme si le destin eût voulu donner un démenti aux paroles du chevalier, une porte s'ouvrit et une femme entra...

Cette femme, vêtue de noir des pieds à la tête, était pâle et triste, ainsi qu'on représente la femme abandonnée. Cette femme traversa les flots de ces serviteurs étonnés, passa presque sur le corps du cadavre encore pantelant et alla droit à ce père frappé au cœur : — Monsieur le baron, dit-elle, un mot, un nom prononcé, m'apprennent tout. Votre fille a été séduite, enlevée par le marquis Gontran de Lacy. Je viens associer ma douleur à la vôtre, je viens unir ma vengeance à votre vengeance!

Cette femme se tint courbée et tremblante devant M. de Pons, qui retrouvait en ce moment la sombre énergie du désespoir et qui s'écria : — Qui donc êtes-vous, madame, vous qui parlez d'associer nos vengeances et nos douleurs?

— Monsieur, répondit la femme vêtue de noir en baissant les yeux, mais d'une voix ferme et grave, je suis une pauvre fille, séduite comme la vôtre, enlevée comme elle, épousée secrètement et soigneusement dérobée aux yeux du monde... je suis une femme abandonnée, trahie, répudiée...

Elle s'arrêta et regarda le baron lentement, comme si elle eût voulu lui plonger au cœur un dernier mot pareil à la lame glacée d'un poignard : — Je suis, acheva-t-elle, la marquise Gontran de Lacy!

— Ciel ! murmura le chevalier.

— Marié ! exclama le baron chancelant sur lui-même comme un homme aviné qui n'a plus conscience de sa propre existence.

— Bien joué, Léona ! murmurait en même temps M. d'Asti, qui d'un regard complimentait l'aventurière, car c'était elle qui venait d'apparaître ainsi pour jouer le rôle que lui avaient imposé le colonel Léon et l'association redoutable.

Il y eut un moment de terrible silence dans cette salle, en présence de ce cadavre, de ce père qui voyait le dés-honneur descendre sur sa maison, en présence de ces serviteurs qui apprenaient du même coup la fuite de leur jeune maîtresse et son malheur irréparable. Puis à ce silence succéda une explosion de murmures et de menaces de mort contre le ravisseur, et le père foudroyé se redressa, l'œil étincelant, le courroux au cœur : — Ah ! malheur à lui ! s'écria-t-il, malheur ! il mourra de ma main...

— Vous vous trompez, mon oncle, répondit le chevalier d'Asti, c'est à moi, votre neveu, qu'il appartient de venger notre honneur !

Et M. d'Asti prit une attitude belliqueuse et indignée à laquelle tout le monde se trompa. Mais un nouveau personnage venait d'apparaître, et ce personnage, au lieu de rire bruyamment selon son habitude, avait cette attitude réfléchie et songeuse des gens qui évoquent un souvenir lointain dans lequel ils trouveront la clef de l'énigme des

événements auxquels ils assistent sans les comprendre. C'était Nicou l'idiot. Il promena un regard lent et rêveur sur les assistants, depuis le visage bouleversé de M. de Pons jusqu'au cadavre de M. de Montgory, et comme si, à cette vue, il eût compris enfin : — Ah ! ah ! dit-il, le père et l'amoureux de la princesse... l'amoureux mort, — le père en courroux... La princesse est partie.

Et comme on ne prêtait qu'une médiocre attention aux paroles de l'idiot, il ajouta : — Mais je sais où elle est...

— Tu le sais ? exclama M. d'Asti. — Alors à cheval, mon cher oncle, à cheval !

— Oui... hier... à la nuit... continua l'idiot qui rassemblait ses souvenirs... ils sont partis... elle est... chez le galérien.

Un murmure d'horreur parcourut l'assemblée à ce nom.

— Venez ! venez ! continua l'idiot, je vous conduirai.

— A cheval ! mon oncle, à cheval ! répéta le chevalier.

XXXIV

Gontran et Marguerite avaient attendu le jour dans la chaumière du galérien : Gontran tout vêtu sur une chaise, au coin de l'âtre ; Marguerite sur le lit unique de la cabane, à l'étage supérieur.

La jeune fille passa une nuit terrible et souffrit mille morts en songeant qu'elle était à trois lieues du toit paternel, de cette blanche maison où elle avait passé son enfance sous l'œil attendri de son vieux père... et qu'elle n'y rentrerait plus...; que désormais elle irait, errante et fugitive, à travers le monde, sans autre boussole que l'amour.

Marguerite ne ferma pas l'œil de la nuit, tandis que M. de Lacy, brisé par ses émotions et ses fatigues de la journée, s'endormit de ce lourd sommeil plein de rêves affreux qui suit les grandes lassitudes du corps et de l'esprit.

Il était jour depuis longtemps et le soleil entrait à flots dans la cabane lorsqu'il s'éveilla. Marguerite était debout sur le seuil, pâle, triste, résignée et regardant M. de Lacy avec amour. Pour elle, désormais, n'était-il point l'avenir tout entier, le monde, l'univers !

— Ah ! murmura Marguerite... quelle nuit ! quelle horrible nuit !

Elle jeta ses bras au cou de Gontran et poursuivit : — Oh ! fuyons... fuyons, tout de suite... ou je n'aurai pas la force de m'éloigner... mon pauvre père !...

M. de Lacy eut le vertige.

— Mais c'est impossible ! murmura-t-il, il faut attendre... attendre encore... la chaise de poste n'arrivera que ce soir...

Tout à coup, et avant que Marguerite eût pu répondre un mot, des pas précipités retentirent à la porte de la

chaumière, et le galérien, qui veillait, par l'ordre de Gontran, depuis la veille au soir, entra tout effaré, en s'écriant :

— Monsieur... monsieur... on entend un galop de chevaux dans la forêt... fuyez... on vous poursuit...

Marguerite poussa un cri et se réfugia au fond de la chaumière, pâle, éperdue, croyant déjà voir apparaître le visage triste et navré de son vieux père délaissé.

M. de Lacy, comme le soldat qui attend l'ennemi de pied ferme, était demeuré immobile, les bras croisés, résolu à faire face à cet homme qui viendrait lui redemander sa fille et à lui dire : — Elle est pure... je l'ai respectée... mais elle m'appartient, et j'en veux faire ma femme.

Le bruit des chevaux approchait, et déjà un sourd murmure retentissait sous les grands arbres... Soudain une ombre se dessina sur le seuil; une femme apparut... Gontran jeta un cri et recula d'un pas : Léona était devant lui, calme, froide, le dédain aux lèvres... A la vue de cette femme qu'elle ne connaissait pas et qui écrasait Gontran du regard, mademoiselle de Pons ressentit cette commotion étrange et bizarre qu'on éprouve à la vue d'un reptile, et elle recula d'un pas, elle aussi, comme avait reculé Gontran.

Léona ne s'arrêta point sur le seuil : elle marcha droit à Marguerite sans daigner adresser la parole à M. de Lacy, et elle dit à la jeune fille : — Vous ignoriez donc, mademoiselle, quel piège infâme vous tendait mon mari?

— Son mari ! exclama Marguerite au comble de la stupeur.

— Je suis la marquise Gontran de Lacy, articula froidement l'aventurière.

Et dans la voix de cette femme qui mentait, il y avait un tel accent de vérité, dans son geste, dans son regard une autorité tellement impérieuse que Gontran demeura foudroyé à la vue de tant d'audace, tandis que Marguerite se demandait si elle n'était point le jouet du plus horrible rêve.

Pendant cette minute de silence qui régna entre ces trois personnages immobiles comme des statues, deux hommes firent irruption dans la cabane : le baron de Pons et le chevalier. Le baron était terrible d'aspect. Son visage était rouge d'indignation et de fureur sous son auréole de cheveux blancs ; son œil lançait des éclairs ; il avait relevé sa grande taille voûtée, et la vigueur ardente du jeune homme insulté semblait avoir passé dans les veines de ce vieillard dont on avait violé le foyer de famille.

Le chevalier était grave et digne comme l'homme à qui est confiée une mission de haute moralité et d'expiation solennelle.

Le baron alla à Gontran toujours immobile et pétrifié : — Misérable ! murmura-t-il, en levant sur lui sa cravache.

Mais une main arrêta la main du baron prêt à frapper, et Marguerite se dressa entre son père et son séducteur. Tout l'orgueil froissé de sa race était monté du cœur au

front de la jeune fille, et mademoiselle de Pons enveloppait en ce moment le marquis d'un regard dont il ne put supporter l'éclat.

— Mon père, dit-elle d'une voix grave et vibrante d'indignation, on ne frappe pas cet homme...

Et elle ajouta en regardant Gontran : — Offrez le bras à la marquise de Lacy, monsieur, et sortez !

Marguerite prit le bras de son père et l'entraîna hors de la cabane, tandis que le chevalier, se penchant à l'oreille de Gontran, lui disait : — Pourquoi diable aussi prenez-vous les choses ainsi au sérieux ?

Le chevalier passa, laissant Gontran toujours immobile et foudroyé, et il rejoignit le baron, auquel il dit gravement, en fléchissant un genou devant lui : — Mon oncle, l'honneur de Pons ne saurait être en souffrance une seconde, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle Marguerite de Pons, ma cousine ?

Marguerite jeta un cri, — le cri du naufragé prêt à disparaître sous la lame et qui voit apparaître l'esquif sauveur ; — elle tendit spontanément la main au chevalier et lui dit : — Vous êtes un noble cœur... mon cousin... et je passerai ma vie à vous aimer !

— Pauvre Gontran ! murmura le chevalier, pauvre niais !

Huit jours après, la rage et le désespoir au cœur, pleurant son idole à jamais perdue, Gontran revenait à Paris, et avait repris cette chaîne fatale qui se nommait Léona. Il n'avait plus la force de la briser

XXXV

Comme au deuxième épisode de cette longue et ténébreuse histoire, il nous faut rétrograder de quelques mois et nous transporter à une époque où le colonel Léon n'avait point songé encore à fonder la société des Compagnons de l'épée.

Ce pas en arrière est indispensable pour l'intelligence de notre récit. Au commencement de l'hiver de l'année 183., M. le baron de Mort-Dieu n'avait point encore quitté la campagne pour revenir à Paris, bien qu'on fût alors en plein mois de décembre. Le baron de Mort-Dieu habitait la terre dont il portait le nom, et qui était située au fond du Berry, entre la Châtre et Châteauroux. Mort-Dieu n'était plus un manoir gothique, c'était une belle demeure rebâtie dans le goût moderne, entourée d'un parc à l'anglaise, et meublée, décorée, ornementée comme une villa des environs de Paris.

Le baron de Mort-Dieu passait dans sa terre une grande partie de l'année, selon les uns par misanthropie, selon les autres uniquement pour y vivre en tête-à-tête avec sa

jeune femme. Remarié depuis deux ans environ, M. de Mort-Dieu était un homme de cinquante-cinq ou six ans, vert encore à première vue, et qui semblait destiné à une longévité peu commune, si l'on en croyait ses cheveux presque noirs, sa taille élevée et droite comme la flèche d'un peuplier. Mais, avec une scrupuleuse attention, l'observateur aurait pu donner un formel démenti à ces apparences de santé robuste et d'arrière-jeunesse, car il eût remarqué çà et là, sur le visage toujours pâle et d'une teinte jaunâtre et bistrée du baron, une de ces rides profondes que les orages de la vie ont creusées, sillon ineffaçable ouvert par la douleur, et dont on eût cherché la cause peut-être dans ce regard morne, sans rayons, et d'où parfois s'échappait rapide, pour s'éteindre aussitôt, une étincelle de fureur concentrée. Pour un médecin, M. de Mort-Dieu n'avait pas deux mois à vivre, et cet homme que l'on aurait pu croire menacé de longévité devait s'éteindre tout à coup, sans bruit, sans secousses, comme une lampe privée d'aliment.

Or, un soir de décembre, aux approches de la Noël, M. le baron de Mort-Dieu était assis au coin du feu du grand salon de sa belle demeure domaniale, le regard fixé sur la braise du foyer, la tête inclinée tristement, dans l'attitude brisée et silencieuse de ceux qui jettent les yeux en arrière dans le passé et n'y voient sans doute que ruine et désolation. A deux pas de lui, la baronne, assise devant un métier à tapisserie, attachait sur lui, à la dérobée, un tendre et douloureux regard.

Madame de Mort-Dieu était une femme de trente ans à peine, grande, brune, avec des yeux bleus et des cheveux aussi noirs que l'aile d'un corbeau, aux lèvres rouges, au sourire mélancolique et charmant; sa physionomie, d'une exquise pureté de lignes, offrait un mélange assez bizarre d'énergie presque virile et d'angélique douceur.

Madame de Mort-Dieu était une de ces femmes au cœur d'or, à la volonté forte et courageuse, qui semblent nées pour accomplir une mission sur la terre; et qui poursuivront leur œuvre sans hésiter ni pâlir. Cinquième fille d'un pauvre gentilhomme breton, elle avait épousé le baron de Mort-Dieu. Pour sa famille, cette union avait été peut-être le fruit d'une de ces spéculations de fortune que dans notre société moderne on fait sans rougir; pour elle, elle avait obéi à une attraction mystérieuse, à une sympathie secrète que lui inspirait cet homme triste et brisé, ce vieillard de quarante-six ans, dont la vie semblait avoir été livrée à tous les orages.

La baronne avait épousé son vieux mari par dévouement, tant il y a de poésie sainte et de charité au cœur de ces nobles filles de Bretagne; elle avait vécu dix ans avec ce vieillard dévoré par une torture secrète, et pendant dix années elle l'avait entouré de soins, d'attentions, consentant à vivre à la campagne, toujours en tête-à-tête avec lui, — avec lui, qui ne parlait pas durant de longues heures et semblait poursuivi par un remords vengeur.

Si l'hiver, en janvier, M. de Mort-Dieu quittait sa terre et l'emmenait à Paris, c'était pour l'enfermer dans un

vaste et sombre hôtel de la rue Saint-Dominique, où il ne recevait que de rares visiteurs à des intervalles plus rares encore, où jamais n'avaient brillé les lustres d'une fête, où ne retentissait jamais le bruyant orchestre d'un bal. Madame de Mort-Dieu ne se plaignait point de cet isolement profond ; elle s'était faite à cette existence toute d'abnégation et de dévouement, sans que jamais un murmure eût jailli de ses lèvres, sans qu'un pli eût creusé l'ivoire de son front, sans que jamais ce sourire mélancolique et doux qui arquait sa bouche eût disparu l'espace d'une seconde, lorsque son vieil époux levait les yeux sur elle.

Le baron, qui depuis longtemps fixait distraitemment la braise du foyer, releva brusquement la tête et attacha sur sa femme un morne regard.

— Aurélie, dit-il, venez vous asseoir là, près de moi... je veux causer avec vous.

Elle se leva souriante, approcha son siège du fauteuil où il était assis, lui tendit son front blanc, où il mit un baiser paternel, et lui abandonna l'une de ses belles mains.

— Mon enfant, dit le baron, il y a bien longtemps que je recule devant l'entretien que je veux avoir avec vous, mais enfin, il le faut... je ne veux plus attendre... la mort va venir...

— Monsieur ! fit-elle avec effroi à ce mot sinistre que prononçait le baron sans que sa voix s'altérât.

— Je le sens, dit-il avec calme. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi...

M. de Mort-Dieu jeta à sa femme un regard si tendre, si affectueux, qu'il sembla la remercier de ses dix années de dévouement.

— Pardonnez-moi d'abord, Aurélie, reprit-il, d'avoir enchainé votre jeunesse, votre vie pleine de joie et d'avenir si vous eussiez suivi une autre destinée, à mon existence désolée et vide, à ma vieillesse prématurée.

— Ah ! monsieur, murmura la baronne, ne suis-je point auprès de vous la plus heureuse des femmes ?

Il pressa sa main, et un pâle sourire plein de reconnaissance effleura ses lèvres.

— Vous êtes bonne, dit-il, noble et bônnne comme les anges, Dieu vous récompensera. Mais savez-vous bien, mon Aurélie, savez-vous bien que, lorsque je vous ai épousée, je ne croyais pas avoir six mois à vivre, tant la douleur qui habitait en moi était violente et terrible?...

Elle le regarda avec une sorte d'épouvante, et son regard semblait dire : — Vous avez donc bien souffert !

— Oui, — répondit-il d'un signe de tête, car il comprit ce regard. Puis, il ajouta : — Je me croyais mortellement atteint, mon enfant, et, en vous épousant, j'espérais bientôt vous laisser veuve, riche, et dans la situation qui permet à une femme vertueuse et belle comme vous de demander le bonheur à une nouvelle union.

— Monsieur, monsieur... murmura la baronne émue, au nom du ciel, ne parlez point ainsi... Le bonheur pour moi, n'est-ce point de vous avoir conservé, d'avoir vécu près de vous et d'y vivre encore?... Oh ! longtemps,

ajouta-t-elle avec un divin sourire et passant son bras d'albâtre au cou du vieillard, bien longtemps encore... mon ami, car j'aurai si grand soin de vous... je serai si attentive !...

Une larme roula dans les yeux arides du vieillard.

— Vous êtes un ange ! dit-il.

— Je vous aime... répondit-elle.

— Eh bien ! reprit-il, écoutez-moi...

Elle lui abandonna ses deux mains qu'il baisa avec respect : — Chère enfant, dit-il, vous ne savez pas qu'avant de vous épouser, bien longtemps avant, mon cœur avait battu à la vue de votre sœur aînée...

— Ma sœur ! exclama la baronne étonnée.

— Oui, votre sœur, madame de Verne, morte aujourd'hui, et dont le fils unique est officier dans l'armée d'Afrique.

Et comme madame de Mort-Dieu continuait à manifester son étonnement : — Oh ! dit le baron, laissez-moi vous dire cette étrange histoire, Aurélie, et vous verrez combien vous m'étiez déjà chère vous-même, bien avant qu'il m'eût été permis de vous offrir mon nom.

Madame de Mort-Dieu écoutait son mari avec cette curieuse attention qui semble l'apanage exclusif des femmes.

— A la Terreur, continua M. de Mort-Dieu, venait de succéder le régime plus doux du Directoire, et quelques émigrés, las du pain de l'exil, commençaient à rentrer furtivement en France. Votre père, M. de Verne, et moi, étions de ce nombre.

Votre père, le chevalier de Kergas, revenait père de cinq enfants, quatre filles et un fils, et il revenait sans fortune comme moi, comme la plupart d'entre nous, car tous nos biens avaient été confisqués et vendus par la Convention.

M. de Verne, plus heureux, avait trouvé à son retour un intendant fidèle et probe qui avait acheté ses terres, feint des opinions républicaines très-exaltées, et, trompant ainsi l'opinion publique, conservé les vastes domaines de son maître pour les lui restituer aussitôt que les circonstances politiques le permettraient. M. de Verne et moi avions vingt-cinq ans, votre père environ quarante. Vous n'étiez pas née encore, et déjà votre sœur aînée, Malvina, avait seize ans. Vous savez comme elle était belle. Je me pris à l'aimer avec passion, et je songeais à demander sa main, lorsque je m'aperçus que de Verne l'aimait aussi. De Verne était riche, j'étais pauvre, il était aussi beau, aussi spirituel qu'une femme pouvait le désirer. Je compris que Malvina serait heureuse, et je m'effaçai, demandant à l'austère vertu du dévouement la force de lutter contre mon désespoir.

De Verne épousa Malvina. Vous savez si elle a été heureuse ; mais ce que vous ne savez pas, mon enfant, c'est que je ne vous ai épousée que parce que vous étiez la tante, aux yeux du monde au moins, de cet Octave de Verne qui sert en Afrique.

— Que voulez-vous donc dire ? demanda la baronne dont l'étonnement allait croissant.

— Attendez. Pendant quelques mois, je crus que je mourrais de désespoir d'avoir renoncé à Malvina ; puis le hasard jeta sur ma route une de ces femmes qui exercent une influence fatale et satanique sur la vie d'un homme. Cette femme, ce fut la mienne, ce fut madame de Mort-Dieu, que j'épousai deux ans après le mariage de Malvina, et que je me pris à aimer avec non moins de violence et de passion que j'en avais mis à aimer votre sœur. Mais, hélas ! madame, le premier et le second amour ne se ressemblent point. Le premier est dans la tête plus que dans le cœur et on en guérit. Le second est dans le cœur seulement, et on en meurt. J'aimai madame de Mort-Dieu comme les anges doivent aimer Notre-Seigneur, comme on n'aime qu'une fois en sa vie ; je l'aimai à ce point que je m'applaudis presque d'avoir renoncé à Malvina.

M. de Mort-Dieu passa la main sur son front pâle et ridé, comme s'il essayait d'en chasser une horrible vision.

— Ah ! dit-il, mon bonheur ressembla pendant deux années à celui des élus. Un fils naquit à madame de Mort-Dieu, et entre cette femme et ce berceau d'enfant, je me crus le plus fortuné des hommes...

Le baron s'arrêta brusquement, puis il se leva et se dirigea vers un secrétaire qu'il ouvrit, et dans lequel il prit un volumineux paquet de papiers cacheté avec soin.

— Tenez, dit-il en revenant vers sa femme, voici, madame, mon testament. Ce testament vous fait l'héritière de ma fortune tout entière, à la charge par vous de léguer cette fortune à votre tour à Octave de Verne, lieute-

nant aux chasseurs d'Afrique, et à lui servir votre vie durant, une pension de douze mille francs. Voilà pourquoi je vous ai épousée, Aurélie.

Madame de Mort-Dieu poussa un cri.

— Mais vous êtes fou ! exclama-t-elle ; vous avez un fils, monsieur, un fils qui porte votre nom et qui est votre héritier légitime.

— Vous vous trompez, madame, répondit le baron, dont la voix sembla prendre un timbre railleur et désespéré : je n'ai pas de fils de mon sang. Oui, il y a un homme de par le monde qui s'appelle le chevalier de Mort-Dieu, qui, après ma mort, portera le titre de baron ; un homme à qui le monde donnera le nom de mon fils...

— Eh bien ? fit la baronne avec anxiété.

— Eh bien ! n'avez-vous donc pas deviné, madame, qu'un jour le déshonneur est venu déployer son aile sinistre sur mon toit ; que cette femme, à l'amour de qui je croyais, me trahissait dans l'ombre, et que ce berceau sur lequel je me penchais palpitant renfermait le fruit du crime et la preuve vivante de mon malheur ? Ce que j'ai souffert durant vingt ans que dura cet épouvantable supplice, nulle langue humaine ne saurait le dire ; ce qu'il m'a fallu de force sur moi-même, de respect de mon nom, pour ne point tuer cette femme et cet enfant, nul ne pourrait le raconter. Mais enfin, elle est morte : son fils a quitté ma maison. Alors j'ai respiré comme respire le condamné innocent longtemps accouplé avec un cri-

minel, et qu'on délivre un jour de cet horrible compagnon. J'ai respiré en me retrouvant seul, et j'ai saisi ce prétexte vulgaire des pères dont les fils s'abandonnent aux folies de l'adolescence pour fermer à jamais ma porte à cet étranger. Je lui ai rendu fidèlement la fortune de sa mère, aujourd'hui dévorée aux trois quarts; mais quant à la mienne, à cette fortune qui m'a été rendue par la Restauration, et accrue par des héritages, jamais!

Madame de Mort-Dieu écoutait son mari, le front baissé, les yeux pleins de larmes. Elle comprenait maintenant tout ce qu'avait dû endurer cet homme vivant sans amour et sans fils entre une femme et un enfant; mais ce qu'elle ne s'expliquait point encore, c'était le choix qu'il venait de faire d'Octave de Verne pour son héritier.

— Mais, monsieur, lui dit-elle, n'avez-vous donc point des parents plus directs que mon neveu?

— Écoutez-moi encore, reprit le baron, écoutez, madame, et vous comprendrez tout. De Verne était demeuré mon ami, et Malvina, que j'avais tant aimée, était devenue pour moi une sœur. Nous vivions ensemble à Paris, sous l'Empire, car il n'était point prudent encore de reparaître dans notre province; nous nous voyions tous les jours. Quand le coup de foudre qui a brisé ma vie me frappa, leurs mains entrelacées me soutinrent. Eux seuls ont su mon déshonneur, eux seuls m'ont donné le courage de ne point attenter à mes jours. Eh bien! il y avait cinq ans qu'ils étaient unis, et aucun fruit de leur union n'était venu leur apporter ce charmant sourire de l'en-

fance qui reflète le regard plein d'amour qu'échangent les époux entre eux.

Un soir, j'arrivai chez eux. Un enfant nouveau-né vagissait sous mon manteau, je le plaçai sur les genoux de Malvina, et lui dis : « Vous n'aviez pas de fils, ma sœur, en voilà un. Adoptez-le, car il est à moi. » Cet enfant, vous le devinez, Aurélie, c'était le fruit d'une liaison cachée dans laquelle l'époux outragé, malheureux, cherchait la consolation ou du moins l'oubli momentané de ses chagrins. Forcé de l'enlever à sa mère, qui jamais n'aurait pu lui donner un nom, je l'apportais à votre sœur en la suppliant de lui prêter le sien. Votre sœur accueillit le pauvre nouveau-né, et son époux, mon ami comme elle, poussa un cri de joie, et, au retour d'un voyage qu'ils firent en Italie, M. et madame de Verne firent inscrire sur les registres de l'état civil un enfant qu'ils déclarèrent leur appartenir et qui fut baptisé sous le nom d'Octave de Verne... Comprenez-vous maintenant?

— Je comprends, murmura madame de Mort-Dieu.

— Le secret a été gardé, continua le vieillard. Octave lui-même ne sait pas qu'il est mon fils; mais vous le savez, vous, et vous lui transmettez l'héritage de son père...

— Je vous le jure, murmura la baronne de Mort-Dieu.

Deux mois plus tard, M. le baron de Mort-Dieu, dont la vie avait été un long martyre, s'éteignit un soir dans les bras de cette noble et sainte femme qui lui avait voué

sa jeunesse avec tant d'abnégation et d'amour. Il mourut les yeux tournés vers cet horizon lointain qui lui dérobait le véritable fils de son sang, une main dans la main de la baronne, qui lui fit de nouveau le serment que jamais cet homme, qui allait se nommer le baron de Mort-Dieu, ne posséderait son héritage.

Le baron avait employé ces subterfuges que la loi ne saurait atteindre pour soustraire sa fortune aux droits de son prétendu fils. Ventes simulées, exhérédation en ce qui touchait cette portion de son héritage dont un père peut disposer à son gré, tout avait été prévu, tout se trouva en règle. Le nouveau baron de Mort-Dieu poussa des cris de rage, attaqua le testament et perdit son procès devant tous les tribunaux. Et sans doute il eût renoncé à tout espoir de reconquérir cet héritage dont il se croyait injustement dépouillé, si l'association des Compagnons de l'épée ne se fût trouvée fondée à une année de distance de la mort du baron de Mort-Dieu.

Un matin, quelques jours après le drame déroulé à Montgory et aux Portes, tandis que M. le chevalier d'Asty épousait mademoiselle de Pons, sa cousine, le colonel Léon se fit annoncer chez le baron qu'il trouva déjeunant en tête à tête avec Emmanuel Chalambel, dit de Montgory.

— Monsieur, dit le colonel à celui-ci, comment trouvez-vous que fonctionne notre petite société? Grâce à elle, voilà le général de Ruvigny décédé, le marquis de Montgory mort d'un mariage rentré, et personne ne songera à

vous contester ce nom de Flars-Montgory qui était l'objet de votre ambition.

— En effet, mon cher colonel, répondit l'avocat déjà consolé de la mort de son père adoptif, je vous dois des éloges et des remerciements.

— D'abord, répliqua sèchement le colonel ; ensuite vous me devez vos services, à moi et à l'association.

— Que faut-il faire ? Je suis prêt.

— Il faut vous marier.

— Plait-il ? fit Emmanuel, expliquez-vous donc plus clairement.

— Il faut épouser une femme sans fortune après vous être fait aimer d'elle, ce qui est facile, car vous êtes fort beau garçon.

— Peuh ! sans fortune... comme vous y allez ! Mais j'ai plus de trois cent mille livres de rentes, moi.

— Raison de plus pour ne pas tenir à une dot. Mais quand je dis sans fortune, je me trompe. La femme que je vous destine est fort riche, seulement elle possède un bien volé et il faut qu'elle le restitue.

Emmanuel regarda le colonel avec étonnement.

— Cette femme, acheva froidement celui-ci, est madame de Mort-Dieu, belle-mère de M. le baron, notre hôte. Elle n'a guère que trente ans, elle est vertueuse et belle, seulement elle a une aveugle tendresse pour un chenapan de neveu dont nous la débarrasserons au premier jour. Vous entendez, baron.

— Oui, fit le baron d'un signe.

— Ainsi, dit l'avocat, vous me condamnez sans appel ?

— Nous avons bien condamné le général.

— Mais enfin...

— Mon cher, répondit le colonel d'un ton railleur, si le général eût vécu, vous vous seriez nommé Chalambel toute votre vie.

— C'est juste, murmura l'avocat en courbant le front.

— Et si M. de Flars-Montgory eût épousé mademoiselle de Pons, vous seriez aujourd'hui sans le sou.

Emmanuel baissa la tête en homme décidé à obéir.

On le voit, la terrible association allait essayer de lutter contre la volonté posthume de M. le baron de Mort-Dieu, et sa veuve, qui pleurait son vieil époux dans la retraite, ne soupçonnait point l'orage qui s'élevait à l'horizon, et qui menaçait à la fois et le repos de son cœur et la vie de son protégé.

XXXVI

« Le colonel Léon au capitaine Hector Lemblin.

» Mon cher capitaine,

» En attendant que le deuil de madame la baronne Marthe de Flars-Ruvigny soit expiré, voici ce que vous avez à faire, et l'association compte sur vous. Il est de par le monde un lieutenant de chasseurs d'Afrique, le-

quel a certains comptes à démêler avec nous. A bon entendeur, salut ! Vous connaissez l'Algérie, et le baron de Ruvigny n'est plus là pour vous accuser de désertion.

» Adieu !

» Colonel LÉON.

» *P. S.* Le lieutenant de Verne en question est un des meilleurs tireurs de l'armée. »

XXXVII

Un mois après le départ de la lettre que nous venons de transcrire, un officier dont le visage semblait avoir été exposé aux ardeurs du soleil africain pendant de longues années, arriva seul et armé d'un simple yatagan aux portes de Constantine, occupée récemment par l'armée française et sur les murs de laquelle flottait le drapeau tricolore. Un lambeau d'uniforme couvrait cet homme dont le front était couvert d'un turban de laine rouge ; il avait marché les pieds nus dans les sables pendant plusieurs journées sans doute, car ses pieds étaient ensanglantés et déchirés par les ronces. Une expression de douleur malade, un œil terne et fiévreux, une barbe inculte achevaient de rendre méconnaissable un homme qui, quatre mois plus tôt, était un des plus brillants officiers de l'armée.

Cet homme se dirigea vers le quartier improvisé où l'on avait logé les chasseurs d'Afrique, et demanda à un soldat placé en faction : — Ne me reconnais-tu donc pas ?

— Non... mon..., non, mon officier, répondit le cavalier, qui devina à ces restes d'uniforme en haillons que son interlocuteur devait effectivement avoir occupé un grade.

— Je suis le capitaine Lemblin, répondit-il.

— Le capitaine Lemblin, s'écria le cavalier stupéfait, vous !

— Moi.

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est mort.

— Et ressuscité, répondit l'officier en franchissant le seuil de l'édifice mauresque converti en caserne.

Quelques officiers commandaient alors une manœuvre dans la cour. Le capitaine alla à eux, leur adressa la même question et finit par se faire reconnaître.

On se souvient des bruits de désertion qui avaient couru sur la disparition subite du capitaine. Cependant, quand on vit reparaitre Hector Lemblin couvert de haillons, le visage amaigri par les souffrances de la captivité, les préventions les plus enracinées tombèrent, et le déserteur fut accueilli comme un frère d'armes longtemps prisonnier et qui n'avait réussi à s'échapper qu'après des prodiges d'énergie, de sang-froid et d'intelligence. Le capitaine avait une fable toute prête qu'il débita avec le

plus grand calme et à laquelle tout le monde ajouta foi. Un seul cependant, un lieutenant, regarda le capitaine en face : — Savez-vous, lui dit-il, qu'il est un homme en ce monde qui vous ressemble si parfaitement qu'on jurerait que c'est vous !

— Quelle plaisanterie me faites-vous là, de Verne ? demanda Hector Lemblin, qui tressaillit malgré lui sous le regard fixe et froid du lieutenant.

— Ce n'est point une plaisanterie.

— Mais encore ?...

— Je dis qu'il y a de par le monde un homme qui vous ressemble si bien que je l'ai pris pour vous.

— Vous l'avez donc vu ?

— Je l'ai vu.

— En vérité !

— Et je l'ai rencontré un soir...

— Où cela ? demanda vivement le capitaine.

— A Paris, il y a deux mois, dans la rue Vivienne, la veille de mon départ, car j'avais un congé de quelques jours à peine.

— C'est bizarre ! murmura le capitaine qui était revenu en Afrique tout exprès pour chercher querelle au lieutenant de Verne et qui voyait surgir une magnifique occasion. Mais l'occasion, cependant, n'était point de son goût, car elle faisait planer sur lui un soupçon terrible.

— En effet, reprit de Verne, tellement bizarre qu'il faut que je vous voie revenir en ce piteux équipage pour

douter de votre identité avec le personnage que j'ai rencontré à Paris.

— Mais enfin vous auriez pu l'aborder...

— Il m'a évité prudemment.

— Monsieur... dit le capitaine.

— Puisque ce n'était pas vous, pourquoi vous fâcher ?

— C'est juste, mais...

— Ah ! dit le lieutenant avec une certaine impertinence, il y a un mais...

— Précisément.

— Eh bien ! voyons...

— Monsieur, dit froidement le capitaine, il est possible qu'il existe un homme qui me ressemble ; il est possible encore que vous l'ayez rencontré, mais vous me permettez d'en douter.

— Vous m'insultez !

— Ou tout au moins de penser que vous avez eu l'intention de laisser planer un odieux soupçon sur moi en venant raconter cette étrange histoire juste au moment où je confie à mes frères d'armes les douleurs de ma captivité chez les Arabes.

— Monsieur, répliqua froidement M. de Verne, nous sommes gens à nous revoir.

— Je l'espère, monsieur.

— Le matin, par exemple, dans les fossés de la ville, au petit jour.

— Comme il vous plaira.

— Messieurs, dirent quelques officiers en s'interposant.

— Laissez, messieurs, laissez, répondit Hector ; M. de Verne mérite une leçon, il l'aura.

Le lieutenant s'approcha alors du capitaine et lui dit tout bas : — Vous êtes un misérable ! j'ai la preuve de votre désertion, et je pourrais refuser de me battre avec un homme tel que vous ; mais, par égard pour votre uniforme, j'accepte. Seulement, il est bien entendu que c'est un duel à outrance...

— A mort ! dit le capitaine, pâle de honte et de colère.

XXXVIII

Le capitaine Hector Lemblin passa une nuit des plus agitées. Les paroles du lieutenant de Verne avaient été de nature à ébranler la confiance qu'on pouvait avoir dans le récit de sa captivité, et le doute pour lui, c'était le dés-honneur. Il fallait donc à tout prix qu'il tuât cet homme, non plus seulement pour exécuter l'arrêt mystérieux de l'association, mais encore pour faire disparaître un dangereux témoin de cette désertion. Le lieutenant de Verne avait fait partie de cette expédition qu'il commandait et pendant laquelle il avait pris la fuite.

La colère est mauvaise conseillère en matière de duel. Le point du jour surprit Hector Lemblin éveillé, en proie à une fièvre nerveuse. Il n'avait pas fermé l'œil de la

nuit. Il s'habilla avec précipitation, alla chercher l'officier qui devait lui servir de témoin, et se rendit en toute hâte dans les fossés de Constantine. Le lieutenant Octave de Verne et son témoin s'y trouvaient déjà. Le lieutenant était aussi calme, aussi tranquille que son adversaire était agité. Ils se saluèrent en échangeant un regard de haine, et mirent l'habit bas sur-le-champ.

— Il est bien convenu, dit tout bas Hector en tombant en garde, que nous nous battons à mort, n'est-ce pas ?

— Parbleu ! répondit Octave de Verne, et vous ferez sagement en me tuant, car vous tuerez le dernier témoin de votre infamie. Le soldat qui marchait à côté de vous le soir de votre fuite a été emporté par un boulet au dernier assaut.

Ces derniers mots achevèrent d'exaspérer le capitaine. De Verne possédait son secret tout entier ; il fallait que de Verne mourût.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec fureur. Tous deux ils possédaient à fond la redoutable science de l'épée, mais l'un conservait la supériorité qui vient du sang-froid, tandis que l'autre se laissait aller aux aveugles emportements de la colère. Le combat fut court. Hector Lemblin attaquait sans relâche, dédaignant de se couvrir ; de Verne demeurait couvert et paraissait peu pressé d'attaquer. Il vint même un moment où il rompit de quelques pas.

— Lâche ! lui cria le capitaine, tu recules !

— Oui, répondit le lieutenant, je recule pour mieux sauter.

Et, allongeant le bras au moment où Hector Lemblin se découvrait, il se fendit à fond et creva la poitrine du capitaine d'un vigoureux coup droit... Hector Lemblin tomba en poussant un cri.

— Ma foi ! murmura le lieutenant, je crois que c'est un homme mort.

— Flambé ! disait en même temps la sentinelle, qui, du haut des remparts, avait assisté à la lutte.

M. Octave de Verne et la sentinelle se trompaient. Un chirurgien, appelé sur-le-champ, déclara, après l'auscultation, que le capitaine pourrait en revenir, mais qu'il garderait assurément le lit pendant plusieurs mois.

XXXIX

Trois jours après ce duel, M. Octave de Verne, depuis longtemps fatigué du service, donna sa démission et partit pour la France. Avant de quitter Constantine, il crut devoir obéir à cette courtoisie chevaleresque qui enjoint au vainqueur d'aller prendre des nouvelles du vaincu, et il se présenta chez Hector Lemblin. Le capitaine était encore entre la vie et la mort ; cependant, à la vue d'Octave de Verne, il éprouva ce calme subit des gens prêts à suc-

comber et qui se rattachent et se cramponnent soudain à un reste de vie pour assurer leur vengeance.

— Monsieur, lui dit-il tout bas, après l'avoir prié du regard de se pencher sur lui, manifestant ainsi le désir de lui confier un secret, monsieur, vous aviez raison... j'ai déserté... et c'est bien moi que vous avez rencontré dans la rue Vivienne, à Paris.

Le lieutenant regarda Hector, étonné qu'il était de cet aveu.

— Cependant, poursuivit le blessé, je ne voudrais pas mourir avec la pensée que vous me croyez infâme et lâche... J'ai déserté pour obéir à un motif si impérieux... si sacré... Tenez, monsieur, acheva Hector en prenant la main de son adversaire, vous ne refuserez pas à un mourant d'exécuter sa dernière volonté?

— Parlez, monsieur..., je vous écoute.

— Vous allez à Paris!

— Oui, fit le lieutenant d'un signe.

— Eh bien! promettez-moi, jurez-moi d'aller trouver, rue du Helder, 23, le colonel Léon, un officier en retraite, mon ami...

— J'irai, monsieur.

— Vous lui raconterez notre duel, ma blessure, et vous lui direz que je vous ai chargé de lui demander des explications sur ma conduite... Vous verrez, alors, monsieur, si, malgré ma désertion, j'ai démérité...

— Soit, monsieur, dit Octave, j'irai.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

Et le jeune homme tendit loyalement la main au capitaine, qui la pressa convulsivement.

— Imbécile ! murmura-t-il alors, tandis que M. de Verne sortait ; tu me dispenses ainsi d'écrire au colonel, et tu vas toi-même signer par avance ton arrêt de mort... Si je meurs, au moins, mourrai-je vengé... tu ne me survivras pas longtemps.

Un diabolique sourire se peignit sur la face crispée du capitaine à cette pensée, et il se demanda quel était celui des Compagnons de l'épée qui lui succéderait en cette besogne.

XL

Cependant M. Octave de Verne avait quitté Constantine et l'Algérie. Débarqué à Marseille, il avait pris place dans la malle de Paris.

Trois jours après, le lieutenant démissionnaire, fidèle à sa parole, se présentait rue du Helder et remettait sa carte au valet de chambre du colonel Léon. Le colonel, chaudement enveloppé dans une robe de chambre de molleton bleu, les pieds dans de superbes pantoufles, un cigare de la Havane aux lèvres, achevait de digérer, au coin de son feu, un excellent déjeuner, lorsqu'on lui remit la carte du

lieutenant. Le colonel éprouva un éblouissement pareil à celui qui s'emparerait de l'homme qui verrait s'ouvrir un abîme sous ses pieds.

— A cette heure, pensait le colonel dix minutes auparavant, ce pauvre M. de Verne est depuis longtemps trépassé, et il va falloir que madame la baronne de Mort-Dieu, sa tante, se cherche un autre héritier.

Or, le digne colonel avait à peine achevé cette réflexion rassurante, qu'on lui faisait passer la carte de celui sur lequel il venait de réciter un *De profundis* prématuré, et le porteur de cette carte demandait à être introduit. Donc il n'était pas mort ! Donc M. le capitaine Hector Lemblin avait été tué. Ceci était fort admissible après tout, et le colonel s'en fût médiocrement inquiété ; mais ce qui devenait un mystère, c'était la visite de M. de Verne que le colonel ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vu... Une pensée terrible s'empara sur-le-champ du colonel.

— Lemblin nous aura trahis ! pensa-t-il. Il aura parlé en mourant, et M. de Verne vient me menacer de la vindicte des lois.

Ce soupçon jeta un grand trouble dans le cœur du chef des Compagnons de l'épée ; mais, si le cœur battait plus fort qu'à l'ordinaire, le visage demeura impassible.

— Faites entrer M. de Verne, dit-il, s'apprêtant à faire tête à l'orage et décidé à tout.

Le jeune lieutenant entra et salua le colonel. M. de Verne était en habit de ville, et la physionomie calme

et souriante du lieutenant rassura le colonel sur-le-champ.

— A coup sûr, pensa-t-il, il ne sait rien!

— Monsieur, dit Octave en prenant le siège que lui avança courtoisement le colonel, vous êtes l'ami du capitaine Hector Lemblin.

— Oui, dit le colonel; m'apportez-vous de ses nouvelles?

— Hélas! monsieur, de fâcheuses...

— Grand Dieu! serait-il mort? interrogea naïvement le colonel.

— Non, mais il est blessé grièvement.

Le colonel respira.

— Il a sans doute été blessé au siège de Constantine.

— Non, monsieur, en duel.

— Et il s'est battu... avec...

— Avec moi, dit simplement Octave.

— Avec vous?

Nous nous sommes pris de querelle, et j'ai été assez malheureux pour le frapper d'un coup en pleine poitrine...

— Mais enfin, monsieur, demanda le colonel qui cherchait à s'expliquer pourquoi M. de Verne lui venait faire cette confidence, on conserve sans doute quelque espoir de le sauver?

— Je l'espère, monsieur... Monsieur, reprit le lieutenant après un court silence, j'ai donné ma démission et

suis allé voir le capitaine avant mon départ. C'est lui qui m'a chargé d'une mission auprès de vous.

Ces mots furent pour le colonel un trait de lumière.

— Allons ! murmura-t-il à part lui, j'ai calomnié le capitaine, et, s'il a eu le tort de se faire tuer aux trois quarts, au moins a-t-il eu l'esprit de réparer sa faute en m'adressant ce jeune coq. Je comprends tout.

Puis le colonel regarda Octave avec un étonnement marqué.

— De quelle mission s'agit-il, monsieur ?

— Le capitaine, répondit Octave, m'a affirmé que vous me donneriez sur sa désertion...

A ce mot, le colonel tressaillit et craignit un piège. Mais la physionomie ouverte et franche du jeune homme était si naturelle et si calme en ce moment, que les craintes du chef des Compagnons s'évanouirent aussitôt.

— Monsieur, dit-il à Octave en l'interrompant, j'ai porté l'uniforme pendant trente années, et, sur l'honneur de cet uniforme, je vous jure que le capitaine Lemblin a obéi forcément au plus saint des devoirs en abandonnant son poste d'officier. Il lui fallait sauver l'être le plus cher qu'il eût au monde, et demander un congé, c'était le perdre sans retour. Ce secret ne m'appartient point, et c'est tout ce que je puis vous dire.

— Cela me suffit, monsieur, répondit loyalement de Verne. Il me reste à regretter ma rencontre avec le capitaine.

Et le lieutenant se leva, prit congé du colonel et se retira satisfait de l'explication.

XLI

A peine le bruit du cabriolet qui avait amené M. de Verne s'éteignait-il au tournant de la rue, que le colonel prenait la plume et écrivait à M. d'Asti la lettre suivante :

« Mon cher chevalier,

» Ce niais d'Hector Lemblin que j'avais chargé d'expédier le petit de Verne, s'est fait embrocher comme un poulet. Il n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux, et de longtemps il ne pourra recommencer. Me voici donc obligé de troubler votre lune de miel pour vous recommander le beau lieutenant, qui est à Paris et sort de chez moi. Nous ne pouvons donc, ni moi, ni Mort-Dieu, ni Emmanuel qui songe à épouser la baronne, nous battre avec lui. Gontran seul, et vous, pouvez vous charger de cette besogne. Mais, vous le savez, Gontran est un homme de plus en plus timoré ; il a déjà tué le général et enlevé celle qui est devenue votre femme. L'état de prostration où l'a jeté cette dernière aventure fait qu'on ne peut décemment s'adresser encore à lui. Il ne saurait tout faire. Accourez donc, mon cher, laissez les Portes et votre jeune femme, prétextez une acquisition de chevaux ou le mariage d'un de vos amis, peu importé. Mais n'oubliez pas

que je vous attends dans les quarante-huit heures qui suivront pour vous la réception de ma lettre. De Verne, paraît-il, est de première force à l'épée. Peut-être vaudrait-il mieux s'arranger de façon à avoir le choix des armes et prendre le pistolet, que vous tirez à merveille.

» Sur ce, mon cher, mille compliments et à vous.

» Colonel LÉON. »

Cette lettre pliée et mise sous enveloppe, le colonel se dit : — Ce pauvre M. de Verne n'a réellement pas la moindre chance. Il est venu ici m'apporter le moule à fondre la balle que le chevalier lui logera dans la poitrine.

O destinée !

XLII

M. et madame de Verne avaient en mourant laissé à leur fils adoptif, qui, du reste, croyait être leur enfant légitime, une vingtaine de mille francs de rente. Cette fortune, jointe aux douze mille francs de pension que lui apportait madame de Mort-Dieu, devait permettre au jeune officier cette existence luxueuse du fils de famille qui promène chaque jour à Paris son oisiveté et son ennui. En dix-huit mois, Octave de Verne avait vu mourir son

père et sa mère, et après eux le baron de Mort-Dieu; il n'était donc riche de trente-deux mille livres de rentes que depuis peu de temps, et on comprendra facilement qu'il ne s'était décidé à donner sa démission qu'après la prise de Constantine qui terminait la campagne dont il avait fait partie.

Octave revenait à Paris, bien résolu à y vivre le plus agréablement du monde. Il s'était isolé rue de la Victoire, dans un vaste et coquet entresol qu'il avait fait meubler et décorer avec le plus grand soin; puis il avait loué une écurie où il avait mis trois chevaux et une remise assez vaste pour loger deux voitures.

Un de ces grooms exigus qui nous viennent d'outre-Manche, une cuisinière passée cordon bleu, et un valet de chambre avaient été chargés d'exécuter les ordres du jeune viveur.

Octave comptait dîner chez lui et déjeuner au Café de Paris.

En huit jours, appartement, écurie, domestiques, tout fut prêt, et notre héros inaugura sa réception en perdant mille louis au baccarat, se lia en huit jours avec une demi-douzaine d'hommes charmants et inoccupés comme lui, et s'entendit faire ce compliment par l'un d'eux qui le tutoyait déjà, à l'issue d'un dîner qu'il donnait à ses nouveaux amis : — De Verne, mon cher, tu es un homme accompli; tes chevaux sont de race, tes vins sont bons, tu perds galamment, ton tailleur mérite des éloges. Il ne te manque plus qu'un duel au pistolet et une favorite en titre.

— Très-bien, répondit Octave en s'inclinant, va pour la favorite, mais à quoi bon un duel ? Je me suis battu dix-sept fois et j'ai tué cinq hommes.

— C'est peu, mais suffisant, dit un des convives en vidant avec sang-froid son verre à champagne.

— T'es-tu battu au pistolet ? demanda le premier interlocuteur.

— Jamais.

— Eh bien ! cher, il te faut ton duel au pistolet, c'est indispensable. Je sais bien que l'épée est l'arme du gentilhomme, mais l'officier qui quitte le service ne peut entrer dans la vie civile sans en accepter les us et les coutumes.

— Soit ! répondit flegmatiquement Octave, je me battrai au pistolet à la première occasion. Passons à l'autre article.

— C'est plus grave, reprit le mentor. La lionne d'un homme comme toi, mon cher, ne doit être ni jeune ni vieille, un peu blasée, spirituelle sans être bavarde comme une provinciale : elle doit avoir été du monde et n'en être plus ; si on s'est quelque peu brûlé la cervelle pour elle, l'affaire est excellente. Tu ne dois pas l'aimer, mais tu dois la traiter avec les plus grands égards.

— A merveille ! dit Octave, je vois que, selon toi, cela fait partie du mobilier. C'est un cheval à l'écurie.

— Absolument.

— Mais où trouver ce phénix ?

— Dame ! c'est difficile, mais enfin on le trouvera.

— Tiens ! dit l'un des convives. j'ai le phénix sous la main.

— Son nom ? demanda-t-on.

— Messieurs, continua gravement l'interrompteur, vous avez tous connu Gontran de Lacy ?

— Parbleu !

— Et sa Léona ?

— Léona ! oui, oui.

— Eh bien ! messieurs, Gontran se range. J'ai depuis trois jours à mon service l'ancien groom de Léona, et il m'a appris que la lune de miel tournait en lune rousse.

— Parbleu ! s'écria le mentor du viveur novice, voilà pour toi, cher, une bien belle occasion d'avoir à la fois ta lionne et ton duel au pistolet.

— On verra, répliqua tranquillement Octave. Qu'est-ce que Léona ?

— On ne sait pas.

— Mais encore !

— C'est une femme qui a vingt-six ans, brune comme une Andalouse, spirituelle et mordante comme un petit journal famélique, sans cœur comme une statue, capricieuse comme le sphynx antique.

— Bon ! dit M. de Verne, j'aime déjà Léona.

— Mais, objecta l'un des convives, Léona n'a pas encore rompu avec Gontran de Lacy.

— On la lui enlèvera, répondit tranquillement le jeune fou.

— Bravo! cria-t-on à l'entour de la table, bravo! de Verne.

— Messieurs, reprit le nouveau lion, j'ai depuis hier ma loge aux Italiens : qui de vous veut entendre avec moi la *Cenerentola*?

— Moi, moi, répondirent plusieurs voix.

— Alors, venez, dit Octave.

Et il se rendit aux Italiens, suivi de quatre de ses invités, parmi lesquels le précédent donneur de conseils.

Une de ces prime-donne que nous expédie l'Italie chaque année, avec d'incomparables épithètes d'admiration, réunissait ce soir-là le Paris élégant dans la salle Ventadour.

Dans une loge placée vis-à-vis de celle d'Octave de Verne, il y avait un homme tout seul et vêtu de noir comme un corbillard. Cet homme, une lorgnette à la main, braquait son regard sur la loge d'Octave de la façon la plus impertinente.

— Hé! hé! dit à son élève le mentor, j'ai idée, cher, que ce monsieur tire le pistolet.

— Hein! fit Octave.

— Il nous lorgne d'une façon bien impertinente, Qu'en dis-tu?

— Diable! fit M. de Verne, cela m'en a tout l'air, Mais Gontran?

— Ah! répliqua le mentor, peut-être que Gontran te cédera Léona en te serrant la main avec gratitude, ce

que doit toujours faire un galant homme quand on le débarrasse d'une chaîne.

— Tu crois ?

— Et puis, s'il se fâche, qui sait s'il ne choisira point l'épée, en sa qualité d'ancien officier de la garde royale ?

— C'est juste, et ton raisonnement est plein de logique; aussi bien, je vais m'enquérir de l'opinion de ce monsieur sur le duel au pistolet.

Et M. de Verne attendit l'entr'acte, puis il quitta sa loge en compagnie du mentor, et alla frapper à la porte de celle que le monsieur vêtu de noir occupait tout seul.

— Monsieur, lui dit Octave, M. de Blagny que voici et qui est mon ami intime, vient de me débiter un paradoxe dont je désirerais vous faire juge.

L'homme vêtu de noir s'inclina poliment.

— Je vous écoute, monsieur, dit-il.

— Mon ami prétend, continua Octave, qu'un officier qui abandonne le service pour jouir en paix de trente mille livres de rentes doit, après avoir monté ses écuries et sa maison, se procurer une favorite en titre et un duel au pistolet.

— Monsieur n'a peut-être pas tort, répliqua froidement l'homme vêtu de noir.

— J'ai la première sous la main, poursuivit Octave, mais...

— Je comprends : vous cherchez l'autre.

— Précisément.

Et M. de Verne regarda son interlocuteur d'un air hautain.

— Monsieur, dit celui-ci, rien n'est plus facile à rencontrer qu'une querelle, quand on a, comme vous, la mine impertinente et un de ces visages qui déplaisent au premier coup d'œil.

— Très-bien, monsieur, répliqua Octave, je vois que vous êtes plus spirituel que votre costume et que vous comprenez à demi-mot.

— Toujours, monsieur.

— Ainsi vous n'avez aucune répugnance pour le pistolet?

— Aucune.

— Tant mieux ! car je suis las de me battre à l'épée, et, bien que vous me déplaisiez autant que je parais vous déplaire, je ne puis vous offrir d'autre satisfaction que celle que je vous propose.

— A merveille, monsieur, répondit courtoisement l'homme vêtu de noir. Il me suffira de vous planter une balle dans le front, à la naissance du nez, pour être satisfait.

Les deux adversaires se saluèrent à ces mots.

— Monsieur, reprit Octave en tendant sa carte, je suis M. de Verne, ex-lieutenant aux chasseurs d'Afrique, et je demeure rue de la Victoire.

— Moi, dit l'inconnu, en prenant la carte d'Octave et lui donnant la sienne, je me nomme le chevalier d'Asti, et j'habite rue Taitbout.

Ils s'inclinèrent de nouveau tous deux.

— Ainsi, monsieur, acheva Octave, demain, à sept heures, au bois de Boulogne, à la porte Dauphine.

— Convenu, monsieur.

Ils échangèrent un dernier salut, et M. de Verne se retira. Peu de temps après, le chevalier d'Asti, car c'était bien lui, quitta sa loge et le théâtre, et se rendit chez le colonel.

— Il a mordu à l'hameçon, dit-il, Demain à sept heures, au bois de Boulogne. Il choisit le pistolet. Maintenant il me faut un témoin.

— Prenez le premier venu. Cela n'a aucune importance, répondit froidement le chef de la terrible association,

Pendant que M. d'Asti, un pistolet à la main, mariait quelques balles sur une plaque, dans le petit salon de son entresol de garçon qu'il avait conservé en dépit de son mariage, et en attendant que l'hôtel du baron de Pons, son beau-père, fût restauré, Octave de Verne avait avec ses amis, la conversation suivante dans sa loge.

— Comment ! disait l'un, c'est là le chevalier d'Asti ?

— Oui.

— Un homme à la mode, ma foi ! et qui passe pour un tireur émérite.

— Bah ! fit négligemment Octave.

— Il a fait des passions dans le monde et au théâtre.

— C'est un homme parfaitement né.

— Endetté avec distinction.

— Un homme avec lequel on peut se battre, car enfin ce dernier point est essentiel.

— En effet, messieurs, dit le mentor, maintenant que nous sommes de sang-froid, il faut avouer que nous avons commis une imprudence.

— Comment cela ?

— Octave a provoqué le chevalier avant de lui demander son nom.

— A propos, demanda le mentor à Octave, tires-tu bien le pistolet ?

— Je ne sais pas.

— Comment ! tu ne sais pas ?

— Je n'ai jamais essayé.

— Ah ! diable ! mais alors...

— Alors, le chevalier d'Asti est un homme mort, dit tranquillement M. de Verne ; je sens cela au bout des doigts. Chaque fois que la veille d'un duel, j'ai eu une démangeaison à la main gauche, j'ai tué mon homme. Je suis superstitieux, moi.

Et M. de Verne attendit la fin de l'opéra ; puis il rentra chez lui avec son mentor, auquel il donna l'hospitalité, et ordonna qu'on tint son coupé prêt pour six heures précises.

A l'heure dite, Octave de Verne fut sur pied, fit une toilette minutieuse de tout point et boutonna son habit jusqu'au menton, cachant avec soin le blanc de sa chemise, la chaîne de sa montre et tout ce qui semblait pouvoir offrir un point de mire. Puis il monta en voiture, sif-

flottant un air de la *Cenerentola*, tandis que son témoin visitait soigneusement les batteries des pistolets.

Le cheval anglais d'Octave franchit en vingt minutes la distance qui sépare la rue de la Victoire du bois de Boulogne, et M. de Verne arriva ainsi le premier au rendez-vous.

— Mon cher, lui dit alors le mentor, d'Asti tire très-bien, et tu dois tirer mal : je vais m'arranger de façon que le hasard joue un grand rôle dans la rencontre : c'est le seul moyen d'équilibrer les chances. Tu te battras à quinze pas.

— Bon ! dit Octave, à quinze pas on ne manque point un homme : je le tuerai.

— Oui, si tu tires le premier ; mais à quinze ou trente pas, tu es un homme mort, si c'est lui.

Le mentor fut interrompu par le bruit d'une voiture. On vit arriver au grand trot un petit coupé de régie. Le coupé s'arrêta à vingt mètres de la porte Dauphine, et deux hommes en descendirent. L'un était le chevalier d'Asti, l'autre un homme déjà mûr, portant une grosse moustache, et dont la boutonnière était ornée d'un ruban rouge.

— Messieurs, dit le chevalier en saluant, permettez-moi de vous présenter le major Heurtant, mon témoin.

Ce dernier, en homme qui a l'habitude de ces sortes d'affaires, après avoir salué Octave et son témoin, s'approcha du mentor et lui dit : — Il paraît, monsieur, que nous allons avoir à régler les conditions.

Le mentor s'inclina.

— L'affaire est-elle arrangeable ? demanda M. Heurtaut pour l'acquit de sa conscience.

— Non.

— Très-bien. Quel est votre avis sur la distance, le nombre de coups, etc. ?...

— Voici, dit le mentor. Le motif de la querelle n'étant pas, au fond, de la dernière gravité, deux coups échangés me paraissent suffisants, même sans résultat.

— Bon ! dit Heurtaut. Et la distance ?

— De quinze à vingt pas.

— Soit.

— Nous allons tirer au sort les pistolets, et ensuite la priorité du coup de feu.

— Parfait, dit Heurtaut.

Les deux adversaires et leurs témoins laissèrent leurs voitures à l'entrée du bois et se dirigèrent vers cet endroit isolé qu'on nomme le pré Catelan, dont on a fait depuis un délicieux jardin, mais qui, alors, couvert de fondrières et d'épais fourrés, était l'endroit le plus propice à une rencontre.

Tandis que les combattants se tenaient à l'écart, le major Heurtaut et le mentor jetaient en l'air une pièce de cinq francs.

— Pour les pistolets, dit le mentor.

— Face ! répondit le major.

La pièce retomba et laissa voir l'effigie du roi Louis-Philippe.

— Très-bien, dit le mentor, le hasard est contre nous : M. d'Asti se battra avec ses pistolets. Vóyons maintenant qui tirera le premier.

Le major jeta à son tour la pièce en l'air.

— Pile ! dit le témoin d'Octave.

— C'est face, répondit le major, M. d'Asti tirera le premier.

— Ah ! diable ! murmurait le mentor, je crois décidément que j'ai été un peu léger en cette circonstance ; car enfin l'adversaire tire à merveille, il se sert de ses pistolets et il tire le premier... voilà trois raisons pour que de Verne soit un homme flambé dans dix minutes. Diable !... diable ! c'est un peu moi qui suis la cause de tout cela... et... Bah ! s'interrompit-il gaiement, on n'a jamais pu savoir...

Les deux champions furent placés à vingt pas, avec la faculté de faire cinq pas chacun, ce qui réduisait à dix la distance.

Le major chargea très-consciencieusement les armes sous les yeux du témoin d'Octave, puis il mit un des pistolets entre les mains du chevalier, en lui disant : — Vous tirez le premier.

— Très-bien, répondit celui-ci ; alors c'est un homme perdu.

Le mentor imitait en ce moment le major en donnant son arme à M. de Verne.

— Vous essayez le feu, dit-il.

— Je sais ce que c'est, répondit le jeune homme en souriant.

Et il s'effaça militairement, continuant à fumer son cigare et tenant à la hauteur de sa tempe le canon de son pistolet.

Le major et le mentor se retirèrent à dix pas : le premier frappa solennellement les trois coups.

— Monsieur, cria le chevalier d'un ton railleur, je vous avais promis une balle dans le front, mais je serais honteux de défigurer un joli garçon comme vous ; je vise au cœur.

Et le chevalier étendit le bras, ajusta, pressa la détente et fit feu.

Mais M. de Verne ne bougea point, il ne fit pas un seul mouvement, il ne chancela pas, et son adversaire demeura stupéfait et confondu de sa maladresse...

— Parbleu ! monsieur, répondit de Verne, qui fit volte-face et leva le bras à son tour, lorsqu'on est aussi sûr de son coup, on ne prend pas les côtes pour la région du cœur. Votre balle m'a écorché l'épiderme... et c'est dommage...

Et M. de Verne fit feu, et le chevalier tomba frappé d'une balle dans la gorge.

— Voilà un homme, murmura le mentor redevenu léger, qui, s'il en revient, aura une extinction de voix pour le reste de ses jours.

Quand le colonel Léon apprit ce qui s'était passé, il poussa une exclamation de rage.

— Comment! murmura-t-il, deux hommes tués, ou peu s'en faut, par ce blanc-bec! Je n'aurais jamais cru que ce poulet eût la vie si dure.

Et le colonel s'abandonna à une méditation profonde.

— Voyons, se dit-il enfin, l'association que j'ai fondée n'est cependant point une plaisanterie, et il faut à tout prix qu'elle triomphe. Le capitaine et le chevalier sont hors de combat. Emmanuel ne peut pas tuer le neveu, puisqu'il doit épouser la tante; Mort-Dieu encore moins... restent le joueur et Gontran! Mais le joueur est absent, je l'ai envoyé à deux cents lieues d'ici... Ma foi! acheva le colonel, tant pis! M. de Lacy tuera M. de Verne.

Puis un sourire lui vint aux lèvres, tandis qu'une pensée infernale traversait son esprit.

— Et il le tuera pour son propre compte, ajouta-t-il; de cette façon il se battrait de bon cœur. A moi, Léona!

XLIII

Revenons, il en est temps, au marquis Gontran de Lacy, que nous avons laissé dans un état d'épouvantable prostration, après que Léona fut venue l'arracher à mademoiselle de Pons.

Un homme éprouvé par une violente secousse devient aussi faible qu'un enfant. La Florentine profita de ce

morne abattement et de ce désespoir subit pour ramener Gontran à Paris et reprendre sur lui ce fatal ascendant qu'elle avait si longtemps exercé et auquel il devait tous les malheurs de sa vie. Pendant quelques jours, le marquis ressembla à ces insensés frappés d'une folie douce et qui se complaisent en leur monomanie, sans s'inquiéter du mouvement et du bruit qui se font autour d'eux. Un moment tout entier à sa douleur et au souvenir de Marguerite, à jamais perdue pour lui, il éprouva ces accès de fièvre délirante auxquels il avait été en proie lors de l'abandon de Léona. Puis un peu de calme succéda à cette irritation désespérée, et alors il courba le front, en homme qui se résigne à subir un destin fatal.

Mais, dès ce jour, Léona lui devint odieuse. En vain lui prodigua-t-elle son amour, ses soins, ses caresses; en vain essaya-t-elle de ranimer en lui les cendres de cette passion qu'un jour elle avait allumée... Gontran détournait d'elle un regard chargé de mépris, et Léona rugissait comme une lionne frappée à mort. L'existence de ces deux êtres fatalement rivés à la même chaîne d'infamie était devenue intolérable pour tous deux, et ni l'un ni l'autre, cependant, n'avait le courage de s'y soustraire.

Telle était leur situation, lorsqu'un jour le colonel se présenta rue du Port-Mahon. Gontran était sorti, morne et sombre comme toujours, pour aller demander un peu de calme et de distraction au grand air des boulevards. Léona l'attendait, le front nuageux, l'œil en courroux, dans cette attitude indignée de la femme qui voit fouler

aux pieds et dédaigner son amour. A la vue du colonel, elle laissa échapper un geste de colère.

— Ah ! dit-elle, venez-vous me l'enlever encore ?

Le colonel sourit et prit un siège.

— Non, dit-il, je viens vous donner le moyen de réchauffer sa passion.

— Vous !

— Moi.

Elle le regarda d'un œil brillant de fièvre.

— Tenez, reprit-elle, si vous disiez vrai...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! je crois que je serais capable de tous les crimes.

— Bon ! dit insolemment le colonel, je le sais, et nous sommes faits, vous et moi, pour nous comprendre.

— Parlez, dit Léona, je vous écoute.

— Ma chère, fit le colonel, Gontran ne vous aime plus, et je ne sais qu'un moyen de rallumer l'amour éteint.

— Quel est-il ?

— La jalousie.

Léona regarda le colonel.

— Je ne comprends pas, répondit-elle.

— Eh bien ! écoutez... vous comprendrez.

— L'amour, dit-il, a pour base l'égoïsme ; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que la cause, chez lui, survit à l'effet. On cesse d'aimer une femme, on l'enverrait au diable de bon cœur, mais on serait désolé de la rencontrer le lendemain au bras d'un autre.

— Je vous comprends, interrompit Léona, vous avez raison : si je me joue de Gontran, il m'aimera ; si je l'abandonne, il fera des folies pour me reconquérir.

— Précisément.

L'aventurière se dressa alors tout d'une pièce, s'approcha d'une psyché et se contempla de ce clair et sûr regard que se jettent les femmes, comme un général, au moment de livrer bataille, passe à la hâte une revue de ses troupes. Elle voulut se convaincre qu'elle était toujours belle. Puis ce sourire moqueur et blasé de la Léona d'autrefois, de l'intrigante sans âme et sans pudeur, ce sourire qui avait épouvanté Gontran, reparut tout à coup, et elle dit au colonel :

— En vérité, oui, j'étais folle ! J'avais oublié que l'amour tuait l'amour et qu'on n'aime jamais à deux.

Alors il se fit en elle une réaction violente et complète où l'aventurière dépouilla jusqu'au dernier vestige de la femme aimante ; elle revit soudain et déroulés, ainsi qu'un panorama, les longs jours de douleur lentement écoulés pour elle depuis qu'elle aimait Gontran ; elle rougit et éprouva un profond mépris d'elle-même en songeant à ses larmes, à ses angoisses, à ses accès de désespoir et de jalousie, et la femme froissée eut soif de vengeance... Elle aimait encore, elle aimait toujours Gontran ; mais elle voulait changer de rôle, lui rendre torture pour torture, et faire de lui son esclave comme elle avait été la sienne.

Le colonel demeura ébloui et s'inclina devant ce génie du mal et de la corruption,

— Tenez, dit la Florentine après un silence pendant lequel elle échafauda un de ces drames sombres où la vie des hommes est comptée pour rien et dont certaines femmes possèdent le secret fatal, vous ne m'avez fait encore aucune confidence, mais je vous ai compris. J'ai le secret de votre association ; Gontran me l'a laissé deviner ; quelques mots qui vous ont échappé ont rendu ma conviction inébranlable. Je ne vous trahirai pas, car j'aime le mal, moi, comme un grand artiste aime l'art. Eh bien ! je veux vous servir. Pour me reconquérir, Gontran s'est livré à vous pieds et poings liés. Je le croyais fort, il a été niais. Mon amour vient de mourir, et je le juge froidement désormais. Vous l'avez servi, maintenant il est votre esclave ; vous lui avez fait tuer un homme à Marseille, enlever une jeune fille en Nivernais.

— Ma petite, interrompit le colonel, vous êtes bien savante. Maintenant il faudra nous servir, car ceux qui savent mon secret sont à moi ou finissent mal.

— Je vous servirai ; vous avez besoin maintenant d'un nouveau meurtre, il faut que Gontran fasse une nouvelle victime, et vous hésitez, car vous n'avez pas foi en lui.

— C'est vrai...

— Vous avez peur que l'épée ne tremble dans sa main, si vous l'y placez vous-même, n'est-ce pas ?

— C'est encore vrai.

— Bien, poursuivit Léona, mon intelligence me revient. Oui, vous avez raison, Gontran est las de la vie ; il vous obéira, mais il se fera tuer.

— Je le crains.

— Tandis que, continua-t-elle, un cas fortuit, une circonstance qui paraisse étrangère à votre volonté et même à vos désirs place en face de lui la victime que vous avez, par avance, fatalement marquée au front; il suffira d'un mot, d'un geste, d'une injure légère pour que le batailleur, allant au combat comme à une fête, se réveille en lui, et alors sa main ne tremblera pas, la pointe de son épée cherchera le cœur de son adversaire, et vous aurez votre holocauste. Ai-je dit vrai?

— Vous êtes une femme de génie, murmura le colonel avec admiration.

— Or, reprit-elle, la lèvre plissée par son sourire infernal, cette circonstance, c'est moi qui la ferai naître; cette victime dont aujourd'hui il ne soupçonne pas l'existence, c'est moi qui l'armerai contre elle en attisant sa jalousie ou tout au moins sa vanité.

— O génie du mal! tu es sublime! exclama le colonel avec enthousiasme.

— Merci, répliqua Léona,

Puis elle se regarda de nouveau dans la psyché.

— Je suis encore assez belle, dit-elle, pour qu'on se tue en mon honneur... Quel est le nom de la victime?

— Octave de Verne.

— Où demeure-t-il?

— Rue de la Victoire. Mais, ajouta le colonel, laissez-moi vous conduire.

— Soit! que dois-je faire?

— Quitter cette maison d'abord.

— Quand?

— A l'instant.

— Sans écrire à Gontran?

— Inutile. Dans trois jours tout Paris saura votre aventure. Quand tout Paris la saura, Gontran finira bien par l'apprendre.

— Très-bien ! je vous suis.

— Je vous ai loué rue de la Chaussée-d'Antin un logement pour huit jours. Je vais vous y conduire. Ce soir vous viendrez à l'Opéra avec moi. Je vous montrerai M. de Verne. Venez.

Dix minutes plus tard, après avoir fait enlever à la hâte une partie de sa garde-robe, Léona s'échappa de la rue du Port-Mahon et alla s'installer rue de la Chaussée-d'Antin.

Lorsque Gontran rentra, il ne demanda pas même où était Léona. La soirée s'écoula, Léona ne parut point ni ce jour-là ni le lendemain matin.

— Je comprends, se dit Gontran avec insouciance, elle aura pris son parti. Notre existence était devenue un supplice. Elle a voulu s'y soustraire ; elle a bien fait. C'est une délivrance.

La journée qui suivit pour lui la fuite de la Florentine parut à Gontran plus courte que les autres. Il sortit, monta à cheval, alla passer sa soirée au spectacle et ne rentra qu'à minuit.

Alors seulement, et obéissant à l'habitude, il demanda

à son valet de chambre s'il n'avait pas de nouvelles de Léona.

— Aucune, répondit le valet.

Léona avait emmené Justine, sa femme de chambre, et ni l'une ni l'autre n'avaient fait la moindre confidence au valet.

Gontran se mit au lit et s'endormit rêvant de Marguerite de Pons.

Cependant, le lendemain, il éprouva comme un vide autour de lui. Il ne sortit point, la journée lui parut longue.

— Mais cette femme pour laquelle j'ai donné d'abord ma fortune et sacrifié mon honneur ensuite, se dit-il, je la verrai passer dans huit jours au bras d'un nouvel adorateur auquel elle racontera mon histoire. J'ai été ridicule et sot !

Une fois entré dans ce courant d'idées, Gontran subit en sens inverse la même réaction qu'avait éprouvée Léona. Son mépris se changea en haine jalouse, et il rugit de fureur en songeant qu'un nouvel amour allait placer sur un piédestal cette créature dont il avait fait tour à tour son idole et son esclave.

Et l'homme abattu se dressa, son œil sans rayons lança des éclairs, une étincelle de ce génie du mal qu'il avait admiré en Léona se révéla en lui.

— Allons donc ! se dit-il avec un amer sourire, un crime de plus ou de moins, qu'importe ? Il y a longtemps que le marquis de Lacy, le loyal et le brave, a fait place

à un vil spadassin... courbant le front sous le fer rouge de la destinée.

Dès lors Gontran voulut, à tout prix, retrouver Léona, et il alla frapper à la porte du colonel.

— Mon ami, lui dit-il, je sers l'association, l'association doit me servir.

— C'est tout simple, répondit le colonel sans s'émouvoir, nous sommes à vous corps et âme, qu'exigez-vous?

— Je veux retrouver Léona.

— Léona! fit le colonel en feignant une surprise profonde, qu'est-elle donc devenue?

— Je l'ignore.

— Eh bien! dans vingt-quatre heures, dit le colonel en reconduisant M. de Lacy, vous saurez où est Léona.

Lorsque Gontran fut parti, le colonel se laissa aller à une rêverie profonde. Il était alors presque nuit, le ciel était brumeux comme on le voit souvent à Paris. Cet homme au regard étincelant et profond, au front dégarni, dont le visage portait les stigmates ineffaçables d'une vie agitée par les passions les plus orageuses et abandonné au ver rongeur de l'ambition, se prit alors à arpenter cette pièce de long en large.

On eût dit, en ce moment, d'une de ces personnifications grandioses du mal qui ne reculent devant aucun obstacle pour arriver à leur but, — but éclatant ou ténébreux.

— Pauvre Léona! murmura-t-il. Elle est plus forte à elle seule que tous ces niais vulgaires que j'ai réunis en

faisceau. Moi seul suis fort, dans cette association qui est mon œuvre, et que je n'ai constituée qu'à mon profit.

Et il haussa les épaules avec dédain.

— Triples fous! murmura-t-il, je vous ai tous servis, je vous servirai tous, et vous oublierez longtemps que vous êtes mes esclaves, mais l'heure du règlement de compte viendra et nous verrons alors qui de vous ou de moi aura été l'instrument. Vous m'appartenez par vos vices et par votre situation sociale, vous m'appartenez par vos crimes et aucun de vous ne saurait me trahir, tandis que moi... oh! moi! quand je voudrai, je romprai avec vous et j'irai demander à une autre patrie ce soleil de l'opulence, du bonheur même que nul ne me pourra disputer.

Il demeura silencieux un moment.

— Bizarrerie du destin! reprit-il, Satan lui-même en rirait, s'il savait que c'est pour faire riche un être que j'aime comme un père doit aimer son enfant, que j'entasse tous ces crimes et remue toute ces fanges.

A ces derniers mots, l'expression de cruauté sauvage qui dominait tout à l'heure la physionomie de cet homme disparut, une larme d'attendrissement roula dans les yeux de ce tigre.

— O mon fils! dit-il, mettant en ce seul mot la sensibilité et l'élan chaleureux d'un cœur de mère.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Le père s'effaça, le bandit reparut, implacable et hautain.

— Pauvre Léona, ricanait-il, quel dommage qu'elle ait mon secret. Ses vices me plaisaient, mais une femme

comme elle est trop dangereuse quand on ne la tient par aucun lien. Amour, orgueil, terreur de la mort, effroi de l'opinion du monde, tout se brise en elle... elle ne craint rien. Ah ! si elle était mère !... Mais elle ne l'est pas, et, ma foi ! puisqu'elle a mon secret, autant vaut l'abandonner à sa destinée.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un sourire qui était l'arrêt de mort de Léona la Florentine.

Arrêt sans appel, irrévocable comme le destin dont cet homme jouait le rôle.

XLIV

Or, voici ce qui s'était passé le soir même de la fuite de Léona.

En quittant la rue du Port-Mahon, la Florentine suivit le colonel qui la conduisit rue de la Chaussée-d'Antin dans un joli appartement meublé avec goût, dont les fenêtres donnaient sur un vaste jardin, aujourd'hui disparu. Dans la cour, un coupé tout attelé était aux ordres de la jeune femme.

— Vous ne sortirez que le soir, lui dit le colonel, et en voiture. Il ne faut pas vous exposer à être rencontrée par Gontran avant que notre comédie soit convenablement mise en répétition. Tout dépend de la mise en scène. Ce

soir, vous irez à l'Opera et vous baisserez votre voile de façon à n'être vue de personne. La loge dont voici le coupon est une avant-scène du rez-de-chaussée où vous serez peu exposée aux regards de la salle : celle de M. de Verne est située vis-à-vis.

— Très-bien ! dit Léona ; je crois deviner. Si la loge est vide, je resterai voilée, si elle s'emplit...

— Non, répliqua le colonel, c'est tout le contraire.

— Ah ! charmant, je comprends... il saura que c'est moi...

— Précisément.

— Et sa curiosité sera éveillée ?

— Vous devinez.

— Or, acheva la Florentine, de la curiosité à l'amour, de l'amour... à la folie...

— Il n'y a qu'un pas, interrompit le colonel.

Et il laissa Léona prendre possession de son nouveau logis, lui recommanda de se vêtir tout en noir pour l'Opéra, genre de toilette qui faisait valoir sa beauté merveilleuse, puis il alla rue de la Victoire.

M. de Verne avait fait une visite au colonel ; le colonel devait lui faire une visite. Rien n'était donc plus naturel que de le voir se présenter chez le jeune homme. Il y avait alors un mois environ que M. de Verne était à Paris.

La veille, on le sait, il avait logé une balle dans la gorge du chevalier d'Asti, et lui-même il avait en les côtes effleurées par celle de son adversaire, mais cette blessure était tellement légère qu'il avait jugé inutile de garder le

lit, et replié dans sa robe de chambre, coiffé d'une toque de velours, à demi couché sur une ottomane, dans son fumoir, il s'entretenait fort légèrement avec deux de ses nouveaux amis, lorsque le colonel entra.

— Pardieu! monsieur, lui dit-il, soyez le bienvenu et donnez-moi des nouvelles de M. Lemblin, si vous en avez.

— J'en ai reçu ce matin, répondit le colonel : il est hors de danger, mais sa convalescence sera longue.

— Tant pis!

M. de Verne se tourna vers l'un de ses amis.

— Et l'autre? demanda-t-il.

— Ah! dit celui-ci, la blessure du chevalier est si grave que le médecin ne répond de rien. La gorge est à jour.

— Sans doute un de vos amis qui aura été blessé? interrogea naïvement le colonel.

— Hélas! non, monsieur. Ce n'est point un de mes amis, c'est un autre adversaire. J'ai la main malheureuse.

— Comment! vous vous êtes battu de nouveau?

— Hier matin, au pré Catelan.

— Avec qui?

— Avec le chevalier d'Asti.

— Je ne le connais pas, dit le colonel, mais j'ai entendu souvent prononcer ce nom-là.

— Nous avons eu une querelle aux Italiens.

— Sans doute quelque misère?

— Oh! comme vous le dites.

— Alors, je devine; il était question d'une femme. Il y a une femme au fond de toute rencontre.

— Eh bien ! non, vous vous trompez, colonel, le motif était plus futile encore : mes amis soutenaient qu'il me manquait une lionne et un duel au pistolet. Il fallait un certain temps pour trouver la première, mais un duel, c'est si facile... J'ai vu un monsieur qui me lorgnait, je lui ai demandé raison, et voilà.

— Monsieur, dit le colonel émerveillé, vous me rappelez le bon temps de 1813, où l'on se battait régulièrement trois fois par semaine de bonapartiste à royaliste. Et la lionne, l'avez-vous trouvée ?

— Pas encore, mais je suis sur la voie...

— Ah ! fit naïvement le colonel.

— Connaissez-vous la Léona ?

— Je l'ai vue.

— Est-elle réellement aussi belle qu'on le dit ?

— Merveilleusement belle, murmura le colonel avec admiration.

— Et intelligente ?

— Comme un démon, mais...

Le colonel s'arrêta.

— Ah ! dit M. de Verne, que veut dire ce mais ?

— La Léona n'est pas libre.

— Comment cela ?

— Elle est aimée du marquis Contran de Lacy, lequel a fait des folies pour elle.

— Très-bien ! je la lui enlèverai.

— Cher monsieur, dit froidement le colonel, je connais un peu M. de Lacy ; il est homme à se faire tuer pour

conserver une femme, même à laquelle il ne tiendrait plus.

— On le tuera, répliqua simplement M. de Verne.

Puis il ajouta :

— Où rencontre-t-on la Léona ?

— A l'Opéra, tous les soirs.

— Seule ?

— Presque toujours.

— Ce soir, j'irai à l'Opéra.

— Elle occupe ordinairement la dernière loge d'avant-scène du côté droit.

— Ceci tombe à merveille, car j'ai fait louer pour mon compte, il y a huit jours une avant-scène du côté gauche, juste en face.

— Elle est toujours voilée, ajouta le colonel qui donnait ces détails avec la bonhomie d'un gazetier.

— Diable ! et elle ne relève pas son voile ?

— Jamais. M. de Lacy qui hait la musique et ne veut cependant pas la priver d'aller à l'Opéra, le lui défend, car il est jaloux comme un tigre.

— Eh bien ! monsieur, dit M. de Verne avec le plus grand calme, je vous jure qu'elle l'ôtera pour moi.

M. de Verne causa quelques minutes encore de choses indifférentes, puis le colonel se retira et vola chez Léona pour lui donner de nouvelles instructions.

A huit heures précises, Octave de Verne entra à l'Opéra et s'installa dans sa loge avec les deux amis qui causaient avec lui lors de la visite du colonel. Son regard se porta

sur-le-champ vers l'avant-scène indiquée par le colonel... l'avant-scène était vide encore.

Octave attendit plein d'anxiété ; — une heure s'écoula : rien ne parut.

Cette attente, habilement calculée par le colonel, irrita les désirs et l'impatience du jeune fou.

— Elle ne viendra pas ! murmura-t-il avec dépit, Je joue de malheur...

— Bah ! lui dit un de ses amis, tu la verras demain.

— Vas-tu pas être amoureux, ajouta le second, d'une femme que tu n'as point vue encore ? peut-être la trouveras-tu laide...

De Verne s'apprêtait à répondre, lorsque la porte de la loge vide s'ouvrit tout à coup...

Le jeune homme éprouva un tréssaillement indicible :

— La voilà ! murmura-t-il.

En effet, une femme vêtue de noir, grande, svelte, vint s'asseoir toute seule sur le devant de la loge, dont la porte se referma sur-le-champ.

Elle était voilée, et son voile était si épais, que, malgré ses jumelles, M. de Verne ne put saisir aucun des traits de son visage. Il attacha longtemps son regard sur elle, espérant, par cette tenacité, la contraindre à lever son voile. Mais Léona ne parut pas s'apercevoir qu'elle était l'objet d'une attention soutenue, et elle eut constamment les yeux tournés vers la scène.

— Pardieu ! murmura le jeune homme impatienté, elle ôtera son voile, ou j'y perdrai mon nom.

Et il prit son carnet et écrivit au crayon le billet suivant :

» Madame,

» Je vous connais sans vous avoir vue jamais ; je vous vois depuis une heure, et je vous aime éperdument. Relevez votre voile cinq minutes, et puis demandez-moi ma fortune. Je ne saurais acheter un tel bonheur assez cher.

» Je suis à vos pieds en suppliant.

» OCTAVE DE VERNE. »

Une ouvreuse porta le billet.

Léona le prit, le lut sans lever les yeux sur la loge de M. de Verne, et répondit en arrachant une feuille de son carnet :

« Impossible ! ma vie en dépend. »

— Le colonel a dit vrai, murmura M. de Verne, pâle de colère, M. de Lacy est le tyran de cette femme.

Du moment où un homme se pose en paladin et en accuse un autre de tyranniser la beauté, cet homme devient capable des plus splendides folies.

M. de Verne plaça sur son cœur le billet de Léona, sortit de sa loge et alla frapper à la porte de celle qu'elle occupait.

— Entrez ! dit la Florentine.

A la vue de M. de Verne, elle poussa un petit cri de

surprise mélangé d'un peu d'effroi, qui acheva de persuader à celui-ci qu'elle était la victime des jalouses fureurs de Gontran.

— Au nom du ciel, lui dit-elle, sortez, monsieur, sortez!

— Madame, murmura M. de Verne, si vous l'exigez, je vous obéirai, mais ce sera pour aller me brûler la cervelle.

— Monsieur... supplia Léona.

— Madame, reprit M. de Verne, est-il vrai que vous ne pouvez lever votre voile?

— Oui, dit-elle, sous peine de mort.

— Et où est le bourreau? fit-il d'un ton de menace.

— Monsieur, murmura Léona, sortez, je vous en prie... Je suis aimée d'un homme qui me tuerait et vous tuerait ensuite s'il vous trouvait ici...

— Vous tuer quand je suis là? s'écria de Verne, parodiant sans le savoir un vers célèbre de *Ruy-Blas*. Allons donc! madame, vous n'y pensez pas!

Et l'officier démissionnaire, par un geste plein de noblesse, chercha à son côté une épée absente depuis peu. Puis il ajouta en regardant Léona :

— L'aimez-vous? Si vous l'aimez, je me retire, madame.

— Je l'ai aimé, balbutia-t-elle.

— Et... maintenant?

— Maintenant, je le crains.

M. de Verne poussa un cri de joie.

— En ce cas, dit-il, je vais m'asseoir là, près de vous, j'y passerai la soirée, je vous reconduirai ensuite et me coucherai à votre porte comme le dragon qui garde un trésor, et s'il ose venir...

Léona ne répondit pas. Octave s'assit auprès d'elle; Léona ne le supplia plus de sortir. Il la pria du plus éloquent des regards d'ôter enfin son voile, et elle y consentit. M. de Verne demeura ébloui de la beauté de Léona, et il lui murmura :

— Maintenant, ne craignez rien, je vous défendrais seul contre une armée.

Quand le spectacle fut fini, Octave offrit son bras à Léona et elle l'accepta; il la conduisit ainsi jusqu'à sa voiture, et au moment où le marchepied du coupé s'abaissait devant elle, il cria au cocher en s'élançant à côté de Léona :

— Rue de la Victoire !

— Décidément, murmurèrent les deux amis qui avaient accompagné de Verne au spectacle, pris qu'ils étaient d'admiration pour la façon conquérante dont il venait d'enlever Léona, c'est un garçon qui deviendra très-fort... si Dieu lui prête vie.

XI

Trois jours s'étaient écoulés, on s'en souvient, depuis la fuite de Léona, lorsque Gontran, possédé du subit désir

de la revoir, alla chez le colonel réclamer l'assistance de l'association.

Le marquis rentra chez lui fort calme et parfaitement résolu à tuer la Florentine. Gontran en était arrivé à condamner froidement Léona, ainsi qu'il s'était condamné lui-même à son propre mépris. Et, comme ces criminels qui cherchent à effacer les traces de leur crime, M. de Lacy s'était dit qu'il fallait que Léona, la cause première de son déshonneur, mourût. Cette résolution s'enracina si bien dans l'esprit du marquis, elle y prit un tel caractère de netteté, d'infailibilité même, qu'il fit choix du poignard destiné à l'exécution, et attendit sans la moindre impatience que le colonel lui eût transmis les renseignements promis.

Le colonel tint parole. Vingt-quatre heures plus tard, Gontran reçut le billet suivant :

« Léona a quitté la rue du Port-Mahon samedi. Elle est allée s'installer rue de la Chaussée-d'Antin dans un petit appartement qu'elle avait fait louer deux jours auparavant par un inconnu. Le soir elle s'est rendue à l'Opéra. Elle a reçu dans sa loge un jeune homme très à la mode depuis quelques jours, M. Octave de Verne. Ce jeune homme lui a offert son bras, et elle l'a accepté.

» On n'a revu Léona rue de la Chaussée-d'Antin que le lendemain dans la journée. »

— Elle m'a trahi ! murmura Gontran, dont l'œil étincela de colère.

Les Arabes du désert racontent sous la tente l'histoire d'une cavale incomparable, qu'aucun cheval ne devança jamais à la course. Son maître ne l'eût point échangée contre l'empire du Maroc, si le troc lui eût été proposé. Une nuit, un voleur pénétra dans sa tente, coupa la longe du bel animal, s'élança sur sa croupe et s'enfuit avec lui. L'Arabe s'éveilla au bruit du galop de sa cavale que le voleur emmenait. Il comprit que de courir après le ravisseur serait peine perdue, car la noble bête était plus rapide que le vent du désert; mais il se mit néanmoins en route, suivant sa cavale à la trace de ses pieds légers sur le sable. Il chemina ainsi pendant un mois, et atteignit enfin le douar de l'Arabe voleur. Celui-ci, persuadé qu'il avait mis entre sa victime et lui un trop grand espace pour avoir désormais rien à redouter, avait attaché la noble bête à l'ombre d'un palmier qui s'élevait au milieu du douar, et lui-même il faisait sa sieste après avoir accompli ses ablutions à la fontaine voisine. L'Arabe volé le surprit au milieu de son sommeil et le tua. Puis il alla à sa jument et lui dit : — Puisqu'un autre homme que moi s'est élancé sur ta croupe, tes pieds ne fouleront plus le sable du désert.

Et il enfonça son yatagan dans le poitrail de sa cavale et la tua comme il avait tué le ravisseur.

— Eh bien ! acheva Gontran, je ferai comme l'Arabe, je tuerai le voleur et la femme volée.

Le billet du colonel était suivi de ce post-scriptum :

« M. de Verne habite rue de la Victoire, 15. Léona dîne habituellement chez lui. »

Gontran jeta un coup d'œil à la pendule. Il était six heures.

— A merveille ! dit-il, je vais ressembler un peu à la statue du commandeur.

Et il se rendit à pied rue de la Victoire, où il fit passer sa carte à M. de Verne. M. de Verne était à table en effet, tête à tête avec Léona, et Gontran pâlit de colère et de douleur en voyant cette femme, qu'il avait tant aimée, assise face à face avec son rival. Cependant aucune exclamation, aucun geste, ne trahirent son émotion, et il demeura froid, poli, homme du monde.

— Monsieur, dit-il, en saluant M. de Verne et Léona, cette dernière comme on saluerait une femme que l'on voit pour la première fois, monsieur, je crois être assez heureux, j'imagine, pour être connu de vous, au moins de nom.

— En effet, monsieur, répondit de Verne sur le même ton glacial et courtois.

Ces deux hommes qui se saluaient et se parlaient ainsi, le sourire aux lèvres, avaient échangé déjà un regard plein de haine et qui était comme le défi d'une guerre d'extermination.

— Monsieur, reprit Gontran, sans accepter le siège que de Verne lui offrait, permettez-moi une question indiscreète.

— Parlez, monsieur, rien ne peut être indiscret de votre part.

— Depuis quand aimez-vous madame ?

Et Gontran désignait Léona du geste.

— Depuis trois jours, répondit de Verne.

— Bien, monsieur. L'aimez-vous beaucoup ?

— Passionnément. Je la disputerais à un roi, si un roi me l'enviait.

— Alors, monsieur, reprit Gontran, toujours froid, toujours calme et souriant, vous ne me refuserez pas une promenade demain au matin, à sept heures, au bois de Boulogne.

— Je n'y vois aucun inconvénient, monsieur.

— Vous emporterez vos pistolets et vos épées de combat.

M. de Verne manifesta d'un geste son étonnement de ce double emploi des armes.

— Monsieur, lui dit Gontran, nous échangerons d'abord une balle ; s'il n'y a pas mort d'homme, nous nous battons à l'épée jusqu'à ce que ce résultat soit obtenu.

— Je comprends et j'accepte, dit de Verne avec indifférence.

Gontran regarda alors Léona.

— Madame, lui dit-il, puisque vous êtes le prix du combat, il est fort juste que vous gardiez la neutralité. Vous ne pouvez pas rester ici. Vous avez un appartement rue de la Chaussée-d'Antin, veuillez vous y rendre.

Le ton, le geste de Gontran, étaient aussi impérieux que le jour où, dans les Abruzzes, il avait arraché Léona au bandit Giuseppe devenu grand seigneur. Léona s'en souvint, et cette fascination que Gontran exerçait sur elle, un moment affaiblie par l'influence du colonel, redevint plus puissante et plus forte que jamais, et elle se leva humble, soumise, comme une lionne domptée.

— Léona ! s'écria de Verne, vous ne partirez pas... je ne le veux pas...

Léona continua à marcher lentement vers la porte.

Alors M. de Verne hors de lui s'élança pour lui barrer le passage en proférant : — Vous ne sortirez pas !

Mais Gontran le saisit rudement par le bras : — Allons donc ! monsieur, lui dit-il, vous ne voulez pas, j'imagine, vous faire le geôlier d'une femme !

— Cette femme est mon bien ! s'écria de Verne.

— Quand vous m'aurez tué, monsieur, pas avant.

— Eh bien ! en ce cas, monsieur, exclama le jeune homme hors de lui, j'ai des armes ici... sur-le-champ si vous voulez !

Gontran haussa les épaules.

— Vous oubliez, monsieur, que ni vous ni moi n'avons de témoins, que nous sommes ici chez vous, et que l'on pourrait m'accuser de vous avoir assassiné. Demain ! demain !

Et le marquis, d'un geste impérieux, ordonna à Léona de sortir, et il sortit après elle, laissant Octave de Verne ivre de rage.

Dans la rue, Léona se retourna vers M. de Lacy, qui la suivait et lui jeta un regard suppliant : — Gontran, murmura-t-elle, j'ai été folle... Ah ! si vous saviez !

— Je ne veux rien savoir, madame, répondit-il. Prenez mon bras.

Elle s'appuya sur lui en tremblant. Ils cheminèrent tous deux jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin sans échanger un mot, et là, lorsqu'elle se fut arrêtée à sa porte, elle voulut de nouveau supplier Gontran de l'entendre. Mais il lui ferma la bouche d'un geste impérieux et lui dit : — Je ne veux rien savoir, vous dis-je. Rentrez chez vous ; je vous interdis d'en sortir.

Et M. de Lacy alla trouver le colonel.

— Demain, lui dit-il, à sept heures, au bois ; l'épée et le pistolet. Vous serez mon témoin.

— Non, dit le colonel ; demain vous saurez pourquoi je ne puis vous assister. Mais j'ai des témoins sous la main.

— Léona est chez elle, dit Gontran.

— La condamnez-vous toujours ?

— Irrévocablement. Cette femme doit être morte demain à l'heure où nous sommes.

— C'est votre affaire. Mais en ce cas, mon cher, permettez-moi d'en revenir à ce fameux chapitre des précautions. Il faut que Léona meure, mais il faut aussi qu'elle se soit suicidée, — et cela pour la terre entière.

— Vous avez raison, répondit Gontran du ton d'un

magistrat qui prononce un arrêt de mort. Mais d'abord je veux tuer M. de Verne.

— C'est aussi mon avis, dit le colonel.

.

Si Gontran eût voulu écouter Léona, peut-être ne se fût-il pas battu le lendemain.

FIN

17940





